R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

LIBRI

DONATI DAL

DOTTOR ANNIBALE GIULIONI

GIURISTA

Nato a Firenze il 7 Febbraio 1807
e morto il 1° Dicembre 1895 in Firenze.

16 Maggio 1896

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE
20
402

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

TOME SIXIEME.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SIXIEME.

A LA HAYE,

Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXVI.

B° 20. 2. 402

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE QUINZIEME.

Etabliſſemens des François dans l'Amérique ſeptentrionale.

CHAP. I. *POURQUOI les François n'ont fondé que tard des colonies en Amérique,* Page 1

II. *Premieres expéditions des François dans l'Amérique ſeptentrionale,* 4

III. *Les François tournent leurs vues vers le Canada,* 12

IV. *Gouvernemens, habitudes, vertus, vices, guerres des Sauvages qui habitoient le Canada,* 16

V. *Les François prennent part mal à propos aux guerres des Sauvages,* 65

VI. *La colonie françoiſe ne fait point de progrès. Cauſes de cette langueur,* 69

VII. *Les François ſortent de l'inaction. Par quels moyens,* 74

VIII. *Les pelleteries ſont la baſe des liaiſons des François avec les Sauvages,* 85

IX. *En quels lieux, & de quelle maniere ſe faiſoit le commerce des fourrures,* 109

X. *La France eſt réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada,* 121

LIVRE SEIZIEME.

Suite des Etabliſſemens François dans l'Amérique ſeptentrionale. Pag. 125

CHAP. XI. *POUR réparer ſes pertes, la France peuple, fortifie l'iſle Royale, & y établit de grandes pêcheries,* 128

XII. *Etabliſſement des François dans l'iſle de Saint-Jean,* 139

XIII. *Découverte du Miſſiſſipi par les François,* 143

XIV. *Les François s'établiſſent dans le pays arroſé par le Miſſiſſipi, & l'appellent Louiſiane,* 129

XV. *La Louiſiane acquiert une grande célébrité au tems du ſyſtême de Law,* 153

XVI. *Etendue, climat, fertilité, habitans originaires de la Louiſiane,* 159

XVII. *Ce que les François ont fait dans la Louiſiane,* 173

XVIII. *Ce que les François pouvoient faire dans la Louiſiane,* 184

XIX. *La France a cédé la Louiſiane aux Eſpagnols. En avoit-elle le droit?* 189

XX. *Etat du Canada à la paix d'Utrecht,* 197

XXI. *Population, culture, mœurs, gouvernement, pêcheries, induſtrie, finances du Canada,* 199

XXII. *Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privée,* 221

XXIII. *Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada*, Pag. 232
XXIV. *Conquête de l'Iſle-Royale par les Anglois*, 234
XXV. *Les Anglois attaquent le Canada*, 241
XXVI. *Priſe de Quebec par les Anglois*, 254
XXVII. *Ceſſion du Canada aux Anglois. Ce qu'ils en peuvent faire*, 258

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies angloiſes fondées à la baie d'Hudſon, à Terre-Neuve, à la nouvelle Ecoſſe, à la nouvelle Angleterre, à la nouvelle Yorck, au nouveau Jerſey.

CXXVIII. PREMIERES *expéditions des Anglois dans l'Amérique ſeptentrionale*, 263
XXIX. *Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique*, 269
XXX. *Parallele de l'ancien & du nouveau monde*, 282
XXXI. *Comparaiſon des peuples policés & des peuples ſauvages*, 296
XXXII. *En quel état les Anglois trouverent l'Amériqne ſeptentrionale, & ce qu'ils y ont fait*, 305
XXXIII. *Climat de la baie d'Hudſon, habitudes de ſes habitans. Commerce qu'on y fait*, 308

XXXIV. *Y a-t-il dans la baie d'Hudſon un paſſage qui conduiſe aux Indes Orientales ?* 320
XXXV. *Deſcription de l'iſle de Terre-Neuve,* 328
XXXVI. *Pêcheries établies à Terre-Neuve,* 333
XXXVII. *Les François cedent à l'Angleterre la nouvelle Ecoſſe, dont ils avoient été long-tems les maîtres,* 351
XXXVIII. *Mœurs des François qui, dans la nouvelle Ecoſſe, reſtent ſoumis au gouvernement d'Angleterre,* 358
XXXIX. *Etat actuel de la nouvelle Ecoſſe,* 366
XL. *Fondation de la nouvelle Angleterre,* 370
XLI. *Le fanatiſme remplit de calamités la nouvelle Angleterre,* 376
XLII. *Sévérité qui regne encore dans les loix de la nouvelle Angleterre,* 384
XLIII. *Gouvernement, population, cultures, manufactures, commerce, navigation de la nouvelle Angleterre,* 391
XLIV. *La nouvelle Yorck fondée par les Hollandois, paſſe dans les mains des Anglois,* 404
XLV. *Etat floriſſant de la nouvelle Yorck. Cauſes de ſes ſuccès,* 409
XLVI. *Comment le nouveau Jerſey eſt tombé dans les mains des Anglois. Son état actuel,* 416

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE QUINZIEME.

Établiſſemens des François dans l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi les François n'ont fondé que tard des colonies en Amérique.

L'ESPAGNE étoit maîtreſſe des riches empires du Mexique & du Pérou, de l'or du nouveau monde, & de preſque toute l'Amérique méridionale. Les Portugais,

après une longue ſuite de victoires, de défaites, d'entrepriſes, de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conſervé les plus beaux établiſſemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Bréſil. Le gouvernement de France n'avoit pas même penſé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des poſſeſſions dans ces régions éloignées.

Toute ſon ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions ſur le Milanois & les deux Siciles, avoient entraîné cette puiſſance dans des guerres ruineuſes qui l'avoient long-tems occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné, & de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement conteſtée ; mais on lui réſiſtoit, on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laiſſé des traces ; & pluſieurs de ſes abus ſubſiſtoient encore. Le prince étoit ſans ceſſe occupé à contenir une nobleſſe inquiete & puiſſante. La plupart des provinces qui compoſoient la monarchie, ſe gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tout les corps, tous les ordres avoient des privileges, ou toujours atta-

qués, ou toujours pouſſés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire, il falloit manier une multitude de reſſorts délicats. La cour étoit forcée de recourir ſouvent aux moyens honteux de la foibleſſe, à l'intrigue & à la ſéduction, ou d'employer les armes odieuſes de l'oppreſſion & de la tyrannie; la nation négocioit ſans ceſſe avec le prince. L'autorité des rois étoit illimitée, ſans être avouée par les loix; la nation ſouvent trop indépendante, n'avoit aucun garant de ſa liberté. Delà on s'obſervoit, on ſe craignoit, on ſe combattoit ſans ceſſe. Le gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la maniere de l'aſſujettir. Le peuple ſentant toujours ſes beſoins, ignorant ſes forces & ſes reſſources, ne voyoit que ſes droits alternativement bleſſés & foulés par ſes ſeigneurs & par les rois.

CHAPITRE II.

Premieres expéditions des François dans l'Amérique Septentrionale.

LA France laiſſa donc les Eſpagnols & les Portugais découvrir des mondes, & donner des loix à des nations inconnues. Un ſeul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs, qui aient jamais illuſté ce puiſſant empire. Ce grand politique, citoyen juſque dans les horreurs des guerres civiles, envoya, l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immenſe contrée de l'Amérique Septentrionale s'étendoit alors depuis le Mexique juſqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé ſous le nom de Caroline. Les Eſpagnols l'avoient parcourue en 1512, mais ſans s'y établir. On ne ſait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, ſur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fon-

taine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la passion des hommes, & la consolation du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entr'eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr ; on pensa que s'ils ne reparoissoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, & ce séjour de délices d'où l'on ne vouloit plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célebre entre les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Persuadé qu'il existoit un troisieme monde dont la conquête étoit réservée à sa gloire, mais croyant que ce qui lui restoit de vie étoit trop court pour l'immense carriere qui s'ouvroit devant ses pas, il résolut d'aller renouveller ses jours & recouvrer la jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats ou la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'est ainsi que le hasard immor-

taliſa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte, qu'en courant après une chimere.

Preſque tout ce que l'eſprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une induſtrie raiſonnée. Le haſard, qui eſt le cours inapperçu de la nature, ne ſe repoſe jamais, & ſert indiſtinctement tous les hommes. Les génie ſe fatigue, ſe rebute & n'appartient qu'à très-peu d'êtres pour quelque momens. Ses efforts même ne le menent ſouvent qu'à ſe trouver ſur la route du haſard pour le ſaiſir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'eſt que ceux-là ſavent preſſentir & chercher ce que ceux-ci trouvent quelquefois. Plus ſouvent encore le génie emploie ce que le haſard a jeté ſous ſa main. C'eſt le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré ſans le connoître.

Les Eſpagnols avoient mépriſé la Floride parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieilleſſe. Les François y découvrirent un tréſor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel ſerein, une terre abondante, un climat tempéré, des ſauvages amis de la paix & de l'hoſpitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la

valeur de ce tréſor. Si l'on eût ſuivi les ordres de Coligny ; ſi l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir ; ſi la ſubordination avoit été maintenue entre les Européens ; ſi les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés ; on auroit pu fonder une colonie, dont le tems auroit augmenté l'éclat & aſſuré la proſpérité. Mais la légéreté Françoiſe ne permettoit pas tant de ſageſſe. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point enſemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des ſubalternes indociles. La fureur de la chaſſe & de la guerre échauffa tous les eſprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui déſoloient la France détournerent les regards des ſujets d'une entrepriſe où l'état n'avoit jamais arrêté ſes vues. Les querelles abſurdes de la théologie aliénoient tous les eſprits, diviſoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même tems la loi ſacrée de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs ſemblables, & les loix de la politique qui défendent d'être tyran mal à propos. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorſqu'elle y fut perſécutée. Une partie conſi-

dérable de la nation ſe trouva enveloppée dans la proſcription ; & elle courut aux armes.

L'Eſpagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laiſſant prendre au clergé cet empire abſolu qui alla toujours en ſe fortifiant, & qui déformais ira toujours en s'affoibliſſant. L'inquiſition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, ſut empêcher le proteſtantiſme d'entrer dans l'état, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique ; accoutumé à s'en attribuer la poſſeſſion excluſive ; inſtruit des tentatives de quelques François pour s'y établir, & de l'abandon où les laiſſoit le gouvernement, Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit, arrive à la Floride ; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit établis au fort de la Caroline ; il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main, & fait un maſſacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre, avec cette inſcription :

NON COMME FRANÇOIS, MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de ſonger à venger cet outrage, le miniſtere de Charles IX ſe réjouit en ſecret de l'anéantiſſement d'un projet qu'à

la vérité il avoit approuvé, mais qu'il n'aimoit pas; parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots; & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la réſolution de ne témoigner aucun reſſentiment. Il étoit réſervé à un particulier d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue, né au Mont de Marſan en Gaſcogne, navigateur habile & hardi; ennemi des Eſpagnols, dont il avoit reçu des outrages perſonnels, paſſionné pour ſa patrie, pour les expéditions périlleuſes & pour la gloire, vend ſon bien, conſtruit des vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui; va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pouſſe de poſte en poſte avec une valeur une activité incroyables, les bat par-tout, & pour oppoſer dériſion à dériſion, les fait pendre à des arbres ſur leſquels on écrit:

NON COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Eſpagnols s'étoient contentés de maſſacrer les François, jamais on n'auroit uſé contr'eux d'une repréſaille ſi cruelle. Ce fut l'antitheſe de l'inſcription qui fit tout le mal. On commit une attrocité effroyable, parce qu'on trouva un mot plaiſant. L'hiſtoire offre plus d'un exem-

ple, où l'on peut ſoupçonner, que ce n'eſt pas la choſe qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la choſe.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres ſuites. Soit qu'il manquât de proviſions pour reſter dans la Floride, ſoit qu'il prévît qu'il ne lui viendroit aucun ſecours de France, ſoit qu'il crût que l'amitié des ſauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Eſpagnols viendroient l'accabler; il fit ſauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de ſa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la cour. Deſpote & ſuperſtieuſe, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrepide Gaſcon avoit évacué la Floride, les François oublierent le nouveau-monde. Egarés dans un chaos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raiſon & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus ſociable devint le plus barbare, le plus ſanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas aſſez des bûchers & des échafauts, criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de leur prêtres, qui

ne crioient que ſang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ſes ſujets. En pleurant ſur leurs maux, il leur apprit à les ſentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie ſociale, leur ôta les armes des mains, & les fit conſentir à vivre heureux ſous ſes loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre ſous un roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premieres idées devoient ſe tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Auguſtin, autrefois conſtruit par les Eſpagnols, à dix ou douze lieues de la colonie Françoiſe, les Européens n'avoient pas un ſeul établiſſement dans ce vaſte & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit ſa fertilité. Il paſſoit même pour riche en mines d'or & d'argent, parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, ſans ſoupçonner qu'ils venoient de quelques vaiſſeaux jetés ſur les côtes par les naufrages. Le ſouvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites, ne pouvait pas encore être effacé. Il eſt vraiſemblable qu'on craignit d'aigrir l'Eſpagne, qui n'étoit pas diſpoſée à ſouffrir le moindre établiſſement dans le golfe du Mexique, ou

même dans le voiſinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple ſi puiſſant dans le nouveau monde, inſpira la réſolution de s'éloigner de lui le plus qu'il ſeroit poſſible. Les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique, obtinrent par cette raiſon la préférence. La route en étoit déjà tracée.

CHAPITRE III.

Les François tournent leurs vues vers le Canada.

FRANÇOIS I y avoit envoyé en 1523 le florentin Verazzani, qui ne fit qu'obſerver l'iſle de Terre-Neuve, & quelques côtes du continent; mais ſans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations qui étoient les premieres débarquées au nouveau monde, crierent à l'injuſtice, en voyant qu'on y couroit ſur leurs traces. *Eh quoi!* dit plaiſamment François I, *le roi d'Eſpagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute*

l'Amérique, ſans ſouffrir que j'y prenne part comme leur frere ? Je voudrois bien voir l'article du teſtament d'Adam, qui leur legue ce vaſte héritage. Cartier alla plus loin que ſon prédéceſſeur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent ; mais, après avoir échangé avec les ſauvages quelques marchandiſes d'Europe contre des pelleteries, il ſe rembarqua pour la France, où l'on oublia par légéreté, une entrepriſe qu'on paroiſſoit n'avoir formée que par imitation.

Heureuſement les Normands, les Bretons, les Baſques continuerent à faire la pêche de la morue ſur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voiſins. Ces hommes intrépides qui avoient de l'expérience, ſervirent de pilotes aux aventuriers qui depuis 1598 tenterent de fonder des colonies dans ces contrées déſertes. Aucun des ces premiers établiſſemens ne proſpéra ; parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies excluſives, qui n'avoient, ni les talens qu'il falloit pour choiſir les meilleures poſitions, ni des fonds ſuffiſans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaca rapidement un monopole ; mais en vain ; c'étoit toujours avec une avidité ſans vues & ſans moyens. Tous

ces différens corps se ruinoient l'un après l'autre, sans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes, d'argent & de vaisseaux, que n'en coûtoit à d'autres puissances la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, & jeta sur ses bords en 1608, les fondemens de Quebec qui devint le berceau, le centre, la capitale de la nouvelle France, ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie, offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses & profondes, dont la seule hauteur attestoit l'ancienneté. Des rivieres sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient, étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre, dont la circonférence embrassoit depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces especes de mers intérieures communiquoient entr'elles ; & leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout dans cette région intacte du nouveau monde, portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence,

une majeſté qui commandoit la vénération, mille graces ſauvages qui ſurpaſſoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'eſt-là qu'un peintre, un poëte auroit ſenti ſon imagination s'exalter, s'échauffer, & ſe remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes. Toutes ces contrées exhaloient, reſpiroient un air de longue vie. Cette température, qui, par la poſition du climat, devoit être délicieuſe, ne perdoit rien de ſa ſalubrité par la rigueur ſinguliere d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette ſingularité qu'aux bois, aux ſources, aux montagnes dont ce pays eſt couvert, n'ont pas tout conſidéré. D'autres obſervateurs ajoutent à ces cauſes du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout aérien, & rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du Nord au Midi, par des mers toujours glacées.

CHAPITRE IV.

Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des Sauvages qui habitoient le Canada.

LES habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de caſtor, ſerré par une ceinture de cuir; une chauſſure de peau de chevreuil; c'étoit leur habillement, avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis a toujours excité les lamentations de leurs vieillards ſur la décadence des mœurs.

Peu de ces ſauvages connoiſſoient la culture; encore n'étoit-ce que celle du maïs, qu'ils abandonnoient aux femmes, comme indigne des ſoins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ. Quelquefois ils s'abaiſſoient juſqu'à la pêche; mais leur vie & leur gloire étoient la chaſſe. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à ſa ſubſiſtance. Il falloit ſe préparer à cette expé-

dition par des jeûnes auſteres, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terraſſer les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous ſe mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le ſécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle ſaiſon de l'année: l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal ne pouvoient fuir alors avec toute leur vîteſſe, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces ſauvages, que n'arrêtoient, ni les buiſſons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivieres, & qui paſſoient à la courſe la plupart des animaux légers, faiſoient rarement une chaſſe malheureuſe. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland; au défaut de gland, on ſe nourriſſoit de la ſeve ou de la pellicule qui naît entre le bois & la groſſe écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chaſſe à l'autre, on faiſoit, on réparoit les arcs & les fleches, les raquettes qui ſervoient à courir ſur la neige, les canots ſur leſquels on devoit paſſer les lacs & les rivieres. Ces meubles de voyage, & quelques pots de terre, formoient toute l'induſtrie, tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entr'eux qui

s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux les ſoins qu'exigeoit leur vie plus ſédentaire ils y joignoient la précaution de paliſſader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les ſauvages s'abandonnoient alors dans une ſécurité profonde, à la plus entiere inaction. Ce ſentiment inquiet de ſa propre foibleſſe; cette laſſitude de tout & de ſoi-même, qu'on appelle ennui; ce beſoin de fuir la ſolitude & de ſe décharger ſur autrui du fardeau de ſa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de ſa deſtinée.

Leur ſtature étoit taillée en général dans les plus belles proportions: mais plus propres à ſupporter les fatigues de la courſe, que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient ſans doute l'habitude de la chaſſe & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obſcur & ſale. Cette couleur déſagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes continuellement expoſés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eu les peuples ſauvages de ſe peindre le corps & le viſage, ſoit pour ſe reconnoître de loin, ſoit pour ſe rendre plus agréables dans l'amour, ou plus terribles à la guerre. A ce

vernis ils joignoient des frictions de graiſſe de quadrupede ou d'huile de poiſſon, uſage familier & néceſſaire pour ſe garantir de la piquure inſoutenable des moucherons & des inſectes, qui couvrent tous les pays que l'homme laiſſe en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés avec des ſucs ou des matieres rouges, qui, peut-être, étoient le poiſon le plus mortel pour les mouſtiques. Ajoutez à ces enduits qui pénetrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppoſe encore à tous ces inſectes, ou que reſpirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils ſe chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes : ç'en étoit aſſez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau ſans doute, ou du moins ſupportable à leurs yeux peu délicats. Du reſte, ils avoient la vue, l'odorat, l'ouie, tous les ſens d'une fineſſe ou d'une ſubtilité qui les avertiſſoient de loin ſur leurs dangers ou leurs beſoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoiſſoient guere que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la ſurabondance de nourriture qu'ils prenoient après des dietes exceſſives.

Leur population étoit peu nombreuſe,

& peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent desirer la multiplication des hommes; parce que, gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles sont réduites à la néceſſité de combattre pour envahir ou pour repouſſer, parce qu'elles n'ont jamais aſſez de terrein & d'eſpace pour leur vie entreprenante & diſpendieuſe. Mais les peuples iſolés, errans, gardés par les déſerts qui les ſéparent, par les courſes qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de ſouffrir des injuſtices; ces peuples ſauvages n'ont pas beſoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le ſoient aſſez pour réſiſter aux animaux féroces, pour repouſſer un ennemi qui n'eſt jamais fort, pour ſe ſecourir mutuellement, tout eſt bien; plus ils le ſeroient au-delà, plus promptement ils auroient dévaſté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils ſeroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres: le ſeul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions, qui pouvoient bien ne s'être pas préſentées aux ſauvages du Canada d'une maniere ſi développée, la nature des choſes ſuffiſoit ſeule pour arrêter leur population. Quoi-

qu'ils habitaſſent des contrées abondantes en gibier & en poiſſon, il y avoit des ſaiſons & quelquefois des années où cette unique reſſource leur manquoit : la famine faiſoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour ſe donner des ſecours. Leurs guerres ou leurs hoſtilités paſſageres, mais cauſées par des haines éternelles, étoient très-deſtructives. Des chaſſeurs continuellement exercés à pourſuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient ſurpris à la courſe ; des hommes dont l'oreille étoit familiariſée aux cris de la mort, & la vue à l'effuſion du ſang, devoient, dans les combats, ſe montrer plus impitoyables encore, s'il eſt poſſible, que ne le ſont nos peuples frugivores. Enfin malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui ſéduiſirent Pierre le Grand au point qu'il ordonna de ne laiſſer boire que de l'eau de la mer aux enfans de ſes matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous ; il eſt certain qu'un grand nombre de jeunes ſauvages périſſoient par la faim, par la ſoif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit aſſez vigoureux pour réſiſter aux exercices communs dans ces climats, pour traverſer les plus gran-

des rivieres à la nage, pour faire des chaſſes de deux cents lieues, pour ſe défendre du ſommeil durant pluſieurs jours, pour ſe paſſer long-tems de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération & ſentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carriere que l'on fournit dans nos ſociétés, où les habitudes ſont plus uniformes & plus tranquilles.

L'auſtérité de l'éducation Spartiate, la pratique des rudes travaux, & l'uſage des nourritures groſſieres, ont fait une illuſion dangereuſe. Les philoſophes, ſéduits par le ſentiment des maux de l'humanité, ont voulu conſoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur perſuadant que c'étoit le plus ſain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un ſyſtême qui leur endurciſſoit tranquillement le cœur, & les diſpenſoit de la compaſſion & de la bienfaiſance. Non, il n'eſt pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la ſociété, vivent auſſi long-tems que l'homme qui jouit du fruit de leurs ſueurs. Le travail modéré fortifie, le travail exceſſif accable. Un payſan eſt un vieillard à ſoixante ans ; tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quel-

que ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même, dont les occupations ſont peu favorables à la ſanté, comptent dans leur claſſe un aſſez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels ſophiſmes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment ſur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à leurs gémiſſemens, & détournent leur ſenſibilité de deſſus leurs vaſſaux pour la porter toute entiere ſur leurs chiens & ſur leurs chevaux !

On trouva dans le Canada trois langues meres, l'algonquine, la ſiouſe & la huronne. On jugea que ces langues étoient primitives ; parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs, qui peignent les choſes par le ſon. Les dialectes qui en dérivoient, ſe multiplioient preſqu'autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abſtraits ; parce que l'eſprit des ſauvages, eſprit encore enfant, ne s'écarte guère loin des objets & des tems préſens ; & qu'avec peu d'idées, on a rarement beſoin de les généraliſer, & d'en repréſenter pluſieurs dans un ſeul ſigne. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples, preſque toujours animé d'un ſentiment prompt, unique & profond, re-

mué par les grandes ſcenes de la nature, prenoit dans leur imagination ſenſible & forte, un caractere vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration, dont leur ignorancce même les rendoit ſuſceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres phyſiques qu'ils retraçoient avec des couleurs ſenſibles, & leurs diſcours devenoient pittoreſques. Au défaut de termes de convention, pour rendre certaines idées compoſées ou compliquées, ils employoient des expreſſions figurées. Le geſte, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix, ſuppléoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familieres dans leur converſation, qu'elles ne le ſont dans la poéſie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les aſſemblées publiques, étoient ſur-tout remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain ne parla avec autant de force & de ſublimité qu'un chef de ces ſauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *nous ſommes*, répondit-il, *nés ſur cette terre ; nos peres y ſont enſevelis : dirons-nous aux oſſemens de nos peres, levez-vous,*

&

& venez avec nous dans une terre étrangere.

Il eſt aiſé de penſer que de pareilles nations ne pouvoient pas être auſſi douces, auſſi foibles que celles du Midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve toujours chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne ſoient, comme les Lapons, d'une eſpece fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guere parvenues qu'à ce degré de lumiere & de police, où l'inſtinct ſeul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'eſt chez ces peuples que les philoſophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient diviſés en pluſieurs petites nations dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoiſſoient des chefs héréditaires, d'autres s'en donnoient d'électifs ; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de ſimples aſſociations fortuites & toujours libres, unies ſans aucun lien. La volonté générale n'y aſſujettiſſoit pas même la volonté particuliere. Les déciſions étoient de ſimples conſeils qui n'obligeoient perſonne ſous la moindre peine. Si dans une de ces ſingulieres républiques on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une eſpece de guerre contre un ennemi commun, qu'un

acte judiciaire exercé ſur un ſujet ou un citoyen. Au défaut de pouvoir coërcitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le reſpect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces ſociétés ſans loix comme ſans biens. La raiſon qui n'avoit pas été, comme parmi nous, dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale & d'ordonnances de police. La concorde & la ſûreté ſe maintenoient ſans l'entremiſe du gouvernement. Jamais l'autorité ne bleſſoit ce puiſſant inſtinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui éclairé par la raiſon produit en nous celui de l'égalité.

Delà ces égards, que les ſauvages obſervent réciproquement entr'eux. Ils ſe prodiguent des marques d'eſtime, par un retour de celle que chacun exige pour ſoi-même. Prévenans & réſervés, ils peſent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité qu'on prendroit pour de la mélancolie, eſt ſur-tout remarquable dans leurs aſſemblées nationales. Chacun y harangue à ſon tour, ſelon ſon âge, ſon expérience & ſes ſervices. Jamais on n'eſt interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudiſſement déplacé. Les affaires publiques y ſont maniées avec un déſintéreſſement inconnu dans nos gouverne-

mens, où le bien de l'état ne ſe fait preſque jamais que par des vues perſonnelles ou par eſprit de corps. Il n'eſt pas rare de voir un orateur ſauvage qui eſt en poſſeſſion des ſuffrages, avertir ceux qui déferent à ſes conſeils, qu'un autre eſt plus digne de leur confiance.

Ce reſpect mutuel entre les habitans d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre ceſſe. Les envoyés ſont reçus, ſont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'eſt jamais pour un projet de conquête, ni pour intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne diſputent à perſonne le droit de s'établir dans leur canton pourvu qu'on ne les inquiete pas. La terre, diſent-ils, eſt faite pour tous les hommes; aucun n'y doit poſſéder la portion de deux. Toute la politique des ſauvages ſe réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à ſuſpendre des hoſtilités trop meurtrieres. Eſt-on convenu de la treve ou de l'union, on s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'eſt une eſpece de coquillage ou de colimaçon.

Les blancs ſont trop communs, on en fait peu de cas. Les violets plus rares, & les noirs qui le ſont encore davantage, ſont les plus eſtimés. On leur donne une forme cylindrique; on les perce; on les diſtribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long portent des grains enfilés à la ſuite les uns des autres. Les colliers ſont de larges ceintures où les grains diſpoſés par rangs, ſont aſſujettis par de petites bandelettes de cuirs dont on forme un tiſſu aſſez propre. La meſure, le poids, & la couleur de ces coquillages décident de l'importance des affaires, Ils ſervent de bijoux, de regiſtres & d'annales. C'eſt le lien des peuples & des individus. C'eſt un gage inviolable & ſacré, qui donne la ſanction aux paroles, aux promeſſes, aux traités. Les chefs de bourgades ſont les dépoſitaires de ces faſtes de la nation. Ils en connoiſſent la ſignification; ils en interpretent le ſens. C'eſt avec ces caracteres de convention, qu'ils tranſmettent l'hiſtoire du pays à la génération naiſſante.

Comme les ſauvages n'ont point de richeſſes, ils ſont bienfaiſans. On le voit, on le ſent dans le ſoin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu q u'ils ont de proviſions,

avec ceux dont la chaſſe, la pêche ou les récoltes ont trompé les eſpérances. Leurs tables & leurs cabanes, ſont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'eſt dans les fêtes que brille ſur-tout cette hoſpitalité généreuſe, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'eſt moins par ce qu'il poſſede, que par ce qu'il donne, qu'un ſauvage aſpire à la conſidération. Ainſi la proviſion d'une chaſſe de ſix mois, eſt ſouvent diſtribuée en un jour; & celui qui régale a bien plus de plaiſir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs ſauvages ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre avec le caractere naturel une antipathie de reſſentiment? Ces peuples n'aiment, n'eſtiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons ſi néceſſaire pour le maintien des ſociétés, eſt, aux yeux d'un ſauvage, le comble de la démence. Ils ſont également ſcandaliſés, que chez nous, un homme ait lui ſeul plus de bien que pluſieurs autres, & que cette premiere injuſtice en entraîne une ſeconde, qui eſt d'attacher plus de conſidération à plus de richeſſes. Mais, ce qui leur ſemble une baſſeſſe, un aviliſſement au-deſ-

ſous de la ſtupidité des bêtes, c'eſt que des hommes, qui ſont égaux par la nature, ſe dégradent juſqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un ſeul homme. Le reſpect que nous avons pour les titres, les dignités, & ſur-tout pour la nobleſſe héréditaire, ils l'appellent inſulte, outrage pour l'eſpece humaine. Quand on ſait conduire un canot, battre l'ennemi, conſtruire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts ſans autre guide que le vent & le ſoleil, ſans autre proviſion qu'un arc & des fleches : c'eſt alors qu'on eſt un homme : & que faut-il de plus ? cette inquiétude qui nous fait paſſer tant de mers pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, ils la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre induſtrie. Ils rient de nos arts, de nos manieres, de tous ces uſages qui nous inſpirent plus de vanité, à meſure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchiſe & leur bonne foi ſont indignées des fineſſes & des perfidies qui ont fait la baſe de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois ſur le préjugé, ſouvent ſur la raiſon, ont rendu les Européens odieux aux ſauvages. Ils ſont devenus, par repréſailles, durs & cruels envers nous. L'averſion & le mépris que nous leur

avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre ſociété. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aiſance ; tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller prendre dans les forêts l'arc & la maſſue de l'homme ſauvage.

Cependant un ſentiment inné de bienveillance les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment françois s'étoit briſé à l'entrée de l'hiver ſur les rochers d'Anticoſti. Ceux des matelots qui dans cette iſle déſerte & ſauvage avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formerent, des débris de leur navire, un radeau qui, au printems, les conduiſit dans le continent. Une cabane de ſauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes freres*, leur dit effectivement le chef de cette famille ſolitaire, *les malheureux ont droit à notre commiſération & à notre aſſiſtance ; nous ſommes hommes, & les miſeres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expreſſions d'une ame tendre furent ſuivies de tous les ſecours qui étoient au pouvoir de ces généreux ſauvages.

Une ſeule félicité manquoit aux libres Américains; le bonheur d'aimer paſſionné-

ment leurs femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuſe, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agrémens ne ſont comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles ſubi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chériſſent uniquement, devient inſenſible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité le genre de vie où cet état les condamne, n'eſt pas favorable à la beauté. Leurs traits s'alterent, elles perdent en même tems, & le deſir & le pouvoir de plaire. Laborieuſes, actives, infatigables; on les voit labourer la terre, jeter la ſemence, faire la moiſſon; tandis que leurs maris dédaignant de courber la tête & le dos ſous le joug de l'agriculture s'amuſent à chaſſer, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer ſur la terre l'empire de l'homme.

Pluſieurs de ces nations ont l'uſage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie, ſe ſont du moins réſervés le divorce. L'idée d'un lien indiſſoluble n'eſt pas encore entré dans l'eſprit de ces hommes libres juſqu'à la mort. Quand les gens mariés ne ſe conviennent pas, ils ſe ſéparent de con-

cert, & partagent entr'eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raiſon, que le ſyſtême oppoſé des chrétiens. Le grand eſprit, diſent-ils, nous a créés pour être heureux, & ce ſeroit l'offenſer, que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale eſt d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à un de nos miſſionnaires: *Nous ne pouvions plus bien vivre enſemble, ma femme & moi. Mon voiſin n'étoit pas mieux avec la ſienne. Nous avons changé de femme, & nous ſommes tous contens.*

Un écrivain illuſtre, & qu'il faut encore admirer quand on n'eſt pas de ſon avis, penſe que l'amour n'eſt point, chez les Américains, un principe d'induſtrie, de génie & de mœurs, comme il l'eſt en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un ſixieme ſens plus foible qu'il ne l'eſt chez les Européens.

On prétend que ces ſauvages ne connoiſſent ni les tourmens, ni les délices de la plus ardente des paſſions. L'air & la terre dont l'humidité contribue ſi fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même ſeve qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les

hommes, comme chez les femmes, de longues chevelures, liſſes, épaiſſes, fortes & tenaces.

Des hommes qui n'ont guere plus de barbe que les eunuques, ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le ſang de ces peuples eſt aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mammelles. Delà ce penchant tardif pour les femmes; cette averſion qui les en éloigne dans le flux menſtruel, & dans les tems de groſſeſſe; cette ardeur foible & paſſagere, qui ne ſe réveille que dans certaines ſaiſons de l'année. Delà cette vivacité d'imagination qui les rend ſuperſtitieux, peureux dans les ténebres comme des enfans, auſſi portés à la vengeance que des femmes, poëtes & figurés dans leurs diſcours, ſenſibles en un mot, mais peu paſſionnés. Enfin, delà venoit ſans doute en partie ce défaut de population qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas aſſez les femmes: & c'eſt un vice national, que les vieillards ne ceſſoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais, ne pourroit-on pas dire que la paſſion pour les femmes languit moins par le tempérament des ſauvages, que par leur caractere moral? Les plaiſirs de l'amour y ſont trop faciles, pour y exciter puiſ-

ſamment les deſirs. Parmi nous, en effet, eſt-ce dans les ſiecles où le luxe favoriſe l'incontinence, qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfans ? Dans quels pays l'amour fut-il une ſource d'héroïſme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans par les refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foibleſſes de leur ſexe ? C'eſt à Sparte, c'eſt à Rome, c'eſt en France même, dans les tems de la chevalerie, que l'amour a fait entreprendre & ſouffrir de grandes choſes. C'eſt là que ſe mêlant à l'eſprit public, il aidoit ou ſuppléoit au patriotiſme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en ſéduire pluſieurs, le regne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour phyſique, en le réprimant, en le dirigeant en le trompant même par des eſpérances qui perpétuoient les deſirs & conſervoient les forces. Mais cet amour qui jouiſſoit peu, produiſoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art ; c'étoit une paſſion. Engendrée par l'innocence même, elle ſe nourriſſoit de ſacrifices, au-lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux ſauvages, s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés, ce n'eſt pas peut-être faute de vigueur

& de penchant à la population. Mais le premier beſoin de l'homme, arrête chez eux les cris du ſecond. Le ſoin de leur nourriture épuiſe preſque toutes leurs forces. La chaſſe & les courſes ne leur laiſſent ni les moyens, ni le loiſir de peupler. Toute nation errante, ne ſera jamais féconde. Que deviendroient des femmes obligées de ſuivre leurs maris à cent lieues, avec des enfans dans leur ſein ou dans leurs bras ? Que deviendroient ces enfans eux-mêmes, privés d'une mammelle qui tariroit en chemin ? La chaſſe empêche donc la multiplication des hommes, & la guerre la détruit. Un ſauvage guerrier réſiſte aux piéges ſéducteurs, dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce ſexe à pourſuivre celui qui fuit, & qu'elles vont ſolliciter les hommes juſque dans leur lit; ceux qui ſont moins touchés de la gloire militaire, que des charmes de la beauté, ſe laiſſent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne ſe rendent pas. Le Canada n'eſt donc point déſert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ſes habitans. Auſſi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils uſent toute leur vigueur à leur

conſervation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette ſeconde paſſion, c'eſt que la premiere eſt promptement ſatisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme conſomme peu, toute la ſurabondance des forces ſe porte vers la population, qui, d'ailleurs, eſt ſecondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes ſont plus voraces que la nature n'eſt prodigue, le tems & les facultés de l'eſpece humaine ſont abſorbés par des fatigues qui nuiſent à la multiplication.

Mais la preuve que les ſauvages ne ſont pas moins ſenſibles que nous à la paſſion des femmes, c'eſt qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mere allaite ſon fils juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois juſqu'à ſix ou ſept ans. Dès l'âge le plus tendre, on reſpecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet eſprit libre & martial qui doit former un jour la baſe de leur caractere. On évite même d'employer des raiſons trop fortes pour les perſuader, parce que ce ſeroit une eſpèce de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent ſavoir, ils ſont les

enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amérement. On voit quelquefois deux époux aller, après ſix mois, verſer des larmes ſur le tombeau d'un enfant, & la mere y faire couler du lait de ſes mammelles.

Des liens preſque auſſi forts & plus durables encore chez les ſauvages, ce ſont ceux de l'amitié. Jamais elle n'y eſt altérée par cette foule d'intérêts oppoſés, qui dans nos ſociétés affoibliſſent toutes les liaiſons, ſans en excepter les plus douces & les plus ſacrées. C'eſt là que le cœur d'un homme ſe choiſit un cœur pour y dépoſer ſes penſées, ſes ſentimens, ſes projets, ſes peines, ſes plaiſirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent conſtamment l'un ſur le corps de l'autre. Dans les dangers preſſans, s'ils ſont ſéparés, chacun d'eux invoque le nom de ſon ami, l'eſprit de ſon ami. C'eſt là ſon dieu tutélaire.

Les ſauvages ont une pénétration & une ſagacité qui étonnent tout homme qui ne ſait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre eſprit pareſſeux, parce que nous n'avons preſque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le

beſoin de penſer. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adreſſe, c'eſt peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives aux premiers beſoins, l'égalité qui regne entr'eux met chaque ſauvage dans la néceſſité de les acquérir, & de paſſer toute ſa vie à faire ſon cours de connoiſſances uſuelles: d'où il réſulte que la ſomme des idées de chaque ſociété de ſauvages, n'eſt pas plus grande que la ſomme des idées de chaque individu.

Au-lieu des méditations profondes, les ſauvages ont des chanſons. Leur chant, dit-on eſt monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre? La premiere fois qu'on parle devant nous une langue étrangere, tout nous y paroit continu, dit & prononcé du même ton, ſans aucune inflexion, ſans proſodie. On ne commence à diſtinguer les mots, les ſyllabes, à s'appercevoir que les unes plus ſourdes, les autres plus aiguës, occupent un certain eſpace, qu'après une aſſez longue expérience. Ne faudroit-il pas du moins autant de tems pour prononcer ſur la mélodie d'un peuple, qui doit être toujours ſubordonnée à ſa langue?

Leurs danſes ſont preſque toujours une

image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Elles ſont ſi vraies, ſi rapides, ſi terribles, qu'un Européen qui les voit pour la premiere fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un inſtant la terre va être couverte de ſang & de membres épars, & que de tous les danſeurs, de tous les ſpectateurs, il ne reſtera pas un ſeul homme. N'eſt-il pas ſingulier que dans les premiers âges du monde & chez les ſauvages la danſe ſoit un art d'imitation, & qu'elle ait perdu ce caractere dans les pays policés, où elle ſemble réduite à un certain nombre de pas exécutés ſans action, ſans ſujet, ſans conduite ? Mais il en eſt des danſes comme des langues: elles deviennent abſtraites, ainſi que les idées dont elles ſont compoſées. Les ſignes en ſont plus allégoriques, à proportion que l'eſprit des peuples eſt plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue ſavante exprime pluſieurs idées, un pas, une attitude ſuffit pour rappeller pluſieurs ſentimens dans une danſe raiſonnée. C'eſt la faute des danſeurs ou des ſpectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand ils ne rendent ou ne voient point de caractere & d'expreſſion dans une danſe figurée. D'ailleurs, les ſauvages ne peuvent peindre que des paſſions fortes & des

mœurs féroces ; les images en doivent être expreſſives dans leurs danſes, qui ſont le langage des geſtes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paiſibles, ont à peindre des paſſions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées ſubtiles. Cependant, il faudroit quelquefois ramener les danſes à leur origine, y retracer des mœurs ſimples, y faire revivre les premiers ſentimens de la nature par des mouvemens qui les repréſentent, & s'éloigner des traces antiques & ſavantes des Grecs & des Romains, pour revenir aux images vigoureuſes & parlantes des ſauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la paſſion qui les occupe, ont une ſorte de fureur pour le jeu, comme tous les gens oiſifs, & ſur-tout pour les jeux de haſard. Ces hommes ordinairement ſi taciturnes, ſi modérés, ſi maîtres d'eux-mêmes, ſi déſintéreſſés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens, ils y perdent le repos, la raiſon & tout ce qu'ils poſſedent. Dénués de la plupart des choſes, curieux de ce qu'ils voient, & dès qu'il leur plaît, preſſés de l'avoir & d'en jouir, ils ſe livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'eſt une ſuite de leurs mœurs ; c'eſt encore une

ſuite de leur caractere. L'aſpect du bonheur préſent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le ſuivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce ſont alternativement des enfans imbécilles, & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu ſuffiroit pour les mener à la ſuperſtition, quand ils ne ſeroient pas ſujets par leur nature à ce fléau de l'eſpece humaine. Mais, comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils ſouffrent moins de cette maladie que les peuples policés, ils y apportent mieux tous les tempéraments de la raiſon. Les Iroquois ſuppoſent confuſément un premier être qui regle à ſon gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal, que cet être permet ou laiſſe faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l'Homme d'en-haut l'a voulu*, diſent-ils ; & il y a peut-être plus de philoſophie dans cette ſoumiſſion que dans tous les raiſonnemens, toutes les déclamations de nos philoſophes. La plupart des autres nations ſauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'eſprit humain, dès qu'il a conçu des ſubſtances inviſibles. Quelquefois c'eſt un fleuve, une forêt, la lune & le ſoleil qu'ils adorent ;

en un mot des êtres où ils ont remarqué une certaine puiſſance & du mouvement, parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cauſe, ils ſuppoſent un ame.

Ils ſemblent avoir quelque idée d'une autre vie ; mais comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas deſtinée à la punition du crime, à la récompenſe de la vertu. Ils penſent que le chaſſeur infatigable, le guerrier ſans peur & ſans pitié, l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu ſa bourgade victorieuſe, à ſa mort paſſera dans une terre abondante, où toutes ſortes d'animaux raſſaſieront ſa faim. Mais ceux qui auront vieilli ſans gloire & dans l'indolence, ſeront relégués à jamais dans un ſol ſtérile, où la famine & les maladies les aſſiégeront éternellement. Leurs dogmes ſont faits pour leurs mœurs & pour leurs beſoins. Ils croient à des plaiſirs & à des peines qu'ils connoiſſent. Ils ont plus d'eſpérances que de craintes ; ils ſont heureux, juſque dans leurs erreurs. Cependant ils ſont tourmentés par des ſonges.

Rien n'eſt ſi naturel à l'ignorance, que d'attacher du myſtere aux ſonges ; que de les rapporter à quelque être puiſ-

ſant qui prend le moment où toutes nos facultés ſont ſuſpendues & liées par le ſommeil, pour veiller ſur nous en l'abſence de nos ſens. C'eſt comme une ame étrangere qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui ſe paſſe au loin dans l'avenir, toujours préſent à l'être qui l'a déjà créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'éleve que dans un état de ſociété commencée, fait chez les peuples policés, les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophete, ſans avoir eu des ſonges. C'eſt le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chaſſe, les nerfs ſont quelquefois douloureuſement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues dietes. Alors les ſauvages ont des ſonges; & ces ſonges ſont triſtes & funeſtes. Ils rêvent qu'ils ſont entourés d'ennemis; ils voient leur bourgade ſurpriſe nager dans le ſang; ils reçoivent des outrages, des bleſſures; on leur enleve leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces viſions pour un avis des dieux; & la crainte qui

met cette opinion dans laur ame, ajoute à leur férocité, par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs ſombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la ſûreté de l'état, comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chaſſe, à la guerre, à la fatigue rêvent auſſi, pour avoir part à l'adminiſtration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux ſiecles à diſſiper des illuſions ſi profondément enracinées. *Vous autres chrétiens*, ont conſtamment répondu les Sauvages, *vous vous mocquez de la foi que nous accordons aux ſonges, & vous exigez que nous croyons des choſes infiniment moins vraiſemblables.* On voit ainſi toujours chez ces nations le germe du ſacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de ſi rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu long-tems dans ces contrées, aſſurent qu'il n'ont jamais vu un Sauvage en colere. Sans la ſuperſtition, il n'y auroit rien de

ſi rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers ſont ordinairement appaiſées par les corps de l'état. La conſidération que la nation témoigne à l'offenſé, calme ſon amour-propre, & diſpoſe ſon ame à la paix. Il eſt plus difficile d'éviter les démêlés, & de pacifier les hoſtilités entre deux peuples.

La chaſſe eſt un germe de guerre. Dès que deux troupes, ſéparées par des forêts de cent lieues, viennent à ſe rencontrer dans leurs courſes, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contr'elles-mêmes les fleches qu'elles réſervoient aux ours. Dès-lors une légere eſcarmouche eſt la ſemence d'une diſcorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haine nationale qui vivra dans leur ſang & renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les bleſſures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'eſt qu'une jeuneſſe bouillante qui, dans l'impatience de ſon âge, eſt allée au loin faire l'eſſai de ſes premieres armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légérement.

Quand il y a ſujet de guerre, ce n'eſt pas un homme qui en juge, qui la décide

& la déclare. La nation aſſemble, & le chef parle. Il expoſe les griefs & les injures. On peſe, on balance les dangers & les ſuites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, ſans s'arrêter, ſans s'écarter, ſans prendre le change. Les intérêts ſont diſcutés avec une force de raiſon & d'éloquence qui naît de l'évidence & de la ſimplicité des objets, avec une impartialité même, dont la chaleur des paſſions laiſſe encore les eſprits plus ſuſceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre eſt décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation univerſelle, les alliés y ſont invités. Rarement ils s'y refuſent, parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des priſonniers.

Enſuite on s'occupe à choiſir un chef, un capitaine de l'expédition; & on a beaucoup d'égard à la phyſionomie. Ce moyen de juger des hommes, ſeroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens, n'ont plus de phyſionomie, ſont pleins de diſſimulation & de paſſions factices. Mais le premier coup d'œil, ne trompe guere les Sauvages, qui, guidés par la nature ſeule en connoiſſent la marche. Après l'air guerrier, on cherche

une voix forte ; parce que dans des armées qui marchent ſans tambours, ſans clairons pour mieux ſurprendre l'ennemi, rien n'eſt plus propre à ſonner l'alarme, à donner le ſignal du combat, que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même tems. Mais ce ſont ſur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ſes victoires ; pour marcher le premier au péril ; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire ; & les ſauvages trouvent qu'un héros balafré, qui montre ſes cicatrices, à très-bonne grâce à ſe louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. « Camarades, dit-il, les » os de nos freres ſont encore découverts. » Ils crient contre nous ; il faut les ſatis- » faire. Jeuneſſe, aux armes ; rempliſſez » vos carquois ; peignez-vous de couleurs » funebres qui portent la terreur. Que les » bois retentiſſent de nos chants de guerre. » Déſennuyons nos morts par les cris de » la vengeance. Allons nous baigner dans » le ſang ennemi, faire des priſonniers, & » combattre tant que l'eau coulera dans » les fleuves, que le ſoleil & la lune reſte- » ront attachés au firmament. »

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les haſards de la guerre, vont trou-

ver

ver le chef, & lui diſent : *Je veux riſquer avec toi. Je le veux bien*, répond-il ; *nous riſquerons enſemble.* Mais comme on n'a ſollicité perſonne de peur qu'un faux point-d'honneur ne fît marcher des lâches, il faut ſubir bien des épreuves avant d'être reçu ſoldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi témoignoit la moindre impatience quand, après de longues dietes, on l'expoſe à l'ardeur du ſoleil, aux rudes gelés de la nuit, aux piquures ſanglantes des inſectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Eſt-ce ainſi que ſe forment les milices de nos armées ? Quelle cérémonie triſte ! Quel préſage funeſte ! Des hommes qui n'ont pu ſe dérober par la fuite à ces levées de troupes, ou s'y ſouſtraire par des privileges & de l'argent, ſe traînent, l'œil baiſſé, le viſage pâle & conſterné, devant un délégué, dont les fonctions ſont odieuſes, & la probité ſuſpecte aux peuples. Des parens déſolés & tremblans ſemblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir ſort d'une urne fatale, & déſigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mere dans le déſeſpoir preſſe & retient vainement ſur ſon ſein le fils qu'on arrache de ſes bras. Maudiſſant le jour de ſon hymen, de ſon enfantement, elle dit

à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'eſt pas à ce prix qu'on fait de vrais ſoldats. Ce n'eſt pas dans cet appareil de deuil & de conſternation, que les ſauvages ſe préſentent à la victoire : c'eſt du milieu des feſtins, des chants, des danſes, qu'ils ſe mettent en marche. Les jeunes mariées ſuivent un jour ou deux leurs époux ; mais ſans donner aucun ſigne de chagrin ou de triſteſſe. Des femmes qui ne pouſſent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement oſeroient-elles amollir par des pleurs, même de tendreſſe, les défenſeurs, les vengeurs de la patrie ?

Ils ont pour toutes armes, une eſpece de javelot hériſſé de pointe d'os ; ils ont un caſſe-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite maſſue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'eſt une petite hache qu'ils manient avec une dextérité ſurprenante. La plupart n'ont aucune arme défenſive ; mais s'il leur arrive d'attaquer les paliſſades qui entourent les bourgades, ils ſe couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entr'eux, qui ſe faiſoient une maniere de cuiraſſe d'un tiſſu de jonc, y renoncerent dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée ſe fait ſuivre dans ſes expéditions par les rêveurs, qui, ſous le nom de jongleurs décident trop ſouvent des opérations. Elle marche ſans étendards. Tous les guerriers, preſque nuds pour être plus agiles au combat, ſe barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles; ou avec de la terre pour ſe cacher de loin & mieux ſurprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle, malgré leur averſion pour le déguiſement, les guerres qu'ils ſe font ſe tournent en ruſes. Cet art de ruſer, commun à toutes les nations, ſoit ſauvages, ſoit policées, quoiqu'il ſemble contraire à la bravoure, au préjugé de l'honneur; cet art eſt devenu néceſſaire aux petites nations du Canada. Elles ſe ſeroient toutes abſolument détruites, ſi, loin de n'aimer la victoire que teinte du ſang des vainqueurs, on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur eſt donc d'accabler l'ennemi ſans qu'il s'y attende. Une fineſſe de ſens, que tout cultive & rien n'émouſſe, apprend à ces peuples à diſcerner les lieux par où l'on a paſſé. Par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des veſtiges ſur l'herbe la plus courte, ſur la terre ſeche & dure, ſur la pierre même; ils voient, à la maniere dont ces traces

ſont imprimées, quelle nation elles déſignent. Peut-être ne les reconnoiſſent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorſqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviſte près de l'ennemi, il ſe fait une décharge générale de fleches, & l'on fond ſur lui le caſſe-tête à la main. S'il eſt ſur ſes gardes ou trop bien retranché, on ſe retire s'il eſt poſſible; ſinon, il faut ſe battre juſqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte, acheve les bleſſés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & fait des priſonniers.

Le vainqueur laiſſe ſur le champ de bataille ſon caſſe-tête, où il a eu ſoin de tracer la marque de ſa nation, celle de ſa famille, & ſur-tout ſon portrait; c'eſt-à-dire, un ovale avec les figures peintes ſur ſon viſage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, ſur un tronc d'arbre, ou ſur une écorce, avec du charbon broyé dans un mêlange de couleurs. On ajoute à ce trophée, l'hiſtoire, non-ſeulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caracteres hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ſes ſoldats marqué par autant de lignes; celui des priſonniers, par

autant de marmouſets ; celui des morts, par des figures humaines ſans tête. Ce ſont-là les ſignes parlans & techniques qui ont précédé, chez toutes les ſociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuſes bibliotheques qui ſurchargent les palais des riches oiſifs, & la tête des ſavans.

L'hiſtoire des guerres eſt courte chez les ſauvages : ils ſe hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force ſur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire eſt de marcher avec précipitation, ſans jamais s'arrêter en route, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé ſur ſon territoire & dans ſa bourgade. C'eſt là qu'on le reçoit avec les tranſports de la plus vive joie, avec des éloges qui ſont ſa récompenſe. Enſuite on s'occupe du ſort des priſonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux, ſont ceux qu'on choiſit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de ſe paſſer, ou dans des occaſions plus éloignées. Cette adoption a été ſagement imaginée pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuiſé. Les priſonniers incorporés dans une famille, y deviennent couſins, oncles, peres, freres, époux ; enfin ils y prennent tous les titres

du mort qu'ils remplacent : & ces tendres noms leur donnent tous ſes droits, en même tems qu'ils leurs impoſent tous ſes engagemens. Loin de ſe refuſer aux ſentimens qu'ils doivent à la famille dont ils ſont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'eſt pourtant un étrange renverſement des liens de la nature. Il faut qu'ils ſoient bien foibles pour changer ainſi d'objet avec les viciſſitudes de la fortune. C'eſt que la guerre, en effet, ſemble rompre tous les nœuds du ſang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. Delà vient chez les ſauvages cette union entre les amis, plus forte que celle des parens. Ceux qui combattent & meurent enſemble, ſont plus étroitement liés que ceux qui ſont nés enſemble ou ſous le même toit. Quand la guerre ou la mort a briſé la parenté qui eſt cimentée par la nature, ou celle qui eſt formée par le choix, le ſort qui donne des chaînes au ſauvage priſonnier, lui donne auſſi de nouveaux parens & d'autres amis. La convention générale & l'uſage ont fait cette loi ſingulière, qui, ſans doute, eſt née de la néceſſité.

Mais quelquefois un captif refuſe cette adoption, & quelquefois il en eſt exclu.

Un priſonnier, grand & bien fait, avoit perdu pluſieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami.* lui dit la veuve à laquelle il étoit deſtiné, *nous t'avions choiſi pour vivre avec nous; mais dans la ſituation où je te vois, incapable de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le ſauvage. *Eh bien!* repliqua la femme, *tu ſeras attaché ce ſoir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, ſouviens-toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit & tint parole. Durant trois jours, il ſouffrit les plus cruels tourmens, avec une conſtance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas; elle l'encouragea même par des éloges, lui fourniſſant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des ſupplices. Quel mêlange de vertus & de férocité! Tout eſt grand chez ces peuples qui ne ſont pas aſſervis. C'eſt le ſublime de la nature, dans ſes horreurs & ſes beautés.

Les captifs que perſonne n'adopte, ſont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce ſemble, leur faire regretter la vie.

La meilleure chere, les traitemens & les noms les plus doux, rien ne leur eſt épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles juſqu'au moment de leur arrêt. Eſt-ce commiſération, ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux, que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere*, répond le priſonnier, *c'eſt fort bien ; je te remercie.*

Ces mots ſont reçus avec un applaudiſſement univerſel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le priſonnier eſt livré, invoque auſſi-tôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reſte à venger. *Approche*, crie-t-elle à cette ombre, *je te prépare un feſtin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te deſtine. Ce guerrier va être mis dans la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes ſur tout le corps. On lui enlevera la chevelure. On boira dans ſon crâne. Tu ſeras vengée & ſatisfaite.*

Cette furie fond alors ſur le patient, qui eſt attaché à un poteau près d'un braſier ardent ; & frappant ou mutilant ſa victime, elle donne le ſignal de tou-

tes les cruautés. Il n'eſt pas une femme, il n'eſt pas un enfant dans la peuplade, que ce ſpectacle aſſemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui ſillonnent la chair avec des tiſons ardens ; d'autres la tranchent en lambeaux, d'autres lui arrachent les ongles ; d'autres lui coupent les doigts, les rôtiſſent, & les dévorent à ſes yeux. Rien n'arrête ſes bourreaux, que la crainte de hâter ſa mort : ils s'étudient à prolonger ſon ſupplice durant des jours entiers, & quelquefois une ſemaine.

Au millieu de ces tourmens, le héros entonne & répete tranquillement ſa chanſon de mort ; inſulte à la foibleſſe de ſes ennemis, qui ne ſavent pas venger les parens qu'il leur a tués ; les excite par ſes outrages ou par ſes prieres, à redoubler de cruautés. C'eſt un combat de la victime contre ſes bourreaux, c'eſt un défi horrible entre la conſtance à ſouffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivreſſe de l'enthouſiaſme ôte ou ſuſpende le ſentiment de la douleur ; ſoit que l'habitude & l'éducation operent ces prodiges d'héroïſme, le patient meurt, ſans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme, un ſoupir. Fanati-

ques de toutes les religions vaines & fauſſes, vantez encore la conſtance de vos martyrs! le ſauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette inſenſibilité vient-elle du climat, ou du genre de vie? Un ſang plus froid, des humeurs plus épaiſſes, un tempérament que l'humidité de l'air & du ſol rend plus flegmatique, peuvent ſans doute émouſſer au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement expoſés à toutes les injures des ſaiſons, aux fatigues de la chaſſe, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à ſouffrir, qui ſe change en une ſorte d'impaſſibilité. On dit que les ſauvages n'éprouvent preſque point les convulſions de l'agonie, ſoit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une bleſſure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux ſuites de la mort, ne leur donne pas une ſenſibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie phyſique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter; à ſurmonter cette douleur, que notre molleſſe irrite.

Mais ce qui devroit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les

tourmens, c'eſt la férocité des ſauvages dans la vengeance. On frémit de penſer que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, ſoit dans les nations, ſoit dans les particuliers, la vengeance n'eſt point atroce chez les peuples où regnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens, les préſervent des offenſes. La vengeance n'eſt pas un ſentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ſes mains; où l'enlévement d'un ſeul homme menace la ſociété da ſa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans, qui ont une eſtime d'eux-mêmes que des hommes aſſervis ne peuvent avoir; chez des ſauvages, dont les affections ſont peu étendues & fort vives, on doit venger ſans meſure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la perſonne dans quelque endroit infiniment ſenſible : on doit pouſuivre juſqu'à le derniere goutte de ſang le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frere, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance au fond de leurs

tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accens lugubres des oiſeaux de de la nuit; elles apparoiſſent dans les phoſphores & les éclairs; & la ſuperſtition parle pour elles, dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion ſe préſente. Si l'on conſidere la haine que les ſauvages ſe portent de horde à horde; leur vie dure & diſetteuſe; la continuité de leurs guerres; leur peu de population; les pieges ſans nombre que nous ne ceſſons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il ſe ſoit écoulé trois ſiecles, ils auront diſparu de la terre. Alors que penſeront nos deſcendans de cette eſpece d'hommes, qui ne ſera plus que dans l'hiſtoire des voyageurs? Les tems de l'homme ſauvage ne ſeront-ils pas pour la poſtériré, ce que ſont pour nous les tems fabuleux de l'antiqnité? ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des centaures & des lapithes? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs uſages? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems, ne paſſeront-ils pas pour des romans ſemblables à celui que Platon nous a laiſſé ſur l'ancienne Atlantide? Combien s'éleveront ſur les beaux ouvrages

de notre ſiecle de diſputes philoſophiques ? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'inſtabilité dont nous ſommes les témoins & le jouet, à croire que l'état actuel d'une eſpece quelconque de créatures, ſur-tout lorſqu'il eſt immémorial & univerſel, doit être ſon état néceſſaire & primordial ; alors, il y aura des eſprits ſyſtématiques qui prouveront par une infinité de raiſons priſes de la dignité de l'eſpece humaine, de ſes hautes deſtinées, de la nobleſſe de ſon ſort pendant ſa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après ſa mort, de la ſageſſe de la providence, qui ne paroît avoir que de grandes vues ſur l'homme; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, ſans police, ſans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion ſera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui regneront alors, elle ſera orthodoxe ou hétérodoxe. On ſera peut-être hérétique, impie, philoſophe, haï, perſécuté, flétri, mis au fers, brûlé même, pour oſer aſſurer un jour, que l'homme fut tel qu'il eſt au Canada, d'après le témoignage même de nos miſſionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques, ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractere ; voilà

comme vous vous mentez à vous-mêmes, contre la nature qui vous accuſe, contre la terre qui vous confond; contre le Dieu-même que vous invoquez pour témoin de vos impoſtures, pour garant de vos injuſtices! Prophêtes à venir, tyrans de nos neveux! Puiſſent ces lignes, que la vérité inſpire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer aſſez long-tems pour vous démentir!

Sans doute il eſt important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des ſauvages. C'eſt peut-être à cette connoiſſance que nous devons tous les progrès que la philoſophie morale a faits parmi nous. Juſqu'ici les moraliſtes avoient cherché l'origine & les fondemens de la ſociété, dans les ſociétés qu'ils avaient ſous leurs yeux. Suppoſant à l'homme des crimes, pour lui donner des expiateurs, le jetant dans l'aveuglement pour devenir ſes guides & ſes maîtres, ils appelloient myſtérieux, ſurnaturel & céleſte, ce qui n'eſt que l'ouvrage du tems, de l'ignorance, de la foibleſſe, ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les inſtitutions ſociales ne dérivoient ni des beſoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puiſque des peuples innombrables vivoient indépendans & ſans culte, on a decouvert les vices de la morale & de

la légiſlation dans l'établiſſement des ſociétés. On a ſenti que ces maux originels venoient des fondateurs & des légiſlateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les ſages vues de juſtice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs ſucceſſeurs, & par l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumieres; mais elle n'eſt encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu ſi-tôt produire de grands biens, elle en fera jouir ſans doute les races futures; & pour la génération préſente, cette perſpective riante doit être une conſolation. Quoiqu'il en ſoit, nous pouvons dire que c'eſt l'ignorance des ſauvages qui a éclairé en quelque ſorte les peuples policés.

CHAPITRE V.

Les François prennent part mal-à-propos aux guerres des Sauvages.

LE caractere des Américains ſeptentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit ſinguliérement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé entr'eux une eſpece de confédération. Les premiers, qui travailloient la terre, faiſoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le fruit de leur chaſſe. La défenſe étoit réciproque entre ces deux nations liées par leurs beſoins. Durant la ſaiſon où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient enſemble. Les Algonquins chaſſoient, & les Iroquois ſe contentoient d'écorcher les bêtes, de faire ſécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chaſſe, y réuſſit mal. Les Iroquois, qui les ſuivoient, demanderent la permiſſion d'eſ-

ſayers'ils ſeroient plus heureux. Cette complaiſance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refuſée. Une dureté ſi déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chaſſe très-abondante. La confuſion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer juſqu'au ſouvenir, ils attendirent que les chaſſeurs Iroquois fuſſent endormis, & leur caſſerent à tous la tête. Cet aſſaſſinat fit du bruit. La nation offenſée demanda juſtice. Elle lui fut refuſée avec hauteur. On ne lui laiſſa pas même l'eſpérance de la plus légere ſatisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurerent de périr ou de ſe venger: mais n'étant pas aſſez forts pour tenir tête à leur ſuperbe offenſeur, ils allerent au loin s'eſſayer & s'aguerrir contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiſeaux, c'eſt leur langage, alors ils ne craignirent plus de ſe meſurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple, avec une férocité proportionnée à leur reſſentiment.

C'eſt dans le tems où le feu de ces haines embraſoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent; les Algon-

quins qui occupoient ſes rives, depuis Quebec juſqu'à Montréal; les Hurons répandus autour du lac qui porte leur nom; quelques peuples moins conſidérables, errans dans les intervalles, favoriſerent l'établiſſement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, ſans pouvoir leur réſiſter, ces diverſes nations virent dans leurs nouveaux hôtes une reſſource ineſpérée, dont ils ſe promirent un ſuccès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils ſe flatterent de les engager dans leur querelle, & ils ne ſe tromperent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la ſupériorité des lumieres que les Européens ont ſur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les réconcilier. Epouſant avec ardeur les intérêts de ſes voiſins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingt lieues en long, ſur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuſes depuis, ſous le nom de nouvelle Yorck & de Penſylvanie. L'eſpace compris entre ces vaſtes bornes, étoit fertiliſé par de belles rivieres. On y voyoit cinq na-

tions, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cents guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une eſpece de ligue ou d'aſſociation, aſſez ſemblable à celle des Suiſſes ou de la Hollande. Leurs députés s'aſſembloient tous les ans pour faire le feſtin d'union, & pour délibérer ſur les intérêts de la république.

Quoique les Iroquois ne s'attendiſſent pas à être provoqués par des ennemis ſi ſouvent vaincus, ils ne furent pas ſurpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient ſur leur ſupériorité habituelle; les autres, ſur le ſecours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué à coups d'arquebuſe deux chefs Iroquois, & bleſſé mortellement le troiſieme, que l'armée entiere également étonnée & conſternée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défenſe. Dans la campagne ſuivante, elle crut devoir ſe retrancher contre des armes qu'elle ne connoiſſoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la réſiſtance, les retranchemens furent emportés par les ſauvages,

ſoutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la premiere expédition. Preſque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere où ils ſe noyerent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite ou forcée à vivre en paix, ſi les Hollandois, qui, en 1610, avoient fondé à ſon voiſinage la colonie de la nouvelle Belge, ne lui euſſent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engageoient-ils ſourdement à continuer les hoſtilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ſes ennemis, formoient un plus grand objet que le produit de ſes propres chaſſes. Quoi qu'il en ſoit, le poids que cette liaiſon avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On ſe faiſoit réciproquement beaucoup de mal, ſans qu'il en réſultât que de l'affoibliſſement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de ſuccès & de diſgraces, qui, dans les gouvernemens où l'intérêt eſt plus conſulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faiſoit que nourrir les haines, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantiſſe-

ment. Les plus foibles nations disparurent en effet de la face de la terre, & les autres se réduisirent insensiblement à rien.

CHAPITRE VI.

La colonie Françoise ne fait point de progrès. Causes de cette langueur.

CEPENDANT les François ne s'élevoient pas sur tant de débris. En 1626, ils n'avoient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux, mais sain; & les Européens y fortifioient leur tempérament, sans risquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le système d'une compagnie exclusive, qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le tems d'une théorie si simple n'étoit pas venu. Le gouvernement se

contenta de ſubſtituer à cette compagnie une aſſociation plus nombreuſe, & compoſée de gens plus accrédités.

On lui donna la diſpoſition des établiſſemens formés & à former dans le Canada; le droit de les fortifiér & de les régir à ſon gré, de faire la guerre ou la paix, ſelon ſes intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit ſe faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans; la traite du caſtor & des pelleteries lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le roi fit préſent de deux gros vaiſſeaux à la ſociété, compoſée de ſept cents intéreſſés. Douze des principaux obtinrent des lettres de nobleſſe. On preſſa les gentilshommes, le clergé même, déjà trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes ſortes de marchandiſes ſans être aſſujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque, durant ſix ans dans la colonie, en aſſuroit le libre exercice en France. Une derniere faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui ſeroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative ſingu-

liere, dont il n'eſt pas aiſé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la nouvelle France, un avantage incomparable ſur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtriſe, de frais de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de ſon privilege, deux ou trois cents ouvriers de profeſſions les plus convenables, & juſqu'à ſeize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur diſtribuer enſuite une quantité de terres défrichées, ſuffiſantes pour leur ſubſiſtance, avec le bled néceſſaire pour les enſemencer la premiere fois.

La fortune ne ſeconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaiſſeaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le ſiege de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalouſie, par caractere, par intérêt d'état, par tout ce

qui peut rendre irréconciliables deux miniſtres ambitieux, ſaiſirent cette occaſion pour mettre aux priſes les deux rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloiſe qui combattoit pour ſes intérêts, eut l'avantage ſur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conſeil de Louis XIII connoiſſoit ſi peu l'importance de cet établiſſement, qu'il opinoit à n'en pas demander la reſtitution; mais l'orgueil de ſon chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme ſon injure perſonnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on en craignoit; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François en 1631, & la paix & le Canada.

L'adverſité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne rempliſſoit aucun des engagemens qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut pour ainſi dire, récompenſée par la prolongation du privilege. Les cris que pouſſoit le Canada ſe perdoient dans l'immenſité des mers, & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de ſa ſituation, ne pouvoient jamais

jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laiſſe approcher la vérité tremblante, que pour lui impoſer ſilence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui bleſſoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les ſuites qu'elle devoit avoir naturellement. Les échanges commencerent à devenir rares; parce que les communications étoient trop dangereuſes. Les ſauvages mal appuyés des François leurs alliés, fuyoient continuellement devant l'ancien ennemi qu'ils étoient accoutumés à craindre. Les Iroquois, reprenant leur ſupériorité, ſe vantoient hautement qu'ils forceroient l'étranger à quitter leur pays, après lui avoir enlevé ſes enfans, pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Les François eux-mêmes, oubliés de leur métropole, hors d'état de faire leurs foibles récoltes ſans riſquer leur vie, étoient déterminés à abandonner un établiſſement ſi peu ſoutenu. Telle étoit la miſere & la dégradation de cette colonie, qu'elle ne ſubſiſtoit plus que par les aumônes que les miſſionnaires recevoient d'Europe.

CHAPITRE VII.

Les François ſortent de l'inaction. Par quels moyens.

ENFIN le miniſtere tiré de ſa léthargie par un mouvement général qui changeoit alors l'eſprit des nations, fit paſſer en 1662 quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après par le régiment de Carignan. On reprit par degrés un aſcendant décidé ſur les Iroquois. Trois de leurs nations, effrayées de leurs pertes, propoſerent un accommodement; & les deux autres y furent amenées en 1668, par les ſuites de leur affoibliſſement. La colonie jouit alors, pour la premiere fois, d'une profonde paix. C'étoit le germe de la proſpérité; la liberté du commerce le fit éclorre. Le caſtor ſeul reſta ſous le monopole.

Cette révolution dans les affaires, fit fermenter l'induſtrie. Les anciens colons, concentrés par foibleſſe autour de leurs paliſſades, donnerent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultiverent avec

plus de ſuccès & de confiance. Tous les ſoldats qui conſentirent à ſe fixer dans le nouveau-monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrein proportionné à leur grade. Les établiſſemens déjà formés acquirent plus de conſiſtance ; on en forma de nouveaux où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet eſprit de vie & d'activité multiplia les échanges des ſauvages avec les François ; & ce commerce ranima les liaiſons entre les deux mondes. Il ſembloit que ces commencemens de proſpérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les adminiſtrateurs de la colonie, non-ſeulement de bien vivre avec les peuples voiſins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans une eſpace de quatre ou cinq cents lieues, il ne ſe commettoit pas un ſeul acte d'hoſtilité ; choſe peut-être inouie juſqu'alors dans l'Amérique Septentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chaſſe, à moins que la puiſſance qui l'avoit cimentée, n'employât à la main-

tenir une grande ſupériorité de forces. Les Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractere remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne ſe faire que des ennemis qui ne fuſſent ni alliés, ni voiſins des François. Malgré ce ménagement, on leur ſignifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les priſonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une ſommation ſi fiere irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laiſſeroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance; & qu'on devoit ſavoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriſer. Cependant ébranlés par le ton impoſant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux ſur le reſte.

Mais cette eſpece d'humiliation aigrit le reſſentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à ſouffrir des outrages. Les Anglois, qui, en 1664 avoient chaſſé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient reſtés en poſſeſſion de leur conquête qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck, profiterent des diſpoſitions

où ils voyoient les Iroquois. Aux ſemences de défection qu'ils jetoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des préſens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui réſiſterent à la ſéduction, furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leur caſtor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Françoiſe.

Denonville, envoyé depuis peu dans le Canada pour faire reſpecter l'autorité du plus fier des rois, ſouffroit impatiemment tant d'inſultes. Quoiqu'il fût non-ſeulement en état de couvrir ſes frontieres, mais d'entreprendre même ſur les Iroquois comme on ſentoit qu'il ne falloit point attaquer cette nation ſans la détruire, on convint de reſter dans une inaction apparente, juſqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une ſi extrême réſolution. Ces ſecours arriverent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cent quarante-neuf perſonnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette ſupériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foibleſſe. Il déshonora le nom François chez les ſauvages, par une infame

perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différends par la négociation, il abuſa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jeſuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahiſon, les anciens des Iroquois, firent appeller leur miſſionnaire. « Tout nous autoriſe à te » traiter en ennemi, lui dirent-ils; mais » nous ne pouvons nous y réſoudre. Ton » cœur n'a point eu de part à l'inſulte » qu'on nous a faite; & il ſeroit injuſte » de te punir d'un crime que tu déteſtes » plus que nous. Mais il faut que tu nous » quittes. Une jeuneſſe inconſidérée pour- » roit ne voir en toi qu'un perfide, qui » a livré les chefs de la nation à un indi- » gne eſclavage ». Après ce diſcours, ces ſauvages, que les Européens ont toujours appellés barbares, donnerent au miſſionnaire des conducteurs qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger; & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voiſins des grands lacs; mais Denonville n'avoit ni l'activité ni la célérité propres à faire valoir ce pre-

mier ſuccès. Tandis qu'il réfléchiſſoit au lieu d'agir, la campagne ſe trouva finie ſans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades iroquoiſes, qui n'étoient pas éloignées des établiſſemens François. Elles y firent, à pluſieurs repriſes, les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévaſtations, qui leur ôtoient juſqu'à la reſſource d'y remédier, ne ſoupirerent que pour la paix. Le caractere de Denonville ſecondoit ces deſirs; mais il étoit difficile d'amener à une conciliation, un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lambreville, qui conſervoit encore ſon premier aſcendant ſur des eſprits effarouchés, fit des ouvertures de paix: elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel né dans les forêts; le Rat qui étoit le ſauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique Septentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choiſie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquiſe. On lui dit qu'un traité étoit entamé, que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal; qu'ainſi ce ſeroit déſobliger le gouverneur

François, que de continuer les hoſtilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat vivement offenſé de ce que les François diſpoſoient ainſi de la guerre & de la paix ſans conſulter leurs alliés, réſolut de punir cet orgueil outrageant. Il dreſſa une embuſcade aux députés ; les uns furent tués, les autres priſonniers. Quand ceux-ci lui dirent le ſujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les ſurprendre. Pouſſant la feinte juſqu'au bout, il les relâcha tous ſur l'heure, à l'exception d'un ſeul qu'il garda, diſoit-il, pour remplacer un de ſes Hurons tué dans l'attaque. Enſuite il ſe rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit préſent de ſon priſonnier au commandant François, qui, ne ſachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois, fit caſſer la tête à ce malheureux ſauvage. Dès qu'il fut mort, le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-tems captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à ſa nation, que tandis que les François amuſoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des priſonniers & les maſſacroient. Cet artifice

digne de la politique Européenne la plus conſommée en méchanceté, réuſſit au gré du ſauvage le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occaſion du détrônement de Jacques II, crut de ſon intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloiſe, partie d'Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d'Octobre, pour en former le ſiége. Elle avoit dû compter ſur une foible réſiſtance, par la diverſion que les Sauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteuſement à ſon entrepriſe, après de grandes pertes, trompée dans ſon attente par des cauſes ſingulieres qui méritent quelque attention.

Le miniſtere de Londres, en formant le projet d'aſſervir le Canada, avoit décidé que ſes forces de terre & celles de mer y arriveroient par des mouvemens paralleles. Cette ſage combinaiſon fut exécutée avec la plus grande préciſion. A meſure que les vaiſſeaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchiſſoient les terres, pour aboutir en même tems que la flotte au théatre de la guerre. Elles

y touchoient preſque, quand les Iroquois qui leur ſervoient de guides & de ſoutien, ouvrirent les yeux ſur le danger où ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils, dans leur conſeil, entre deux nations Européennes, chacune aſſez forte pour nous exterminer, également intéreſſées à notre deſtruction, lorſqu'elles n'auront plus beſoin de notre ſecours, que nous reſte-t-il, ſinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte ſur l'autre? Alors elles ſeront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce ſyſtême, qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préſide à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, ſous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François en ſûreté dans les terres réunirent avec autant de ſuccès que de concert, toutes leurs forces à la défenſe de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur reſſentiment contre la France, & reſtant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre, ces deux puiſſances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais ſéparées par le territoire d'une nation ſauvage qui craignoit également les ſuccès

de l'une & de l'autre, ne ſe cauſerent pas la moitié des maux qu'elles ſe ſouhaitoient; & la guerre ſe réduiſit à quelques ravages funeſtes aux colons, mais preſque indifférens pour toutes les nations qui la faiſoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta, parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de Françcis & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclorre des actions qui ſembloient élever la nature humaine au-deſſus de tant de fureurs.

Des François & des Sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les proviſions leur manquerent en chemin. Les Hurons chaſſoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chaſſeurs. Ceux-ci vouloient ſe défendre de cette généroſité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les Sauvages; *il eſt juſte que nous partagions avec vous les alimens de la vie; nous ne ſerions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des Sauvages.

Un corps d'Iroquois, averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit

avec des forces ſupérieures, ſe diſperſa précipitamment. Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des Sauvages ennemis, quoiqu'il n'en put attendre que des tourmens horribles. Quel ſpectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard qui, loin de pouſſer un ſoupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus eſclaves de ces vils Européens! Un de ſes bourreaux, outré de ſes invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'inſultes. *Tu as tort*, lui dit froidement Onnontagué, *d'abréger ma vie; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Et ce ſont de tels hommes que les François & les Anglois conſpirent à détruire depuis un ſiecle! apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modeles d'héroïſme & de grandeur d'ame.

La paix de Riſwick fit ceſſer tout à la-fois les calamités de l'Europe & les hoſtilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons ſentirent le beſoin qu'ils avoient d'un long repos pour réparer les pertes de la guerre. Les Sauvages commencerent à reſ-

pirer, les Européens reprirent leurs travaux ; & le commerce des pelleteries, le premier qu'en eût pu faire avec des peuples chaſſeurs, acquit plus de conſiſtance.

CHAPITRE VIII.

Les Pelleteries ſont la baſe des liaiſons des François avec les Sauvages.

AVANT la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient n'étoient, pour ainſi dire, qu'un vaſte repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieuſement multipliées, parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déſerts, ſans troupeaux & ſans animaux domeſtiques, laiſſoient plus d'eſpace & de nourriture aux eſpeces errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces eſpeces à l'infini, du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la ſouveraineté de l'homme, titre ſi cruel & ſi coûteux à tous les êtres vivans. Faute d'arts & de culture, le Sauvage ſe nourriſſoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'uſage de leurs

peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouiſſances nouvelles pour leurs ſens, d'autant plus meurtriere, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette induſtrie deſtructive fit paſſer des bois du Canada dans les ports de France, une grande quantité, une grande diverſité de pelleteries, dont une partie fut conſommée dans le royaume, & l'autre alla dans les états voiſins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du Nord de notre hémiſphere; mais en trop petit nombre pour que l'uſage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des coloniesde l'Amérique a voulu qu'elles priſſent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque choſe de celles dont la mode exiſte encore.

La loutre eſt un animal vorace, qui courant ou nageant ſur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poiſſon, & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son ſéjour & ſon goût dominant l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau; mais c'eſt improprement, puiſque la loutre a beſoin de reſpirer à-peu-près comme tous

les animaux terreſtres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arroſés qui ne ſont pas brûlans ; mais il eſt bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y eſt auſſi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs, mais en cela même plus nuiſible, puiſqu'elle y eſt l'objet des pieges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chaſſeurs du Canada. Cet animal y eſt de trois eſpeces. La premiere eſt la commune ; la ſeconde s'appelle viſon ; & la troiſieme eſt nommée puante, parce que l'urine que la peur ſans doute lui fait lâcher quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'air à une grande diſtance. Leur poil eſt plus brun, plus luſtré, plus ſoyeux que dans nos contrées.

Le rat même eſt utile par ſa peau dans l'Amérique ſeptentrionale. Il y en a ſurtout deux eſpeces dont la dépouille entre dans le commerce. L'un qu'on appelle rat de bois, a deux fois la groſſeur de nos rats. Son poil eſt communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a ſous le ventre une bourſe qu'elle ouvre & ferme à ſon gré. Quand elle eſt pourſuivie, elle y met ſes petits & ſe ſauve avec eux. L'autre rat qu'on appelle muſqué, parce que ſes teſticules renfer-

ment du muſc, a toutes les inclinations du caſtor dont il paroît même être un diminutif, & ſa peau ſert aux mêmes uſages.

L'hermine qui eſt de la groſſeur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la phyſionomie fine, & les mouvemens ſi prompts, que l'œil ne peut les ſuivre. L'extrêmité de ſa queue longue, épaiſſe & bien fournie, eſt d'un noir de jais. Son poil roux en été comme l'or des moiſſons ou des fruits, devient en hiver blanc comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada; mais quoique plus petit que la martre, il n'y eſt pas auſſi commun.

La martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation; animal chaſſeur & vivant d'oiſeaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige, paroiſſent être d'un animal très-grand; parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure eſt recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la martre ſi diſtinguée ſous le nom de zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle, parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos juſqu'au

bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver, c'eſt-à-dire beaucoup de neige, qui doit procurer une grande chaſſe.

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie ſous le nom de loup-cervier, ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu'il y eſt plus petit que dans notre hémiſphere. Cet animal, à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleuſement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier, qu'il peut attraper, & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis; mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau, dont le poil eſt fort long & d'un beau gris-blanc; moins eſtimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & deſtructeur, eſt originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, ſemble obliger tous les animaux à ſe manger les uns les autres. Naturaliſés dans les zones tempérées, il n'y a pas gardé ſa premiere beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le

Nord, il l'a conſervé long & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & ſouvent d'un rouge tirant ſur le roux. Le plus beau, ſans comparaiſon, eſt le poil tout-à-fait noir; mais c'eſt un mérite plus rare au Canada que dans la Moſcovie qui eſt plus ſeptentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique Septentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil; des peaux de renne, ſous le nom de caribou; des peaux d'élan, ſous le nom d'orignal. Les deux dernieres eſpeces qui dans notre hémiſphere ne ſe trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà, ſe trouvent dans le nouveau monde à de moindres latitudes; ſoit parce que le froid eſt plus vif en Amérique, par des cauſes ſingulieres d'exception à la loi générale; ſoit peut-être auſſi, parce que ces nouvelles terres ſont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuſes, ſervent à faire d'excellens buffles, qui peſent très-peu. La chaſſe de tous ces animaux ſe fait pour les Européens. Mais les ſauvages en ont une par excellence qui fut de tout tems leur chaſſe favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs

guerrieres, à leur bravoure & ſur-tout à leurs beſoins : c'eſt la chaſſe de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal eſt le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choiſit pour retraite un tronc creux & pourri de quelque vieux arbre mort ſur pied. C'eſt là qu'il ſe loge en hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il eſt très-gras à la fin de l'automne, qu'il eſt vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne ſe donne aucun mouvement, & qu'il dort preſque continuellement, il doit perdre peu par la tranſpiration, & rarement ſortir de ſon aſyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu ; & dès qu'il veut deſcendre, il eſt abattu ſous les fleches avant d'arriver à terre. Les ſauvages ſe nourriſſent de ſa chair, ſe frottent de ſa graiſſe, ſe couvrent de ſa peau. C'étoit là le but de la guerre qu'ils faiſoient à l'ours ; lorſqu'un intérêt nouveau tourna leur inſtinct vers la chaſſe du caſtor.

Cet animal qui poſſede les dons ſecourables de la ſociété ſans en éprouver comme nous les vices & les malheurs ; cet animal à qui la nature donna le beſoin,

inſpira l'inſtinct de vivre avec ſes ſemblables pour la propagation & la conſervation de ſon eſpece, cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le ſort arrachent des larmes d'admiration & d'attendriſſement au philoſophe ſenſible qui contemple ſa vie & ſes mœurs: le caſtor qui ne nuit à aucun être vivant; qui n'eſt ni carnaſſier, ni ſanguinaire, ni guerrier, eſt devenu la plus furieuſe paſſion de l'homme chaſſeur, la proie à laquelle le ſauvage eſt le plus cruellement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & ſoixante livres de peſanteur, qu'il doit ſur-tout à la groſſeur de ſes muſcles; il a la tête comme un rat, & il la porte baiſſée avec le dos arqué comme une ſouris. Lucrece a dit: non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en ſervir; mais qu'il a eu mains, & qu'il s'en eſt ſervi; de même le caſtor a des membranes aux pieds de derriere, & il nage; il a des doigts ſéparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue platte, ovale, couverte d'écailles, & il

l'emploie à traîner & à travailler ; il a quatre dents inciſives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces inſtrumens qui ne ſont preſque d'aucun uſage qnand l'animal vit ſeul, ou qui ne le diſtinguent point alors des autres animaux, lui donnent une induſtrie ſupérieure à tous les inſtincts, quand il vit en ſociété.

Sans paſſions, ſans violence & ſans ruſe, dans l'état iſolé, à peine oſe-t-il ſe défendre. A moins qu'il ne ſoit pris, il ne ſait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état ſocial tous les moyens de ſe conſerver ſans guerre, & de vivre ſans faire ni ſouffrir d'injure. Cet animal paiſible & même familier eſt d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à perſonne parce qu'il n'a beſoin que de lui-même : il entre en communauté, mais il ne veut point ſervir ni ne prétend commander. Un inſtinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préſide à ſes travaux.

C'eſt le beſoin commun de vivre & de peupler qui rappelle les caſtors & les raſſemble en été pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de Juin & de Juillet ils viennent de tous les côtés, & ſe réuniſſent au nombre de deux ou trois

cents, mais toujours ſur le bord des eaux: parce que c'eſt ſur l'eau que doivent habiter ces républicains à l'abri des invaſions. Quelquefois ils préferent les lacs dormans au milieu des terres peu fréquentées; parce que les eaux y ſont toutoujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruiſſeaux; & c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'une digue. La ſeule penſée de cet ouvrage eſt un ſyſtême d'idées très-compoſées, très-compliquées, qui ſemblent n'appartenir qu'à des êtres intelligens; & ſi ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croiroit ou diroit que les caſtors ont une ame ſpirituelle, ou que celle de l'homme n'eſt que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur ſur une épaiſſeur de douze pieds à la baſe qui décroît juſqu'à deux ou trois pieds par un talus dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail, on choiſit l'endroit d'une riviere où il y a le moins d'eau. S'il ſe trouve ſur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre pour qu'il tombe de lui-même en travers ſur le courant. Fût-il plus gros que le corps

d'un homme, on le ſcie ou plutôt on le ronge au pied avec quatre dents tranchantes. Il eſt bientôt dépouillé de ſes branches par le peuple ouvrier qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres plus petits, ſont également abattus, mis en pieces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres juſqu'aux bords de la riviere ; d'autres les conduiſent ſur l'eau juſqu'à l'endroit où doit ſe faire la chauſſée. Mais comment les enfoncer dans l'eau quand on n'a que des dents, une queue & des pieds? Le voici. Avec les ongles on creuſe un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents on appuie le gros bout du pieu ſur le bord de la riviere ou contre le madrier qui la traverſe. Avec les pieds on dreſſe le pieu & on l'enfonce par la pointe dans le trou où il ſe plante debout. Avec la queue on fait du mortier dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches pour maçonner le pilotis. Le talus de la digue eſt oppoſé au courant de l'eau pour mieux en rompre l'effort par degrés ; & les pieux y ſont plantés obliquement à raiſon de l'inclinaiſon du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber, & pour lui ménager

un écoulement qui diminue l'action de ſa pente & de ſon poids, on ouvre deux ou trois iſſues au ſommet de la digue, par où la riviere débouche une partie de ſes eaux.

Quand cet ouvrage eſt achevé en commun par la république, le citoyen ſonge à ſe loger; chaque compagnie ſe conſtruit une cabane dans l'eau ſur le pilotis. Elles ont depuis quatre juſqu'à dix pieds de diametre, ſur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, ſelon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaiſſeur & ſe terminent toutes en forme de voûte ou d'anſe de panier, maçonnées en-dedans & en-dehors avec autant de propreté que de ſolidité. Les parois en ſont revêtues d'une eſpece de ſtuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maiſon a deux portes; l'une du coté de la terre pour aller faire des proviſions; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'eſt-à-dire, de l'homme deſtructeur des cités & des républiques. La fenêtre de la maiſon eſt ouverte du coté de l'eau. On y prend le frais durant

durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle ſert en hiver à garantir des glaces qui ſe forment épaiſſes de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, eſt appuyée ſur des pieux qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui faiſant un batardeau devant la maiſon, laiſſe une iſſue pour s'échapper ou nager ſous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement un plancher jonché de verdure & tapiſſé de branches de ſapin. On n'y ſouffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices, ſont toujours voiſins de l'emplacement. Ce ſont des aunes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau, comme les républicains qui s'en conſtruiſent des logemens. Ces citoyens ont le plaiſir en taillant ce bois, de s'en nourrir en même tems. A l'exemple de certains ſauvages de la mer Glaciale, ils en mangent l'écorce. Il eſt vrai que ceux-là ne l'aiment que ſeche, pilée & apprêtée avec des ragoûts; au lieu que ceux-ci la mâchent & la ſucent toute fraîche.

On fait des proviſions d'écorces & de branches tendres dans des magaſins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ſes habitans. Cha-

cun reconnoît ſon magaſin, & perſonne ne va piller celui de ſes voiſins. Chaque tribu vit dans ſon quartier, contente de ſon domaine, mais jalouſe de la propriété qu'elle s'en eſt acquiſe par le travail. On y ramaſſe, on y dépenſe ſans querelles les proviſions de communauté. On ſe borne à des mets ſimples que le travail prépare. L'unique paſſion eſt l'amour conjugal, qui a pour baſe & pour terme la reproduction de l'eſpece.

Deux êtres aſſortis & réunis par un goût, par un choix réciproques, après s'être éprouvés dans une aſſociation à des travaux publics pendant les beaux jours de l'été, conſentent à paſſer enſemble la rude ſaiſon des hivers. Ils s'y préparent par l'approviſionnement qu'ils font en Septembre. Les deux époux ſe retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'eſt pas moins favorable aux amours que le printems. Si la ſaiſon des fleurs invite les oiſeaux du ciel à ſe perpetuer dans les bois, la ſaiſon des fruits excite peut-être auſſi fortement les habitans de de la terre à la repeupler. L'hiver donne au moins le loiſir d'aimer, & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne ſe quittent plus. Aucun travail, aucun plaiſir ne fait diver-

ſion, ne dérobe du tems à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette paſſion univerſelle de la nature. Si quelque beau ſoleil vient égayer la triſte ſaiſon, le couple heureux ſort de ſa cabane, va ſe promener ſur le bord de l'étang ou de la riviere, y manger de l'écorce fraîche, y reſpirer les ſalutaires exhalaiſons de la terre. Cependant la mere met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne; & tandis que le pere attiré dans les bois par les douceurs du printems, laiſſe à ſes petits la place qu'il occupoit dans ſa cabane étroite, elle les allaite, les ſoigne, les éleve au nombre de deux ou trois. Enſuite elle les mene dans ſes promenades où le beſoin de ſe refaire & de les nourrir lui fait chercher des écreviſſes, du poiſſon, de l'écorce nouvelle, juſqu'à la ſaiſon du travail.

Ainſi vit cette république dans des bourgades qu'on pourroit comparer de loin à de grandes chartreuſes. Mais elles n'en ont que l'apparence, & ſi le bonheur habite dans ces deux ſortes de communautés, il faut avouer qu'il ne ſe reſſemble guere à lui-même dans ſes moyens; puiſque là c'eſt à ſuivre la nature qu'on le fait conſiſter, & qu'ici

c'eſt à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme en ſa folie, a cru trouver la ſageſſe. Une foule d'êtres vivent dans une ſorte de ſociété qui ſépare à jamais les deux ſexes. L'un & l'autre iſolés dans des cellules où pour être heureux ils n'auroient qu'à ſe réunir, conſument les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à déteſter le penchant qui les attire à travers les priſons & les portes de fer que la peur à élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où eſt l'impiété, ſinon dans l'inhumanité de ces inſtitutions ſombres & féroces qui dénaturent l'homme pour le diviniſer, qui le rendent ſtupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne ſemblable aux anges ? Dieu de la nature, c'eſt à ton tribunal qu'il faut en appeller de toutes les loix, qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une ſtérilité que ton exemple déſavoue ! N'es-tu pas eſſentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du chaos, toi qui fais ſans ceſſe ſortir & renaître la vie du ſein de la mort même ? Qui eſt-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être ſolitaire qui trouble le ſilence de la nuit pour te célébrer parmi

les tombeaux, ou le peuple heureux, qui, ſans ſe vanter de l'inſtinct de te connoître, te glorifie dans ſes amours, en perpétuant la ſuite & la merveille de tes créatures vivantes ?

Ce peuple républicain, architecte induſtrieux, intelligent, prévoyant & ſyſtématique dans ſes plans de police & de ſociété, c'eſt le caſtor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux ſi ſa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & ſauvage à la ruine de ſes cabanes & de ſa race ! Souvent les Américains ont détruit les établiſſemens des caſtors, & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier pluſieurs étés de ſuite dans l'enceinte d'où ils avoient été chaſſés. C'eſt en hiver qu'on vient les inveſtir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chaſſeurs, un coup de queue frappé fortement ſur l'eau, ſonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à ſe ſauver ſous les glaces. Mais il eſt bien difficile d'échapper à tous les pieges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le caſtor à l'affût. Cependant comme il voit & qu'il

entend de loin, on ne peut guere le tirer au fuſil ſur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais aſſez pour être ſurpris. L'eût-on bleſſé avant qu'il ſe fût jeté dans l'eau, il a toujours le tems de s'y plonger; & s'il meurt de ſa bleſſure, on le perd, parce qu'il ne ſurnage point.

Un moyen plus sûr d'attraper les caſtors, & de dreſſer des trappes dans les bois où ils vont ſe régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leurs caſſe les reins. l'homme, caché dans un lieu voiſin, accourt, ſe jette ſur ſa proie, acheve de la tuer & l'emporte.

D'autres ſortes de chaſſe ſont encore plus uſitées, & d'un plus grand ſuccès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire ſortir les habitans, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont beſoin d'y venir reſpirer l'air. On prend ce moment pour leur caſſer la tête. D'autres fois l'animal chaſſé de ſon logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout au tour, en briſant la glace à quelque toiſes de ſa cabane. Veut-

on prendre la peuplade entiere, au lieu de rompre les écluſes pour noyer les habitans, comme on pourroit le tenter en Hollande ; on ouvre la chauſſée pour laiſſer écouler l'eau de l'étang où les caſtors vivent. Reſtés à ſec, hors d'état de s'échapper ou de ſe défendre, on les prend à loiſir & à volonté. Mais on a ſoin d'en laiſſer toujours un certain nombre, mâles & femelles, pour repeupler l'habitation ; & cette généroſité n'eſt qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne ſait conſerver peu, que pour avoir plus à détruire. Le caſtor, dont le cri plaintif ſemble implorer ſa clémence & ſa pitié, ne trouve dans le ſauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ſes propres beſoins, que pour les ſuperfluités d'un monde étranger. O nature ! où eſt ta providence, où eſt ta bienfaiſance, d'avoir armé les animaux, eſpece contre eſpece, & l'homme contre tous ?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'induſtrie des caſtors, avec la vie errante des Sauvages du Canada ; peut-être avouera-t-on que, vu la ſupériorité des organes de l'homme ſur ceux de tous les animaux, le caſtor s'étoit

bien plus avancé dans les arts de la ſociabilité que le chaſſeur, quand l'Européen alla éteindte & porter ſes connoiſſances & ſes progrès dans l'Amérique ſeptentrionale.

Plus ancien habitant de ce nouveau monde que l'homme, tranquille poſſeſſeur de ces contrées favorables à ſon eſpece, le caſtor avoir mis à profit une paix de pluſieurs ſiecles, pour perfectionner l'uſage de ſes facultés. Sous notre hémiſphere, l'homme s'eſt emparé des régions les plus ſaines & les plus fertiles; il en a chaſſé ou il y a ſubjugué tous les autres animaux. C'eſt, grace à leur petiteſſe, que l'abeille & la fourmi ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jalouſe & deſtructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'eſt ainſi qu'on voit quelques républiques ſans éclat & ſans vigueur, ſe ſoutenir par leur foibleſſe même au milieu des vaſtes monarchies de l'Europe, qui tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupedes ſociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, ſe ſont trouvés par-tout iſolés, incapables de ſe réunir en communauté, d'étendre leur connoiſſances; & l'homme qui les a réduits à cet état

précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour ſe croire d'une nature ſupérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre ſon eſpece & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent dont être que méchaniques, & ne ſuppoſent aucun principe ſemblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi conſiſte la perfection; ſi l'être le plus civiliſé ſe trouve le plus parfait; ſi ce qu'il gagne en propriété des choſes, il ne le perd pas en propriété de ſa perſonne; ſi tout ce qu'il ajoute à ſes jouiſſances, n'eſt pas retranché de ſa durée : le caſtor qui parmi nous eſt errant, ſolitaire, timide, ignorant ne connoiſſoit-il pas dans le Canada le gouvernement civil & domeſtique; les ſaiſons du travail & du repos; certaines regles d'architecture; l'art curieux & ſavant de conſtruire des digues? Cependant il étoit parvenu à ce dégré de perfectibilité, avec des inſtrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec ſa queue. Ses dents qui lui ſervent à la place de mille outils, ſont circulaires & gênées par les levres. L'homme, au contraire, avec

une main qui ſe plie à tout & ſe ſoumet tout, a dans ce ſeul organe du tact, tous les inſtrumens réunis de la force & de l'adreſſe. Mais ne doit-il pas principalement à cette avantage de ſon organiſation, la ſupériorité de ſon eſpece ſur toutes les autres? Ce n'eſt point parce qu'il leve les yeux au ciel comme tous les oiſeaux, qu'il eſt le roi de animaux; c'eſt par ce qu'il eſt armé d'une main ſouple, flexible, induſtrieuſe, terrible & ſecourable. Sa main eſt ſon ſceptre. Ce même bras qu'il leve au ciel comme pour y chercher ſon origine, il l'étend & l'appeſantit ſur la terre, pour y dominer par la deſtruction, pour en bouleverſer la ſurface, & dire quand il a tout ravagé: JE REGNE. La plus sûre marque de la population de l'eſpece humaine, eſt la dépopulation des autres eſpeces. Ainſi diminue & diſparoît inſenſiblement dans le Canada celle du caſtor, depuis que les Européens ſe ſont faits un beſoin de ſa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui change la couleur en modifiant l'eſpece. Dans le même canton ou ſont les peuplades de caſtors civiliſés, il y a pourtant des caſtors ſauvages & ſolitaires. Ces animaux rejetés, dit-on, de la ſociété pour leurs défauts,

vivent ſans maiſons, ſans magaſin, dans un boyau ſous terre. On les appelle caſtors terriers. Leur robe eſt ſale; leur poil eſt rongé ſur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'il ſe creuſent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un foſſé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de ſe garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces caſtors ſont aſſez ſauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur eſpece; ils n'aiment que la terre. Tels ſont nos bievres d'Europe. Ces caſtors ſolitaires & terriers n'ont pas le poil auſſi luiſant, auſſi poli que ceux qui vivent en ſociété. Leur fourrure ſe reſſent de leurs mœurs.

On trouve des caſtors en Amérique, depuis le trentieme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au ſoixantieme. Toujours clair-ſemés au Midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur foncée de marron au Nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce ſont les plus beaux. Cependant ſous ce climat, le

doient tous les peuples de ce vaſte continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richeſſe ; & la colonie qu'ils avoient fondée à la nouvelle Yorck, ne tarda pas à détourner une ſi grande circulation. Après s'être aſſurés de leur ſubſiſtance, en donnant leurs premiers ſoins à l'agriculture, ils penſerent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne ſouffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations ſauvages qu'ils avoient conſtamment pour ennemies, ni que celles-ci vinſſent ſur leur territoire leur diſputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou plutôt ſuſpendu les hoſtilités nationales entre les ſauvages, l'Anglois ſe répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences ſur le François ſon rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ſes marchandiſes s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit ſeul les groſſes étoffes qui convenoient le mieux au goût des ſauvages. Le commerce du caſtor étoit libre chez lui, tandis que, chez les François,

il étoit & fut toujours aſſervi à la tyrannie du monopole. C'eſt avec cette liberté, cette faculté, qu'il intercepta la plus grande partie des marchandiſes qui faiſoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada, un uſage qu'ils avoient d'abord reſſerré dans des bornes aſſez étroites. La paſſion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avoit été ſagement reſtreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq perſonnes la permiſſion de franchir ſes bornes, pour aller faire le commerce chez les ſauvages. L'aſcendant que prenoit la nouvelle Yorck, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoit des eſpeces de privileges excluſifs, qu'on exerçoit par ſoi-même, ou par d'autres. Ils duroient un an & même au-delà. On les vendoit; & le produit en étoit diſtribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux miſſionnaires, à ceux qui s'étoient ſignalés par une belle action ou par une entrepriſe utile; quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même, qui vendoit les permiſſions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit verſé dans les

caiſſes publiques ; mais il ne devoit compte à perſonne de cette adminiſtration.

Elle eut des ſuites funeſtes. Pluſieurs de ceux qui faiſoient la traite, ſe fixoient parmi les ſauvages, pour ſe ſouſtraire aux aſſociés dont ils avoient négocié les marchandiſes. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois, où les profits étoient plus conſidérables. Sur des lacs immenſes, ſouvent agités de violentes tempêtes ; parmi des caſcades qui rendent ſi dangereuſe la navigation des fleuves les plus larges du monde entier ; ſous le poids des canots, des vivres, des marchandiſes qu'il falloit voiturer ſur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivieres pour aller par terre ; à travers tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périſſoit dans les neiges, ou dans les glaces ; par la faim, ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de ſix ou ſept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles ; ſoit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès ; ſoit parce que leur exemple inſpiroit le dégoût des travaux aſſidus. Leurs fortunes ſubitement amaſſées, diſparoiſſoient auſſi vîte ; ſemblables à ces montagnes mou-

vantes, qu'un tourbillon de vent éleve & détruit tout-à-coup, dans les plaines ſablonneuſes de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuiſés par les fatigues exceſſives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieilleſſe prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux ſur ces inconvéniens, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit ſans relâche à élever une échelle de forts, qu'elle croyoit néceſſaire à ſa conſervation, à ſon agrandiſſement dans l'Amérique Septentrionale. Ceux qu'elle avoit conſtruits, ſoit à l'Oueſt, ſoit au Midi du fleuve St. Laurent, pour reſſerrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la ſolidité. Ceux qu'elle avoit jetés ſur les différens lacs, dans les poſitions importantes formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord juſqu'à mille lieues de Quebec; mais ce n'étoient que de miſerables paliſſades deſtinées à contenir les Sauvages, à s'aſſurer de leur alliance & du produit de leurs chaſſes. Il y avoit dans tous une garniſon plus ou moins nombreuſe, à raiſon de l'importance du poſte & des ennemis qui le menaçoient. C'eſt au

commandant de chacun de ſes forts, qu'on jugea devoir confier le droit excluſif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de ſa domination. Ce privilege s'achetoit; mais comme il étoit toujours une occaſion de gain, ſouvent même d'une fortune conſidérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favoriſés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'euſſent pas les fonds néceſſaires pour l'exploitation, ils trouvoient aiſément des capitaliſtes qui s'aſſocioient à leur entrepriſe. On prétendoit que, loin de contrarier le bien du ſervice, ce ſyſtême lui étoit favorable; parce qu'il mettoit les militaires dans la néceſſité d'avoir des liaiſons plus ſuivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mouvemens, de ne rien négliger pour s'aſſurer de leur amitié. Perſonne ne voyoit, ou ne vouloit voir, que cette diſpoſition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre ſentiment que celui de l'intérêt; & ſeroit la ſource d'une oppreſſion conſtante.

Cette tyrannie, devenue en peu de tems univerſelle, ſe fit ſentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abuſant de leur privilege excluſif, eſtimoient ſi peu ce qu'on leur préſentoit, donnoient une ſi grande valeur à ce qu'ils offroient en

échange, que les ſauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils ſe rendoient en foule à Choueguen, ſur le lac Ontario, où les Anglois leur accordoient des conditions plus avantageuſes. On fit craindre à la cour de France les ſuites de ces nouvelles liaiſons. Elle réuſſit à les affaiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois poſtes, & donnant un meilleur traitement aux Sauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-til ? Le roi fut ſeul en poſſeſſion des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs ; le roi eut ſans concurrence, les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne ; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus ſujet à ſe corrompre, fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaiſes pelleteries, achetées ſans fidélité, étoient entaſſées ſans ſoin dans des magaſins où elles devenoient la proie des vers. Lorſque la ſaiſon de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit ſur des bateaux, abandonnés à la merci des ſoldats, des paſſagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt ſur ces marchandiſes, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées ſous les yeux des adminiſtrateurs de la colonie, elle étoient vendues la moitié

du peu qu'elles valoient. C'eſt ainſi que les avances conſidérables faites par le gouvernement, lui retournoient preſque en pure perte.

Mais ſi ce commerce ne produiſoit rien au roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux Sauvages, quoique l'or & l'argent n'en fuſſent point le ſigne dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité, des ſcies, des couteaux, des haches, des chaudieres, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de groſſes étoffes de laine, premiers inſtrumens ou gages de la ſociabilité. Mais on leur vendoit auſſi ce qui leur eût été préjudiciable même à titre de don & de préſent, des fuſils, de la poudre, du plomb, du tabac & ſur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boiſſon, le préſent le plus funeſte que l'ancien monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des ſauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte paſſion. Il leur étoit également impoſſible, & de s'en abſtenir, & d'en uſer avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domeſtique, qu'elle leur ôtoit le jugement, qu'elle les rendoit furieux, qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfans, les

ſœurs, les freres à s'inſulter, à ſe mordre, à ſe déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'eſt vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en paſſer; & ſi vous refuſez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'eſt vous qui avez fait le mal; il eſt ſans remede.

La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des déſordres qu'occaſionnoit un ſi funeſte commerce, l'a tour-à-tour proſcrit, toléré, autoriſé, en raiſon des biens ou des maux qu'on faiſoit enviſager à ſes miniſtres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à peu près égale dans tous les tems. Cependant les eſprits ſages la regardoient comme la cauſe principale de la diminution d'hommes, & par conſéquent des peaux de bêtes, diminution qui devenoit tous les jours plus ſenſible.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorſque l'élévation du duc d'Anjou ſur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre univerſelle. Les flammes de l'incendie général allerent juſqu'au-delà

des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêcherent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-tems les Anglois & les François briguoient à l'envi l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'eſtime ou de crainte, avoient enflé ſon cœur naturellement haut. Il ſe croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que ſes intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fiérement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hoſtilités. Cette réſolution s'accordoit avec la ſituation de la colonie françoiſe, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de ſa métropole. La nouvelle Yorck au contraire, dont les forces déjà conſidérables augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans ſa querelle. Ses inſinuations, ſes préſens, ſes négociations furent inutiles juſqu'en 1709. A cette époque, elle réuſſit à ſéduire quatre des cinq nations, & ſes troupes reſtées juſqu'alors dans l'inaction, s'ébranlerent, ſoutenues d'un grand nombre de guerriers ſauvages.

L'armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'aſſurance preſque infaillible de le conquérir, lorſqu'un chef

iroquois, qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit, dit ſimplement aux ſiens : que deviendrons-nous, ſi nous réuſſiſſons à chaſſer les François ? Ce peu de mots prononcés avec un air de myſtere & d'inquiétude, rappella promptement à tous les eſprits leur premier ſyſtême qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour aſſurer l'indépendance de la nation iroquoiſe. Auſſi-tôt il fut réſolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public ; mais comme il paroiſſoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir ſuppléer à une défection manifeſte, par une trahiſon ſecrete. Les Sauvages ſans loix, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs & les Romains éclairés & belliqueux, tous les peuples brutes ou policés, ont toujours compoſé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruſe & de la force.

On s'étoit arrêté ſur le bord d'une petite riviere où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois qui paſſoit à la chaſſe tout le loiſir que lui laiſſoit la guerre, imagina de jeter dans la riviere un peu au-deſſus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois qui ne ſe

défioient pas d'une ſemblable perfidie, continuerent malheureuſement à puiſer dans cette ſource empeſtée. Il en périt ſubitement un ſi grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la ſuite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie françoiſe. Une flotte nombreuſe, deſtinée contre Québec, & qui portoit cinq ou ſix mille hommes de débarquement, entra l'année ſuivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroiſſoit sûre de vaincre, ſi elle fût arrivée au terme de ſa deſtination. Mais la préſomption de ſon amiral & le courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainſi le Canada tout à la fois délivré de ſes inquiétudes, & du côté de la terre, & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu ſans ſecours & ſans perte, contre la force & la politique des Anglois.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

La France eſt réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.

CEPENDANT la France qui, pendant quarante ans, avoit ſoutenu ſeule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repouſſé toutes les nations réunies, fait avec ſes propres ſujets, ſous Louis XIV, ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ſes divers royaumes; la France, qui avoit produit dans ſon ſein aſſez de grands hommes pour immortaliſer vingt regnes, & ſous un ſeul regne tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de ſuccès, en plaçant une branche de ſa maiſon royale ſur le trône des Eſpagnes. Elle avoit alors & moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eu dans le tems de ſes plus éclatantes proſpérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une ſupériorité prompte & déciſive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ſes deſtinées. Fiere & vigoureuſe ſous un roi brillant de toutes

les graces & la force de la jeuneſſe, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur, elle deſcendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'eſprit de bigoterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuſe, décida du choix des miniſtres, des généraux, des adminiſtrateurs; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, ſemblent chercher dans leur vieilleſſe une nouvelle eſpece de flatteurs qui les bercent d'eſpérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'eſt alors que l'hypocriſie, toujours prête à ſurprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit ſemées; & ſous prétexte de les conduire au ſeul bonheur qui peut leur reſter, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge eſt un état de foibleſſe, ainſi que le premier, une variation continuelle regne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais; l'intrigue eſpere davantage & le mérite obtient moins; les talens ſe retirent & les ſollicitations de toute eſpece s'avancent; les places tombent au haſard ſur des hom-

mes qui, tous également incapables de les remplir, ont la préſomption de s'en croire dignes, fondant l'eſtime d'eux-mêmes ſur le mépris qu'ils ont les uns pour les autres. La nation dès-lors perd ſa force avec ſa confiance, & tout va comme tout eſt mené, ſans deſſein, ſans vigueur, ſans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le ſoutenir dans ſa ſplendeur, l'arrêter ſur le penchant de ſa chûte, ſont trois opérations difficiles; mais la derniere l'eſt davantage. On ſort de la barbarie, par des élans intermittens; on ſe ſoutient au ſommet de la proſpérité, par les forces qu'on a acquiſes; on décline par un affaiſſement général auquel on s'eſt acheminé, par des ſymptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs regnes; il faut des regnes courts aux nations heureuſes. La longue imbécillité d'un monarque caduc prépare à ſon ſucceſſeur des maux preſqu'impoſſibles à réparer.

Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une ſuite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des ſacrifices qui marquoient ſon abaiſſement. Mais il ſembla les dérober aux yeux de ſon peuple, en les faiſant ſur-tout au-delà des mers. On peut juger combien

il en dut coûter à ſa fierté, de céder aux Anglois la baie d'Hudſon, Terre-Neuve & l'Acadie, trois poſſeſſions qui formoient, avec le Canada, l'immenſe pays connu ſous le nom glorieux de nouvelle France. On verra dans le livre ſuivant comment cette puiſſance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer ſes pertes.

Fin du quinzieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEIZIEME.

Suite des établiſſemens François dans l'Amérique Septentrionale.

LA guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne avoit embraſé les quatre parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux ſiecles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes, pour en diſputer un ſeul, qui, ſous Charles-Quint, les avoit

tous fait trembler. Une maiſon ſouveraine de cinq ou ſix états, avoit donné à la nation Eſpagnole cette grandeur coloſſale qui devoit enchanter ſon imagination. Une maiſon plus puiſſante encore, parce qu'avec un corps moins grand elle avoit plus de bras, ambitionnoit de commander à cette nation ſuperbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon, rivaux depuis deux cents ans, faiſoient les derniers efforts pour s'aſſurer une ſupériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entr'eux. Il s'agiſſoit de ſavoir lequel ſe glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux maiſons, dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles puſſent étendre leurs branches, mais non que pluſieurs ſceptres fuſſent réunis comme autrefois dans une ſeule main. Tout s'arma pour diſperſer ou ſéparer un vaſte héritage; & l'on réſolut de le mettre en pieces, plutôt que de l'attacher à une puiſſance qui, avec ce nouveau poids, dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit ſoutenue de tout côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux ſoldats, déſola tous les pays qu'elle devoit ſecourir, ruina les

nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi ; mais ſon inconſtance ne ceſſoit d'irriter le feu de la diſcorde. Les mêmes drapeaux proſpéroient dans un pays, & ſuccomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit ſur mer, étoit défait ſur terre. On apprenoit en même tems, & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin après que les états eurent été épuiſés d'or & de ſang ; après douze ans de calamités & de dépenſes, les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts, s'empreſſerent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau monde les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ſes premiers regards vers l'Amérique Septentrionale, où ſembloit l'appeller la conformité du ſol & du climat ; & ce fut l'iſle du Cap-Breton qui fixa d'abord ſon attention.

CHAPITRE XI.

Pour réparer ſes pertes, la France peuple, fortifie l'iſle Royale, & y établit de grandes pêcheries.

LES Anglois regardoient cette poſſeſſion comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Auſſi s'oppoſoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec lequel ils étoient mal réconciliés, de peupler cette iſle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ſes navigateurs. La modération de la reine Anne, ou peut-être la corruption de ſes miniſtres, ſauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette puiſſance fut autoriſée à faire au Cap Breton tous les arrangemens qui lui conviendroient.

L'iſle ſituée entre les quarante-cinq & quarante-ſept degrés de latitude Nord, eſt à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à ſon orient, ſur la même embouchure, n'en eſt éloignée que de quinze ou

ſeize lieues ; l'Acadie, à ſon couchant, n'en eſt ſéparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainſi placée entre les domaines cédés à ſes ennemis, elle menaçoit leurs poſſeſſions, en protégeant celles de ſes maîtres. Sa longueur eſt d'environ trente-ſix lieues, & ſa plus grande largeur de vingt-deux. Elle eſt hériſſée dans toute ſa circonférence, de petits rochers ſéparés par les vagues, au-deſſus deſquelles pluſieurs élevent leur ſommet. Tous ſes ports ſont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud. On ne trouve ſur le reſte de ſon enceinte, que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anſes ou entre des iſlets. A l'exception des lieux montueux, la ſurface du pays a peu de ſolidité. Ce n'eſt par-tout qu'une mouſſe légere & de l'eau. La grande humidité du terrein s'exhale en brouillards, ſans rendre l'air mal-ſain. Du reſte, le climat eſt très-froid ; ce qui doit provenir ſoit de la prodigieuſe quantité de lacs long-tems glacés qui couvrent plus de la moitié de l'iſle, ſoit des forêts qui la rendent inacceſſible aux rayons du ſoleil, d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le Cap-Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais

fixé vingt ou trente. Les François, qui en prirent poſſeſſion au mois d'Août 1713, furent proprement ſes premiers habitans. Ils changerent ſon nom en celui de l'Iſle-Royale, & jeterent les yeux ſur le fort Dauphin pour y former leur principal établiſſement. Ce havre préſentoit un circuit de deux lieues. Les vaiſſeaux qui venoient juſqu'aux bords, y ſentoient à peine les vents. Les bois de chêne néceſſaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, ſe trouvoient fort près. La terre y paroiſſoit moins ſtérile qu'ailleurs; & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ſes avantages, le fit abandonner, même après des travaux aſſez conſidérables. Les vues ſe tournerent vers Louisbourg, dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préféré à la ſûreté.

Le port de Louisbourg, ſitué ſur la côte orientale de l'iſle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il eſt le plus étroit. Le fond en eſt bon : on y trouve ordinairement depuis ſix juſqu'à dix braſſes d'eau; & il eſt

aiſé d'y louvoyer, ſoit pour entrer, ſoit pour ſortir, même dans les mauvais. tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaiſſeaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hiverner avec quelques précautions. Le ſeul inconvénient de ce havre excellent, eſt de ſe trouver fermé par les glaces dès, le mois de novembre, & de ne s'ouvrir qu'en Mai & ſouvent en Juin. Son entrée naturellement fort reſſerrée, eſt encore gardée par l'iſle aux Chevres, dont l'artillerie battant à fleur d'eau, couleroit immanquablement à fond, tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le paſſage. Deux batteries, l'une de trente-ſix, & l'autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis ſur les côtes oppoſées, fortifient & croiſent ce feu terrible.

La ville bâtie ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue: elle a environ une demi-lieue de tour; ſes rues ſont larges & régulieres. On n'y voit guere que des maiſons de bois. Celles qui ſont de pierre, ont été conſtruites aux dépens du gouvernement, & ſon deſtinées à loger les troupes. On y a conſtruit des calles: ce ſont des ponts qui, avançant conſidérablement dans le

port, ſont très-commodes pour charger, ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entrepriſe fut excutée ſur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place reſpectable. On laiſſa ſeulement ſans rempart un eſpace d'environ cent toiſes du côté de la mer, parce qu'on ne le jugea ſuffiſamment défendu par ſa ſituation. On ſe contenta de le fermer d'un ſimple batardeau. La mer y étoit ſi baſſe, qu'elle formoit une eſpece de langue inacceſſible par ſes écueils à toute ſorte de bâtimens. Le feu des baſtions collatéraux achevoit de mettre cette eſtacade à couvert d'une deſcente.

La néceſſité de tranſporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux néceſſaires pour ces grandes conſtructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépenſa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour ſoutenir les pêcheries, pour aſſurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un aſyle en tems de guerre aux vaiſſeaux qui viendroient des iſles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richeſſes du Midi fuſſent gardées par les forces du Nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'iſle les pêcheurs françois, fixés juſqu'alors à Terre-Neuve. On eſpéra que leur nombre ſeroit bientôt groſſi par les Acadiens, auxquels les traités avoient aſſuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimerent mieux garder leurs poſſeſſions ſous la domination de l'Angleterre, que de les ſacrifier pour des avantages équivoques à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuſerent d'occuper, fut ſucceſſivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de tems en tems d'Europe : & la population fixe de la colonie, s'éleva peu à peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Touloufe, à Nericka, ſur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des greves pour ſécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'iſle. La terre s'y refuſe. Les grains qu'on a tenté d'y ſemer à pluſieurs repriſes, le plus ſouvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop dégénéré, pour ſervir de ſemence à la moiſſon ſuivante. On ne s'eſt opiniâtré qu'à faire croître quel-

ques herbes potageres, dont le goût étoit aſſez bon, mais qui demandoient qu'on en renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de ſe multiplier. La terre ſembloit n'appeller à l'Iſle-Royale que des pêcheurs & des ſoldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorſqu'elle reçut des habitans, le bois n'y a guere été un objet de commerce. Ce n'eſt pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage, pluſieurs même qui pouvoient ſervir pour la charpente; mais le chêne y a toujours été fort rare, & le ſapin n'a jamais donné beaucoup de réſine.

La traite des pelleteries étoit un objet aſſez peu important. Elle ſe réduiſoit à un petit nombre de peaux de loups-cerviers, d'orignaux, de rats muſqués, de chats ſauvages, d'ours, de loutres & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade ſauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'iſle avec les François, & qui n'eût jamais plus de ſoixante hommes en état de porter les armes. Le reſte venoit de Saint-Jean, ou du continent voiſin.

Il eût été poſſible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horiſontales, de n'avoir jamais plus de ſix ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées ſans qu'on ſoit réduit à creuſer la terre ou à détourner les eaux. Quoique la nouvelle Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuſe depuis 1745 juſqu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, ſi les bâtimens expédiés pour les iſles Françoiſes n'avoient eu beſoin de leſt. Un feu qu'il n'a pas été poſſible d'étouffer, a embraſé une des principales mines. Il brûle encore ; & l'on peut ſoupçonner qu'il produira un jour quelque exploſion extraordinaire. Si l'imprudence d'un ſeul homme a pu allumer, par une étincelle, un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre, qu'il faut peu de choſe à la nature pour exciter un volcan, qui conſume un pays avec ſes habitans !

Toute l'activité de la colonie s'eſt conſtamment tournée vers la pêche de la morue ſeche. Les habitans moins aiſés y employoient annuellement deux cents chaloupes, & les plus riches, cinquante à ſoixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les cha-

loupes, ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les ſoirs porter leur poiſſon, qui, préparé ſur le champ, avoit toujours le dégré de perfection dont il étoit ſuſceptible. Les bâtimens plus conſidérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient pluſieurs jours leur morue; & comme elle prenoit ſouvent trop de ſel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de ſuivre leur proie, à meſure que le défaut de nourriture lui faiſoit abondonner l'Iſle-Royale, & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux iſles méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'iſle, il en arrivoit tous les ans de France, qui ſéchoient leur morue, ſoit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, ſoit ſur les greves, dont l'uſage leur étoit toujours réſervé.

La métropole envoyoit auſſi régulièrement des bâtimens chargés de vivres, de boiſſons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choſes qui étoient néceſſaires aux habitans de la colonie. Les plus grands

de ces navires, ſe bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe auſſi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandiſes contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaiſon, alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'Iſle-Royale n'envoyoit pas toute ſa pêche en Europe. Une partie paſſoit aux iſles Françoiſes du Midi, ſur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis ſoixante-dix juſqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaiſon, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du ſaumon & du maquereau ſalés, de l'huile de poiſſon, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du ſucre & du café, mais plus encore avec des ſirops & du taffia.

L'Iſle-Royale ne pouvoit conſommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur ſuperflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la nouvelle Angleterre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajou-

toient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation, qui ſe faiſoit tout entiere à Louisbourg, la plupart des colons languiſſoient dans une miſere affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jetés en arrivant dans l'iſle. Dans l'impuiſſance de ſe pourvoir d'uſtenſiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt exceſſif. Ceux même qui n'avoient pas eu beſoin de ces avances, ne tarderent pas à ſubir la dure loi des emprunts. La cherté du ſel & des vivres, les pêches malheureuſes les y réduiſirent en peu de tems. Des ſecours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinerent ſans reſſource. Telle eſt une des injuſtices de l'inégalité des conditions, que l'homme né ſans fortune, n'en acquiert preſque jamais que par la violence ou la fraude, qui ont valu les richeſſes à la plupart des familles qui les poſſedent. Le commerce même déroge foiblement à cette fatale néceſſité par l'induſtrie & par le travail. Cependant toutes les colonies de la nouvelle France, n'étoient pas prédeſtinées dès leur origine à cet état de langueur.

CHAPITRE XII.

Établiſſement des François dans l'iſle de Saint-Jean.

PLUS heureuſe que l'Iſle-Royale, celle de Saint-Jean a mieux traité ſes habitans. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guere qu'une dans ſa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui ſe termine en pointe aux deux extrêmités, lui donne la figure d'un croiſſant. Quoique la propriété n'en eût jamais été diſputée à la France, cette couronne ſembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve, lui ouvrit les yeux ſur ce foible reſte ; & le gouvernement voulut ſavoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid exceſſif, la neige abondante, la quantité d'inſectes prodigieuſe ; mais qu'une côte ſaine, un port excellent, & des havres commodes, rachetoient ces déſagrémens. On y vit un pays uni, que la nature avoit

enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites ſources qui le traverſoient; un ſol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les eſpeces de grains; du gibier & des bêtes fauves ſans nombre; un abord exceſſif des meilleures ſortes de poiſſon; une population de ſauvages plus conſidérable que dans les autres iſles. Ce dernier fait confirmoit ſeul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître en 1619 une compagnie qui forma le double projet de défricher une iſle ſi productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureuſement, l'intérêt qui avoit uni les aſſociés, les diviſa, avant même qu'ils euſſent mis la main à l'exécution de leur entrepriſe. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorſque les Acadiens commencerent à paſſer dans cette iſle en 1749. Avec le tems, ils s'y réunirent juſqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs & ſur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainſi la pêche de la morue ne fut permiſe qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'induſtrie par des prohibitions ou des privileges excluſifs, c'eſt nuire tout-à-la-fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'iſle de Saint-Jean n'offre pas aſſez de greves pour ſécher la grande quantité de poiſſon qui ſe porte ſur ſes côtes, & que ce poiſſon ſoit trop gros pour être aiſément ſéché, une puiſſance, dont les pêcheries ne ſuffiſoient pas à la conſommation de ſes nombreux ſujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de ſécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte, qui auroit fait ſeule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute reſſource dans les années trop fréquentes, où la moiſſon étoit dévorée ſur pied par les mulots & les ſauterelles. On réduiſoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec ſa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriſer, par l'impoſſibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'iſle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'eſt Louis-

CHAPITRE XIII.

Découverte du Miſſiſſipi par les François.

LA Louiſiane, que les Eſpagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les François qu'en 1673. Inſtruits par les ſauvages qu'il y avoit à l'occident du Canada un grand fleuve qui ne couloit, ni au Nord, ni à l'Eſt, ils en conclurent qu'il devoit ſe rendre dans le golfe du Mexique, s'il avoit ſon cours au Sud, ou dans la mer du Sud, s'il alloit ſe décharger à l'Oueſt. La communication avec ces deux mers étoit aſſez importante, pour être recherchée. On chargea de cette entrepriſe, Joliet, habitant de Quebec, qui avoit de l'eſprit & de l'expérience, & le jéſuite Marquette, dont la vertu étoit reſpectée de toutes les nations répandues dans ce continent.

Ces deux hommes qui, avec des vues également honnêtes vécurent toujours dans l'union la plus intime, partirent enſemble du lac Michigan, entrerent dans la riviere des Renards qui s'y décharge, & la remonterent juſqu'aſſez

près de ſa ſource malgré les courans qui en rendent la navigation pénible. Après quelques jours de marche, ils ſe rembarquerent ſur la riviere d'Ouiſconſing; & naviguant toujours à l'Oueſt, ils ſe trouverent ſur le Miſſiſſipi, qu'ils deſcendirent juſqu'aux Acanſas, vers les trente-trois dégrés de latitude. Leur zele les auroit conduits plus loin; mais les vivres leur manquoient. Ç'eût été une imprudence de s'engager trop avant avec trois ou quatre hommes ſeulement, dans un pays dont ils ne connoiſſoient pas les mœurs; & d'ailleurs, ils étoient parfaitement convaincus que le fleuve ſe jetoit dans le golfe du Mexique. Ils reprirent donc la route du Canada. Entrés dans la riviere des Illinois, ils trouverent ce peuple aſſez nombreux, & diſpoſé à ſe lier avec leur nation. Sans rien cacher, ſans rien exagérer, ils communiquerent au chef de la colonie toutes les lumieres qu'ils avoient acquiſes.

La nouvelle France comptoit alors au nombre de ſes habitans, un Normand nommé la Salle, poſſédé de la double paſſion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce perſonnage avoit acquis dans la ſociété des jéſuites, où il avoit paſſé ſa jeuneſſe, l'activité, l'enthouſiaſme, le courage d'eſprit

&

& de cœur, que ce corps ſavoit ſi bien inſpirer aux ames ardentes dont il aimoit à ſe recruter. La Salle, prêt à ſaiſir toutes les occaſions de ſe ſignaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, vit que le nouveau gouverneur du Canada ne ſongeoit pas à ſuivre l'importante découverte qu'on avoit faite. Il s'embarque pour l'Europe, ſe préſente à la cour de Verſailles, s'y fait écouter, preſque admirer, dans un tems où la paſſion des grandes choſes échauffoit à la fois le prince & la nation. Il en revient comblé de graces, & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit ſi heureuſement commencé.

Cependant, pour mieux réuſſir, il eut la ſageſſe de ne pas précipiter les événemens. Depuis les derniers établiſſemens françois du Canada juſqu'au bords du fleuve qu'on alloit reconnoître, il y avoit un grand eſpace. La prudence vouloit qu'on s'en aſſurât. Il commença par y établir pluſieurs poſtes, dont la conſtruction fut plus lente qu'on ne l'avoit cru, parce qu'elle fut interrompue à pluſieurs repriſes, par des incidens qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir. Lorſque le tems & les précautions eurent amené les choſes au point où on les vouloit, il s'embarqua en 1682 ſur le Miſſiſipi, & le deſcendit juſ-

qu'à ſon embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle, qui ſavoit ceux qui reſtoient à faire, ſe hâta de regagner Quebec, d'où il alla propoſer en France la découverte du Miſſiſſipi par mer, & l'établiſſement d'une colonie, qui ne pouvoit pas manquer de devenir très-intéreſſante. On le crut. On lui donna quatre bâtimens de différentes grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir trop pris à l'Oueſt, il manqua ſon terme, & ſe trouva le 10 janvier 1685 dans la baie Saint-Bernard, éloignée de cent lieues du Miſſiſſipi. Cette erreur pouvoit ſe réparer; mais la Salle, dont l'humeur étoit fiere & peu liante, s'étoit ſi vivement brouillé avec le commandant de ſa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Perſuadé, d'ailleurs que la riviere où il étoit entré, ne pouvoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoître, il ſe flatta d'achever ſeul ſon entrepriſe. Mais s'étant bientôt déſabuſé, il perdit ſa miſſion de vue. Au lieu de chercher parmi les ſauvages des guides qui l'auroient conduit à ſa deſtination, il voulut, dit-on, s'approcher des

Eſpagnols, & prendre connoiſſance des fameuſes mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorſqu'il fut maſſacré par quelques-uns de ſes compagnons, auxquels ſa dureté, ſon entêtement, ſa hauteur, l'avoient rendu inſupportable.

La mort du chef diſperſa les membres. Les ſcélérats qui l'avoient aſſaſſiné périrent par la main les uns des autres. Pluſieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim & les fatigues en conſumerent un aſſez grand nombre. Les Eſpagnols du nouveau Mexique, qui alarmés du bruit de cette entrepriſe, s'étoient avancés pour la traverſer, prirent quelques-uns de ces aventuriers, qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit conſtruit, devinrent la victime des Sauvages. Il ne s'échappa que ſept hommes, qui, s'étant embarqués ſur le Miſſiſſipi, qu'on avoit enfin découvert par terre, arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louiſiane fut oubliée en France.

D'Yberville, gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudſon, en Acadie & à Terre-Neuve, des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveilla en 1697 l'attention du miniſtere.

On le fit partir de Rochefort avec deux vaiſſeaux. Il entra dans le Miſſiſſipi le 2 Juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve aſſez haut, pour ſe convaincre par lui-même de la beauté & de la fertilité de ſes rives. Cependant s'étant contenté d'y élever un fort, qui ne ſubſiſta pas long-tems, il alla établir ailleurs ſa petite colonie, principalement compoſée de Canadiens.

CHAPITRE XIV.

Les François s'établiſſent dans le pays arroſé par le Miſſiſſipi, & l'appellent Louiſiane.

ENTRE l'embouchure du Miſſiſſipi & Penſacole, que les Eſpagnols venoient d'élever dans la Floride, eſt une côte d'environ quarante lieues d'étendue. Elle eſt par-tout ſi baſſe, que les vaiſſeaux marchands n'en peuvent aprocher qu'à quatre lieues de diſtance, ni les plus légers brigantins plus près que de deux lieues. Son ſol, entiérement ſablonneux, eſt auſſi peu propre à la multiplication des troupeaux, qu'à la culture. On n'y voit que quelques cedres, quelques pins épars. Le climat eſt ſi brûlant, quand les rayons du ſoleil ont frappé ces ſables, qu'il y a des ſaiſons où les chaleurs ſeroient inſupportables, ſans un vent léger, qui, s'élevant à neuf ou dix heures du matin, ne tombe que le ſoir. Dans ce grand eſpace, eſt un lieu qu'on appelle Biloxi, du nom d'une nation ſauvage qui autrefois y avoit fait quelque

ſéjour. Cette poſition, la plus ſtérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle qu'on choiſit pour fixer le petit nombre d'hommes que d'Yberville avoit amenés, ſous l'appât des plus grandes eſpérances.

Deux ans après, arriva une nouvelle peuplade. Elle fut placée treize lieues à l'eſt de Biloxi, aſſez près de Penſacole. Les bords de la Mobile, qui n'eſt nulle part navigable que pour des pirogues, quoiqu'elle ait un aſſez long cours, furent jugés dignes d'être habités. La médiocrité des terres ne parut pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejeter cette idée. Il fut décidé que les liaiſons qu'on formeroit avec les Eſpagnols & les Sauvages voiſins, compenſeroient tous ces déſavantages. Une iſle ſituée vis-à-vis de la Mobile, à quatre lieues de diſtance, y offroit un havre qu'on pouvoit regarder comme le port de la nouvelle colonie. On la nomma l'iſle Dauphine. Rien n'étoit plus commode que d'y décharger les marchandiſes de France, qu'il avoit fallu juſqu'alors envoyer à la côte par des chaloupes. Auſſi ſe peupla-t-elle malgré ſon aridité, & devint-elle le quartier-général de la colonie, juſqu'à ce que les vents, qui l'avoient formée de ſables entaſſés, les accumulerent en 1717 au point de lui faire perdre l'unique avan-

tage qui lui avoit donné une ſorte de célébrité.

On ne pouvoit raiſonnablement eſpérer aucun progrès d'un établiſſement jeté ſur ce territoire. La mort d'Yberville, qui finit ſes jours en 1702 devant la Havane, en ſervant glorieuſement ſa patrie dans la marine, acheva d'éteindre ce qui reſtoit d'eſpoir aux colons. On voyoit la France trop occupée d'une guerre malheureuſe, pour qu'on dût en attendre des ſecours. Tout le monde ſe croyoit à la veille d'un abandon total; & ceux qui ſe flattoient de trouver ailleurs un aſyle, s'empreſſoient de l'aller chercher. Le peu qui reſta par néceſſité, ne ſubſiſtoit que de quelques légumes, ou des courſes qui ſe faiſoient parmi les Sauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles plus miſérables les unes que les autres; lorſqu'on vit Croſat demander & obtenir en 1712 le commerce excluſif de la Louiſiane.

C'étoit un de ces hommes nés pour former & remplir de grandes vues. Il avoit cette ſupériorité de lumieres & de ſentimens, qui ne croit rien au-deſſus, rien au-deſſous de ſoi, dans le ſervice de l'état; & qui n'attend ſon luſtre que de l'éclat qu'elle procure à ſa patrie. Le ſol de la Louiſiane n'étoit pas l'objet des entre-

priſes de ce génie actif. Il ne pouvoit en ignorer la pauvreté, & toute ſa conduite prouva qu'il ne ſe propoſoit pas de l'améliorer. Son but étoit d'ouvrir, par terre & par mer, des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique ; d'y verſer des marchandiſes de toutes les eſpeces ; d'en tirer une grande quantité de piaſtres. La conceſſion qu'il avoit deſirée lui paroiſſoit l'entrepôt naturel & néceſſaire de ſes vaſtes opérations ; & les démarches de ſes agens furent dirigées ſur ce plan magnifique. Mais diverſes tentatives, toutes infructueuſes, l'ayant déſabuſé de ſes eſpérances, il ſe dégoûta de ſon privilege, & le remit en 1717 à une compagnie, dont le ſuccès étonna toutes les nations.

CHAPITRE XV.

La Louiſiane acquiert une grande célébrité au tems du ſyſtéme de Law.

ELLE fut formée par Law, ce célebre Ecoſſois, ſur lequel on n'eut pas dans le tems des idées fixes, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des ſimples aventuriers, & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis ſon enfance, de porter un œil curieux & réfléchi ſur toutes les puiſſances de l'Europe; d'en approfondir les reſſorts; d'en calculer les forces. Le chaos dans lequel l'ambition de Louis XIV avoit plongé la France, fixa ſingulierement ſes regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, & ſe flatta d'y réuſſir. Son plan dut plaire, par ſa grandeur même, à l'heureux adminiſtrateur qui tenoit les rênes du gouvernement depuis que la mort du monarque avoit laiſſé l'Europe en paix. Il falloit, par un prompt acquittement des dettes, débarraſſer le revenu public des intérêts énormes qui l'abſorboient. L'introduction du papier-monnoie pouvoit

ſeule procurer cette révolution, que le malheur des tems ſembloit exiger. Les créanciers de l'état devoient ſe prêter d'autant plus aiſément à cette nouveauté qu'ils ſeroient toujours les maîtres de convertir les billets qu'on les auroit forcés à recevoir en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit manquer de moyens de ſatisfaire à tant d'engagemens; puiſqu'indépendamment du produit des impoſitions qu'elle devoit concentrer dans ſes mains, comme compagnie de finance, elle avoit, comme compagnie de commerce, un nouveau canal par où devoient lui venir des richeſſes prodigieuſes.

Depuis que l'Eſpagnol, Ferdinand de Soto, avoit péri ſur les rives du Miſſiſſipi, vers l'an 1538, il étoit reſté dans l'opinion générale, que ces contrées renfermoient des tréſors immenſes. On ignoroit où ces richeſſes pouvoient être; mais on ne parloit qu'avec plus d'admiration des fameuſes mines de Sainte-Barbe. Si elles paroiſſoient de tems en tems oubliées, ce n'étoit que pour occuper les eſprits plus vivement enſuite. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir & l'enfler par des bruits myſtérieux. On divulga, comme en ſecret, que ces mines & beaucoup d'autres étoient enfin trouvées

mais bien plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fauſſeté déjà trop accréditée, on fit partir les ouvriers deſtinés à mettre en valeur une ſi précieuſe découverte, avec les troupes néceſſaires pour les ſoutenir.

L'impreſſion que fit ce ſtratagême ſur un peuple ſinguliérement avide de nouveautés, eſt inexprimable. Tous les eſprits furent embraſés d'une paſſion déſordonnée pour les actions de la nouvelle compagnie. Les ſpéculations, les plans, les eſpérances, tout ſe tourna de ce côté-là. Le Miſſiſſipi devint la fin & le mobile de toutes les combinaiſons. Bientôt elles ne ſe bornerent pas à une ſimple aſſociation, avec le corps qui avoit obtenu la diſpoſition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vaſtes terreins pour y former des plantations qui devoient, diſoit-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on y auroit faites. Soit intérêt, ſoit conviction, ſoit flatterie, ce furent les hommes de la nation qui paſſoient pour les plus éclairés, pour les plus riches, pour les plus accrédités qui parurent les plus empreſſés à former de ces établiſſemens. Leur exemple entraîna les autres & ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition,

briguoient l'avantage de diriger les habitations, ou même ſimplement d'y travailler.

Durant les accès de cette fievre ardente, on entaſſoit ſans ſoin & ſans choix, dans des vaiſſeaux, tout ce qui ſe préſentoit d'étrangers & de citoyens. Ils étoient dépoſés ſur les ſables du Biloxi, où ils périſſoient, par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. On auroit pu les faire entrer dans le Miſſiſſipi, les placer même ſur les terreins qu'ils devoient défricher; mais il ne tomba jamais dans l'eſprit de ceux qui dirigeoient l'entrepriſe, de conſtruire les bateaux néceſſaires pour cette opération. Après même qu'on ſe fut aſſuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient remonter le fleuve, le quartier général continua d'être le tombeau de ces triſtes & nombreuſes victimes d'une impoſture politique. On ne le transféra à la nouvelle Orléans qu'au bout de cinq ans, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne reſtoit preſqu'aucun des malheureux qui s'étoient ſi légérement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu, les mines avoient diſparu. Il ne reſtoit que la confuſion d'avoir embraſſé des chimeres. La Louiſiane éprouvoit le ſort de ces hommes ſinguliers, dont on s'eſt fait d'abord une idée

trop avantageuſe, & qu'on punit de cette renommée, en les rabaiſſant au-deſſous de leur prix réel. Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Miſſiſſipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les priſons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on eſpérer d'un édifice compoſé de ſemblables matériaux? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne ſe fixe point. Pluſieurs des miſérables qu'on avoit tranſportés dans ces climats ſauvages, allerent étaler dans les établiſſemens Anglois ou Eſpagnols, le dégoûtant ſpectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poiſon dont ils avoient apporté le germe du ſein de l'Europe même; le plus grand nombre erra miſérablement dans les forêts, juſqu'à ce que la faim & les fatigues euſſent terminé ſon ſort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions. Les adminiſtrateurs de la compagnie qui faiſoient ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la capitale de la France, le plan des entrepriſes qui convenoient à ce nouveau monde. Paris, qui ne connoît pas même

les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuiſe, vouloit tout ſoumettre aux opérations de ſes rapides & frivoles calculateurs. De l'hôtel de la compagnie on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louiſiane avec des gênes & des entraves, toujours à la bienſéance du privilege excluſif. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appellés dans la colonie, en leur aſſurant cette liberté que tout homme deſire, la propriété qu'il a droit d'attendre de ſon travail, & la protection que toute ſociété doit à ſes membres; ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonſtances locales, éclairés par l'intérêt perſonnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établiſſemens plus étendus, plus ſolides & plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pu faire avec ſes tréſors adminiſtrés & diſtribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoiſſances néceſſaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au ſuccès.

Cependant le miniſtere croyoit important au bien de l'état, de laiſſer la Louiſiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut beſoin de tout ſon crédit, pour obtenir la permiſſion d'aliéner cette

portion de ſon privilege. On lui fit même acheter en 1731, cette faveur par le paiement d'une ſomme de quatorze cent cinquante mille livres; car il eſt des états où l'on vend également le droit de ſe ruiner, celui de ſe libérer & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, ſoit public, ſoit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin, que devoit devenir cette région ſi prônée, ſi baffouée, lorſqu'on en auroit fait une poſſeſſion vraiement nationale ?

CHAPITRE XVI.

Etendue, climat, fertilité, habitans originaires de la Louiſiane.

LA Louiſiane eſt une vaſte contrée, bornée au Midi par la mer; au Levant, par la Caroline; au Couchant, par le nouveau Mexique; au Nord, par cette portion du Canada, dont les terres inconnues doivent s'étendre juſqu'à la baie d'Hudſon. Il n'eſt pas poſſible de fixer exactement ſa longueur; mais on lui donne environ deux cents lieues de largeur entre les établiſſemens anglois & eſpagnols.

Dans un ſi grand eſpace, le climat ne ſauroit être par-tout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendroit de ſa latitude. La baſſe Louiſiane, quoiqu'elle correſponde aux côtes de Barbarie, n'a que la chaleur des provinces méridionales de la France; & celles de ſes terres, qui ſont ſituées aux trente-cinq & trente-ſix degrés, ne ſont pas moins froides que les provinces ſeptentrionales de la métropole. Les épaiſſes forêts qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer ce ſol; des rivieres innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle; les vents qui, par une longue continuité de terres, arrivent du Nord, expliquent aux yeux des phyſiciens ce phénomene étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y eſt rarement couvert. L'aſtre qui donne la vie à tout, s'y montre preſque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'eſt même que par des orages; mais des roſées abondantes remplacent avantageuſement les pluies.

L'air eſt aſſez généralement pur, mais beaucoup plus dans la haute Louiſiane que dans la baſſe. Les femmes reçoivent en naiſſant ſous ce climat heureux, une figure agréable, & les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l'âge, moins

d'infirmités dans la vieilleſſe, qu'on n'en voit dans nos contrées.

Avant qu'on y eût tenté la nature du ſol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits ſauvages, dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuſe d'oiſeaux, de bêtes fauves y trouvoit une ſubſiſtance abondante. Ses prairies formées par la nature ſeule, étoient couvertes de chevreuils & de biſons. Peut-être le globe entier n'auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louiſiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la groſſeur. Si les bois de couleur lui manquoient, c'eſt qu'ils ne croiſſent qu'entre les tropiques. Depuis qu'on a fait des eſſais en divers cantons de ce terrein, on s'eſt convaincu qu'il étoit ſuſceptible de toutes ſortes de cultures.

On n'a pas encore découvert la ſource du fleuve célebre qui coupe du Nord au Sud ce pays immenſe en deux parties preſqu'égales. Les voyageurs les plus hardis n'ont guere remonté qu'une centaine de lieues au-deſſus du Sault-Saint-Antoine qui barre ſon cours par une caſcade aſſez haute, vers les quarante-ſix degrés de latitude. Delà juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire, dans une eſpace d'environ ſept cents lieues, la navigation n'eſt point interrompue. Le

Miſſiſſipi arrive ſans obſtacle à l'Océan, après avoir été groſſi par la riviere des Illinois, par le Miſſouri, par l'Ouabache, & par mille autres rivieres moins conſidérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même étendu ſon lit d'un eſpace de près de cent lieues, formé d'un terrein aſſez nouveau, puiſqu'on n'y trouve pas une ſeule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuſe de vaſe, de feuilles de canne, de branches & de troncs d'arbres que le Miſſiſſipi roule continuellement avec ſes ondes, il s'aſſemble & ſe lie de tous ces matériaux pouſſés & repouſſés, une maſſe ferme & ſolide qui prolonge toujours ce vaſte continent. Une ſingularité plus frappante encore, & qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul endroit du monde, c'eſt que les eaux de ce grand fleuve, quand elles ſont une fois ſorties de leur lit, n'y rentrent jamais. En voici la raiſon.

Le Miſſiſſipi eſt annuellement groſſi par la fonte des neiges du Nord, qui commence en Mars, & qui dure environ trois mois. Profondément encaiſſé dans ſa partie ſupérieure, il ne ſe déborde guere qu'à ſoixante lieues de la mer du côté de l'Eſt, & à cent du côté de l'Oueſt, c'eſt-à-dire dans les terres baſſes, & que nous

croyons nouvelles. Ces terres vaſeuſes, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur conſiſtance, produiſent une quantité prodigieuſe de gros roſeaux, qui, embarraſſant les corps étrangers que charrie le fleuve manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles ſe rempliſſent ſucceſſivement de limon, forme, avec le tems, des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites, par cet obſtacle, à l'impoſſibilité de rentrer dans leur cours naturel, ſont forcées de ſe frayer un débouché dans la mer, en ſe gliſſant à travers les ſables.

Quand on ne conſidere que la largeur & la profondeur du Miſſiſſipi, on eſt porté à croire que la navigation y eſt facile. C'eſt un erreur. Elle eſt fort lente, même en deſcendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obſcurs, & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce qui ſont d'un uſage ſi commode ailleurs, il y faut employer des pirogues plus ſolides, & par conſéquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d'arbres qui tombent de ſes bords, ou qui lui ſont amenés par les rivieres

qu'il reçoit dans ſon lit, on ſeroit expoſé à chaque inſtant à heurter contre les branches ou contre les racines de quelque arbre arrêté ſous l'eau. Les difficultés augmentent, quand il s'agit de remonter.

A une certaine diſtance des terres, il faut ſe débarraſſer, avant d'entrer dans le Miſſiſſipi, des bois flottans qui ſont deſcendus de la Louiſiane. La côte eſt ſi plate, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'eſt pas facile d'y arriver. Les embouchures du fleuve ſont très-multipliées. Elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorſque les vaiſſeaux ont heureuſement franchi tant d'obſtacles, ils n'aviguent aſſez paiſiblement dix ou onze lieues à travers un pays ſablonneux & découvert. Ils trouvent alors ſur les deux rives, des bois aſſez épais pour intercepter totalement les vents. Le calme eſt ſi profond, qu'il faut communément un mois pour franchir un eſpace de vingt lieues, encore n'en vient-on à bout qu'en attachant ſucceſſivement les cordages à de gros arbres. La peine redouble pour ſortir de la forêt, qui ſe termine, au détour à l'Anglois par un croiſſant preſque fermé. Le reſte de la navigation ſur un fleuve ſi rapide, ſi rempli de courans, ſe fait avec des bateaux à rame & à voile, qui

ſont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé quand il ſe trouvent avoir fait cinq ou ſix lieues à l'entrée de la nuit. Les Européens qui y ſont embarqués, ſe font ſuivre par terre, de chaſſeurs ſauvages, qui fourniſſent à leur ſubſiſtance, pendant un eſpace d'environ trois mois & demi, que dure la navigation d'une extrêmité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales, ſont les ſeules que la France ait eu à ſurmonter dans la formation de ſes établiſſemens ſur la vaſte région de la Louiſiane. Les Anglois fixés à l'Eſt, ont été conſtamment trop occupés de leurs cultures, pour les ſacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes des contrées éloignées, & ils n'ont réuſſi que très-rarement & pour peu de tems à ſéduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les Eſpagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'Oueſt. L'envie d'éloigner du nouveau Mexique un voiſin dont l'inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former en 1720, le projet d'établir une peuplade conſidérable bien avant du terrein où ils avoient juſqu'alors arrêté leurs limites. La nombreuſe caravane qui devoit la compoſer, partit de Santa-Fé

avec tous les moyens néceſſaires pour une habitation fixe. Elle dirigea ſa marche vers les Oſages, qu'on vouloit déterminer à ſe joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation indigene, voiſine & ennemie des Oſages & dont on ſouhaitoit d'occuper la place. Le haſard voulut que les Eſpagnols priſſent un chemin pour un autre. Ils arriverent préciſément chez la nation dont ils avoient juré la ruine, & ſe croyant où ils avoient voulu ſe rendre, ils expliquerent ſans détour le ſujet qui les amenoit.

Le chef des Miſſouris, inſtruit par cette mépriſe ſinguliere du danger que lui & les ſiens avoient couru, diſſimula ſon reſſentiment. Il promit de concourir avec joie au ſuccès de l'entrepriſe qui lui étoit propoſée & ne demanda qu'un délai de deux jours pour raſſembler ſes guerriers. Lorſqu'ils ſe virent armés, au nombre de deux mille, ils fondirent ſur les Eſpagnols qu'on avoit amuſés par des feſtins par des danſes & qu'on trouva plongés dans un profond ſommeil. Tout fut maſſacré, hommes, femmes, enfans. L'aumonier ſeul échappa au carnage, encore ne dut-il ſa conſervation qu'à la ſingularité de ſes vêtemens. Cette cataſtrophe ayant aſſuré la tranquillité de la Louiſiane du côté qui

paroiſſoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays, mais ils n'étoient pas fort à craindre.

Ces ſauvages ſe trouvoient diviſés en pluſieurs nations, toutes peu nombreuſes & même ennemies les unes des autres, quoique ſéparées par des déſerts immenſes. Elles avoient la plupart une demeure fixe & preſque toutes adoroient le ſoleil. Les feuillages entrelaſſés, étendus ſur des pieux formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves, couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chaſſe, la pêche, le maïs, quelques fruits naturels, fourniſſoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada, mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractere. Sans parler des cauſes phyſiques qui pouvoient influer dans cette différence, les ſauvages de la Louiſiane étoient ſoumis à des chefs qui exerçoient une autorité preſque abſolue.

Entre ces nations, la ſeule qui attiroit quelque attention, c'étoit celle des Natchez. Elle obéiſſoit à un homme qui s'appelloit GRAND-SOLEIL, parce qu'il portoit ſur ſa poitrine l'image de cet aſtre dont il prétendoit deſcendre. La police, la guerre, la religion, tout dépendoit de lui. Peut-

être la terre n'offroit-elle pas un ſemblable deſpote. La femme de ce Soleil avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces ſauvages eſclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ſes maîtres: *qu'on me défaſſe de ce chien*, diſoient-ils à leurs gardes; & ils étoient obéis. Les travaux ſe faiſoient en commun, toujours au profit du chef qui diſtribuoit les productions à ſon gré. Lorſqu'ils mouroient lui ou ſa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de ſe tuer, pour les aller ſervir dans un autre monde. La religion des Natchez, à peu près la même dans ſes dogmes que celle des autres ſauvages, avoit plus de culte & dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour, & la conſternation fut générale. On faiſoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jeterent leurs enfans & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontiſe deſpote. C'eſt ainſi qu'il régnoit. On s'étonne qu'une nation auſſi pauvre, auſſi ſauvage, fût auſſi cruellement aſſervie. Mais la ſuperſtition explique tout ce que la raiſon trouve inconcevable. Elle ſeule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

Cependant

Cependant le pays que les Natchez occupoient ſur les bords du Miſſiſſipi, étoit agréable & fertile. Il fixa les regards des premiers François qui remonterent le fleuve. Bien loin d'être traverſés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles, formerent entre les deux nations une amitié qui paroiſſoit ſolide. Elle pouvoit le devenir, ſi les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la ſuite le prix qui leur convenoit. A la fin, il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chaſſer les anciens habitans des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les Sauvages. Vainement eurent-ils recours à la priere, à la force. Tout leur fut inutile ou funeſte. Le déſeſpoir leur fit tenter enfin d'aſſocier à leur vengeance tous les peuples de l'Eſt, dont ils connoiſſoient les diſpoſitions, & ils réuſſirent à former ſur la fin de 1729 une ligue univerſelle, dont le but étoit d'exterminer au même inſtant tous les oppreſſeurs. Comme l'art de l'écriture étoit inconnu aux nations conjurées, elles s'ac-

corderent à compter un nombre de bûchettes. On en devoit brûler une chaque jour, juſqu'à ce que la derniere donnât le ſignal du maſſacre.

La femme du grand chef fut inſtruite de la conjuration par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en fit juſqu'à trois ou quatre fois le détail à l'officier de cette nation qui commandoit dans ſon voiſinage. On mépriſa cet avis ; mais elle n'en ſuivit pas moins la réſolution de ſauver des étrangers que l'amour avoit comme naturaliſés dans ſon cœur. Quoiqu'elle n'eût pris ce vif intérêt pour toute la nation, que par affection pour les François établis dans ſa bourgade, elle voulut conſerver ceux qu'elle n'avoit jamais vus, même aux dépens de ceux qu'elle connoiſſoit. Sa dignité de femme du Soleil lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou pluſieurs des bûchettes qu'on y avoit dépoſées, au riſque d'avancer, puiſqu'il le falloit, la perte de ſes voiſins, pour aſſurer le ſalut des autres. Tout ce qu'elle avoit prévu ſe vérifia. Les Natchez, au jour marqué chez eux par le ſignal dont on étoit convenu, perſuadés que la ſcene tragique qu'ils alloient ouvrir devoit ſe répéter chez tous les alliés, ſurprirent les François & les exterminerent ; mais comme on n'avoit pas ailleurs dérobé des bûchettes,

tout fut tranquille, & ce mécompte ſeul ſauva la colonie naiſſante. Elle ne pouvoit, dans une ſurpriſe, oppoſer à tant d'ennemis que quelques paliſſades à demi pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds ſans diſcipline & preſque ſans armes.

Mais Perrier, en qui réſidoit l'autorité, ne perdit pas cette préſence d'eſprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d'en impoſer, plus il affecta de fierté. Ces démonſtrations firent une telle révolution, que, ſoit dans la crainte d'être ſoupçonnés, ſoit dans l'eſpoir du pardon, pluſieurs des conjurés ſe joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut paſſée au fil de l'épée; on brûla ſes habitations, & il n'en reſta plus que la place.

Cependant quelques reſtes épars de ce malheureux peuple, ſe trouvant éloignés du centre de ſa domination, avoient eu le tems de ſe réfugier chez les Chicachas, nation la plus intrépide de la Louiſiane. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu'aucune autre dans la ligue contre les François; ſon caractere indomtable & généreux lui rendoit plus ſacrés les droits de l'hoſpitalité, qui ſont inviolables parmi les Sauvages. Auſſi n'oſa-t-on pas lui propoſer d'abord de livrer les Natchez à qui elle

avoit ouvert un asyle. Mais Biainville qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l'audace de redemander ce reste de fugitifs. On eut le courage de les lui refuser. Il fit marcher en 1736 toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps ; l'un fut repoussé avec beaucoup de perte devant le principal fort des Chicachas ; l'autre fut complettement défait en rase campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout soumettre avec de nouvelles forces reçues d'Europe & du Canada. Le sort des armes n'étoit pas plus favorable aux François, lorsque d'heureuses circonstances amenerent un accommodement avec les Sauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louisiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de prospérité cette longue paix a élevé la colonie.

CHAPITRE XVII.

Ce que les François ont fait dans la Louiſiane.

SES côtes, toutes ſituées ſur le golfe du Mexique, ſont généralement baſſes, ſouvent inondées, par-tout couvertes d'un ſable fin, blanc comme la neige, entiérement aride. Elles ſont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais ſongé à y élever aucune fortification, parce qu'elles ſe refuſent à toute invaſion, à toute deſcente.

La France n'a formé aucun établiſſement ſur cette côte, à l'oueſt du Miſſiſſipi. On eut, il eſt vrai, en 1721, quelques vues ſur la baie Saint-Bernard, mais elles échouerent par la mauvaiſe conduite de l'officier qui étoit chargé de les remplir. Au-lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il entra dans la riviere de la Magdelaine qui ſe trouvoit ſur ſon chemin, la remonta cinq ou ſix lieues, y enleva quelques Sauvages, & retourna au lieu d'où il étoit parti. Lorſque l'année ſuivante on voulut réparer la faute qui avoit éte faite,

le poſte ſe trouva occupé par des Eſpagnols arrivés de la Vera-Cruz.

A l'eſt du Miſſiſſipi, on voit le fort de la Mobile élevé ſur les bords de cette riviere qui n'a pas moins de cent trente lieues de cours. Il ſert à contenir dans l'alliance des François, les Tchatas, les Alimabous, quelques autres peuplades moins nombreuſes, & à s'aſſurer de leurs pelleteries. Les Eſpagnols de Penſacole tirent de cet établiſſement quelques denrées, quelques marchandiſes.

L'embouchure du Miſſiſſipi offre un grand nombre de paſſes qui n'ont point de ſtabilité. Pluſieurs ſe trouvent quelquefois ſans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une ſeule admet des bâtimens de cinq cents tonneaux. On a conſtruit ſur le chenal qu'ils ſont forcés de ſuivre, une eſpece de citadelle qu'on appelle la Baliſe. Vingt lieues au-deſſus, deux forts gardent chaque côté du fleuve, & le défendent de toute entrepriſe. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils ſeroient plus que ſuffiſans pour s'oppoſer au paſſage de cent vaiſſeaux, d'autant mieux qu'il n'en pourroit paſſer qu'un à la fois, & qu'aucun n'auroit la commodité ni de jeter l'ancre, ni d'amarer à terre.

La nouvelle Orléans eſt le premier établiſſement qui ſe préſente. Elle eſt à trente lieues de la mer. On en jeta les fondemens en 1717, mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque conſiſtance & devint le chef-lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d'une aſſez belle ville qui s'eſt élevée inſenſiblement. Ses rues, toutes tirées au cordeau, ſe coupent & ſe croiſent perpendiculairement. Elles forment ſoixante-cinq iſlets, dont chacun a cinquante toiſes en quarré, diviſées en douze emplacemens, pour loger autant d'habitans. Les cabanes qui couvroient originairement ce grand eſpace, ont été remplacées par des maiſons commodes, bâties la plupart de brique. Des canaux, qui communiquent les uns aux autres, & qu'on a jugé indiſpenſables pour le tems du débordement, les entourent toutes. C'eſt ſur le bord oriental du fleuve qu'a été conſtruite cette ville deſtinée à devenir le centre de toutes les liaiſons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles. L'abord en eſt tel, que les plus gros navires n'ont qu'un petit pont à faire avec des vergues pour décharger leurs marchandiſes. Seulement dans les groſſes eaux, ils ſont obligés de précipiter leur départ, parce que la grande quantité de bois que charrie alors le fleuve, s'accumuleroit dans

le mouillage & feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve on voit une ſuite d'habitations rarement interrompue. Au-deſſous de la nouvelle Orléans, elles ne s'étendent qu'à la diſtance de cinq lieues, encore ſont-elles peu conſidérables. Plus bas, le terrein commence à ſe rétrecir, & va toujours en diminuant juſqu'à la mer. Sur cette langue de terre on ne voit guere que des ſables ou des marais mouvans incapables de ſervir d'aſyle à des hommes, & faits uniquement pour des oiſeaux aquatiques & pour des maringouins. Les plantations, en remontant le Miſſiſſipi, vont juſqu'à dix lieues au-deſſus de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des Allemands, dont le travail infatigable a formé deux villages où habitent ces hommes les plus laborieux de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture, regne une levée néceſſaire pour garantir les terres de l'inondation, qui vient régulièrement avec le printems. Cette chauſſée eſt préſervée elle-même par des foſſés larges & profonds, dont chaque champ eſt entouré pour faciliter l'écoulement des eaux qui pourroient renverſer cette digue.

Dans tout cet eſpace, le ſol entiérement vaſeux eſt très-favorable à toutes les pro-

ductions qui demandent un terrein humide. Lorſqu'on veut le cultiver, on coupe par le pied les groſſes cannes dont il eſt couvert. Dès qu'elles ſont ſeches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un ſein fécond au riz, au maïs, à toutes ſortes de grains & de légumes, excepté au froment qui s'épuiſe en pouſſant trop d'herbes.

Peut-être les habitations répandues ſur les bords du fleuve, auroient-elles été plus judicieuſement placées à quatre ou cinq cents pas, ou même à une demi-lieue ſur de petites hauteurs qui ne ſont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fond ſolide, & vraiſemblablement le bled y eût proſpéré après que les bois auroient été éclaircis. Rien n'eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l'inondation annuelle du fleuve, qui les auroit ſans ceſſe engraiſſées d'un nouveau limon que ſes eaux y devoient laiſſer en ſe retirant. Avec le tems on n'auroit vu ſur les deux rives du Miſſiſſipi, que de vaſtes pâturages couverts d'innombrables troupeaux; qu'une ſuite de vergers, de jardins, de rivieres capables de ſuffire à une grande population. Ce magnifique ſpectacle pouvoit s'étendre, des environs de la nouvelle Orléans, à toute la baſſe Louiſiane, & la France ſe ſeroit

pour ainſi dire reproduite dans le nouveau monde.

Au lieu de cette délicieuſe perſpective, commence, à dix lieues au-deſſus de la nouvelle Orléans, un déſert immenſe où l'on ne voit que deux foibles bourgades de Sauvages, & ce déſert s'étend durant un eſpace de trente lieues, au bout duquel on arrive à ce qu'on appelle la Pointe-Coupée. C'eſt un ouvrage de l'induſtrie européenne. Le Miſſiſſipi faiſoit en cet endroit un grand détour. Quelques François, à force de creuſer dans un petit ruiſſeau qui étoit derriere une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles ſe répandirent avec tant d'impétuoſité dans ce nouveau canal, qu'elles acheverent de couper la pointe, & dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L'ancien lit ne tarda pas d'être à ſec, & ſe trouva bientôt couvert d'arbres aſſez gros pour étonner ceux qui les avoient vu naître. Cet heureux changement donna la vie, une conſiſtance, un nom à l'un des meilleurs établiſſemens de ces contrées.

Ses habitans répandus ſur les deux rives du fleuve, ont embelli leur ſéjour de tous les arbres fruitiers d'Europe, dont aucun n'a dégénéré. Ils cultivent pour leur conſommation du riz, du maïs, & pour l'ex-

portation, ils cultivent du coton, ſur-tout du tabac. Le commerce des bois de conſtruction augmente leur aiſance.

Vingt lieues au-deſſus de la Pointe-Coupée, le Miſſiſſipi reçoit la riviere Rouge, ſur laquelle les François ont bâti un fort à trente-cinq lieues de ſon embouchure. C'eſt chez les Natchitoches que fut jeté ce fondement de puiſſance & de commerce. Le projet étoit de faire couler dans la colonie, par ce canal, l'or & l'argent du nouveau Mexique, dont quelques rameaux s'étoient étendus aſſez près de là. Mais la miſere des habitans & leur peu de communication avec des lieux plus riches, firent évanouir ces eſpérances. Le ſeul avantage qu'on tira de ce voiſinage, fut d'y trouver les bœufs & les chevaux qui manquoient à la Louiſiane. Depuis que celle-ci les a multipliés chez elle au point de ſe paſſer de ſecours étranger, un poſte qui n'avoit pas pour baſe l'agriculture, n'a ceſſé de rétrograder; perte d'autant plus fâcheuſe, que le dépériſſement de la colonie des Natchez eſt encore pire.

Sa poſition à cent dix lieues de la mer, étoit la plus favorable qu'Yberville eût rencontrée en remontant le fleuve. Il n'en voyoit pas une qui fût plus belle, où l'on pût mieux aſſeoir la capitale de la colonie

qu'on vouloit fonder. Tous ceux qui la viſiterent après lui, furent également enchantés des avantages qu'elle offroit. Le climat étoit ſain & tempéré, le ſol propre au tabac, au coton, à l'indigo, à toutes ſortes de cultures, le terrein aſſez élevé pour n'avoir rien à craindre de l'inondation, le pays ouvert, étendu, bien arroſé, à la portée de tous les établiſſemens qui pourroient ſe former. L'éloignement où il ſe trouvoit de l'Océan, n'empêchoit pas que les navires n'y puſſent arriver. Une ſi belle perſpective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cents hommes, lorſque leur inſupportable ambition les fit tous périr de la main des Sauvages qu'ils avoient irrités. Ceux qui vinrent les remplacer & venger leur mort, ne firent pas mieux proſpérer cet établiſſement, ſoit que ce fût négligence de leur part, ſoit qu'ils trouvaſſent des difficultés nouvelles.

Cent vingt lieues au-deſſus de Natchez eſt la colonie des Acanſas. Elle ſeroit devenue fort conſidérable, ſi les neuf mille Allemands qu'on avoit levés dans le Palatinat pour la former, y fuſſent arrivés. C'étoit un peuple bon & laborieux. Il périt avant de toucher au terme. Les Canadiens qui s'y fixerent en deſcendant le fleuve, y

trouverent un climat délicieux, un terrein fertile, de l'aiſance & de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient priſe au Canada de vivre avec des ſauvages, les engagea à épouſer ſans peine les filles des Acanſas, & ces alliances eurent les ſuites les plus heureuſes. On ne vit jamais le moindre refroidiſſement entre deux nations ſi différentes, que l'himen avoit unies. Elles ont vécu dans ce commerce, & cette réciprocité de bons offices que reclamoit la viciſſitude des ſituations amenées par le cours des tems.

On trouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité, chez les Illinois, qui ſont à trois cents lieues des Acanſas; car les peuples ne ſe touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en ſont que plus indépendans, ſoit au dehors, ſoit au dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour ſe les arracher, ſe les ſacrifier tour-à-tour, & les rendre ſi malheureux, qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. La nation des Illinois placée le plus au nord de la Louiſiane, étoit continuellement battue & toujours à la veille d'être détruite par les Iroquois & par d'autres nations qui la preſſoient au Septentrion, lorſqu'elle vit arriver les François

du Canada. Ces Européens, dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau monde, furent accueillis & recherchés comme le meilleur rempart qu'on pût oppoſer à un ancien ennemi toujours acharné. Les étrangers ſe ſont multipliés jusqu'à former ſix villages conſidérables, tandis que les indigenes autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excede pas deux mille ames. Les uns & les autres ont abandonné la riviere qui donnoit ſon nom au pays, pour venir s'établir vers ſon embouchure ſur les rives plus fécondes & plus riantes du Miſſiſſipi. Cet établiſſement, dont il n'eſt pas poſſible d'exagérer la fertilité, eſt devenu le grenier de la colonie entiere, & pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle ſeroit toute peuplée juſqu'à la mer. Mais combien elle eſt reſtée loin de cette proſpérité!

Jamais dans ſon plus grand éclat, la Louiſiane n'eut plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze cents hommes qui formoient ſon état militaire. Cette foible population étoit diſperſée aux bords du Miſſiſſipi, dans un eſpace de cinq cents lieues, & ſoutenue par deux ou trois mauvais forts plus ou moins écartés. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette

écume de l'Europe que la France avoit comme vomie dans le nouveau monde, au tems du ſyſtême. Tous ces miſérables avoient péri, heureuſement ſans ſe reproduire. Les colons de la Louiſiane étoient des hommes forts & robuſtes ſortis du Canada, ou des ſoldats congédiés qui avoient ſu préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantiſe où le préjugé les laiſſoit orgueilleuſement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement, non-ſeulement un terrein convenable & de quoi l'enſemencer; mais encore un fuſil, une hache, une pioche, une vache & ſon veau, un coq & ſix poules, avec une nourriture ſaine & abondante durant trois ans. Des officiers & quelques hommes riches avoient groſſi ces commencemens de population, par des plantations conſidérables qui occupoient ſix mille eſclaves.

Mais le fruit de leur travail étoit peu de choſe. Les exportations de la colonie ne s'élevoient guere chaque année qu'à deux cent mille écus. C'étoit du riz, des planches, du maïs, des légumes pour les iſles à ſucre; du coton, de l'indigo, du tabac & des pelleteries pour la métropole.

CHAPITRE XVIII.

Ce que les François pouvoient faire dans la Louiſiane.

PEUT-ETRE cet établiſſement que la nature ſembloit deſtiner à une grande proſpérité, n'auroit-il pas langui, ſans la faute qu'on fit dès l'origine, d'accorder des terres au haſard & ſelon le caprice de ceux qui les demandoient. On n'auroit pas vu des colons iſolés & ſéparés entr'eux par des déſerts de pluſieurs centaines de lieues, vouloir ſe faire une habitation qui formeroit un état en Europe. Etablis dans un centre commun, ils auroient pu ſe prêter des ſecours mutuels, & vivant ſous les mêmes loix, jouir de tous les avantages d'une ſociété réguliere & bien ordonnée. A meſure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichemens ſe ſeroit étendu. Au-lieu de quelques hordes de ſauvages, on eût vu naître une colonie floriſſante qui ſeroit devenue peut-être une nation puiſſante. Que d'avantages il en fût réſulté pour la France même!

Cet état qui achete par an à l'étranger

dix-ſept millions de livres peſant de tabac, auroit aiſément tiré de la Louiſiane cette production. Douze ou quinze mille hommes bons cultivateurs, auroient pourvu à cette branche de conſommation pour tout le royaume. Ainſi le penſoit & l'eſpéroit le gouvernement, quand il fit arracher en Guienne toutes les plantations de tabac. Convaincu que les terres de cette province étoient propres à des cultures de premiere néceſſité, plus riches & plus importantes, il crut ſervir à la fois la métropole & la colonie, en aſſurant à la Louiſiane naiſſante le débouché de la production qui, demandant le moins de tems, d'expérience & de frais, y pouvoit le mieux réuſſir & rapporter le plus. Le diſcrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter & périr ſes vues les plus raiſonnables, avec celles qui n'avoient pour baſe qu'une imagination déréglée. Les fermiers que flattoit cette mépriſe, n'oublierent rien pour la perpétuer, & il doit être permis à tout citoyen de dire que ce n'eſt pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richeſſes que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux ſur l'utilité des vaſtes & belles prairies dont elle eſt remplie. Bientôt elles ſe ſuſ-

ſent couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs auroient diſpenſé la métropole d'en acheter de pluſieurs nations, & dont la chair préparée & ſalée auroit remplacé le bœuf d'Irlande dans les iſles. Les chevaux & les mulets s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à corne, auroient tiré les colonies françoiſes de la dépendance où elles ont toujours été des Anglois & des Eſpagnols, pour cet objet indiſpenſable.

Les eſprits une fois mis en mouvement, euſſent monté d'une branche d'induſtrie à l'autre. On ne pouvoit ſe refuſer à la conſtruction des vaiſſeaux. Les matériaux étoient ſous la main. Le pays étoit couvert de bois néceſſaires pour le corps du navire. La mâture & le goudron ſe trouvoient dans les pins qui rempliſſoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins ſujet à ſe fendre, à ſe courber, à ſe rompre, & propre à racheter avec un peu d'épaiſſeur, ce que la nature lui refuſoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre pour les voiles & les cordages. Peut-être n'y eût-il fallu porter que du fer; encore eſt-il plus que probable qu'il en exiſte des mines dans la Louiſiane. On peut conjecturer que le gou-

vernement, éclairé par les ſuccès des particuliers, n'auroit pas tardé à conſtruire des atteliers pour les beſoins de ſa marine, & qu'il auroit eu dans la colonie des arſenaux tout prêts à équiper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainſi défrichées ſans frais & même à profit, auroient laiſſé le ſol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier, même à la ſoie, lorſqu'une population abondante auroit permis de ſe livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des mûriers, quelques expériences heureuſes ne ceſſoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une poſſeſſion où le ciel eſt tempéré, le terrein uni, vierge, fertile, & qui juſqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds auſſi inappliqués que mal-habiles?

Si la Louiſiane fût parvenue à la fécondité que la nature y ſembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre ſon entrée plus acceſſible & plus commode. Avec des attentions ſuivies, on y auroit pu réuſſir ſans une grande dépenſe. Il ſuffiſoit de boucher avec les arbres flottans que le fleuve entraîne, cette foule de petites paſſes qui nuiſent plus à la navigation qu'elles ne paroiſſent y ſervir. Toute

la force du courant réunie dans un seul canal, en auroit creusé nécessairement l'embouchure, & eût emporté peut-être la barre qui la tient presque fermée. Alors les plus gros vaisseaux seroient entrés dans le Missisipi avec plus de sûreté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Ensuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la nouvelle Orléans, en abattant les forêts épaisses qui jusqu'à présent, ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens seroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaste plaine de l'Amérique, une colonie florissante & vigoureuse.

CHAPITRE XIX.

La France a cédé la Louiſiane aux Eſpagnols. En avoit-elle le droit?

MAIS la France a méconnu tant d'avantages, quand elle a cédé un pays qui ſembloit devoir être ſa derniere reſſource dans ſes pertes, à l'Eſpagne, qui ne pouvoit qu'en être ſurchargée. Ce ſera peut-être long-tems aux yeux de la politique un problême, de ſavoir ſi ce traité de ceſſion n'eſt pas également funeſte à deux couronnes qui s'affoibliſſent également, l'une en perdant ce qu'elle cede, l'autre en acceptant ce qu'elle ne ſauroit garder. Mais au tribunal de la morale, ne ſera-ce pas un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puiſſance étrangere? De quel droit, en effet, un prince diſpoſe-t-il d'un peuple qui ne conſent pas à changer de maître?

Les nations doivent-elles tout au roi, & les rois ne doivent-ils rien aux nations? Que ſignifie donc le droit des gens? N'eſt-il que le droit des princes? Ceux-ci ne tiennent, diſent-ils, leur pouvoir que de

Dieu ſeul. Cette maxime imaginée par le clergé, qui ne met les rois au-deſſus des peuples que pour commander aux rois mêmes au nom de la divinité, n'eſt donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entiere ſous les pieds d'un ſeul homme ? Ce n'eſt donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au millieu d'une ſociété? Si l'obéiſſance des peuples eſt une loi de conſcience impoſée par Dieu ſeul, ils peuvent donc en appeller aux interpretes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité ſubordonnée à ce grand Etre ? Si l'on fait de l'obéiſſance paſſive une loi de religion, dès-lors elle eſt ſoumiſe, comme toutes les autres loix religieuſes, au tribunal de la conſcience; & dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la premiere, il faut attendre que la déciſion de l'égliſe éclaire & dirige les conſciences ſur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. En vain dira-t-on que les livres ſaints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puiſſances de la terre. C'eſt à l'égliſe que la lettre & le ſens de ces livres ont été révélés, & par l'égliſe, aux nations qui les ont adoptés. Elle ſeule peut donc ſavoir juſqu'à quel point, & à quel deſſein, Dieu a confié ſon autorité aux puiſſances de la terre.

Les rois, en s'appuyant des textes de la bible, ſe remettent dès-lors ſous la tutele des miniſtres de l'évangile. Ainſi, quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ſes propres armes & s'en ſervir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à oppoſer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'eſt donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeller leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'éleve contr'eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainſi leur puiſſance n'en eſt pas moins conditionnelle, précaire, interprétative ; elle n'eſt pas moins limitée par le code religieux, où ils l'ont puiſée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations ; car la religion étant l'unique frein du deſpotiſme, ſeul pouvoir qui ſe croie établie de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui ſert de baſe ; le deſpoſte tombe entre les mains du clergé, ſi le peuple eſt dirigé par des prêtres, ou à la diſcretion de ſes ſujets,

parce qu'au défaut de pontifes, ils ſont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle ſe déguiſer qu'elle vient des hommes? La nature, l'expérience l'hiſtoire, le ſentiment intérieur, apprennent aſſez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils poſſedent, ſoit qu'ils l'aient conquis par les armes, ſoit qu'il l'aient acquis par des traités. Puiſqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéiſſance, pourquoi ne pas accepter de lui ſeul tous les droits de l'autorité? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui ſe donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puiſſance qu'on uſurpe? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en eſt emparé par ſurpriſe? Et quel eſt le bonheur d'un prince qui ne commande que par la force, & n'eſt obéi que par la crainte? Eſt-il tranquille ſur le trône, lorſqu'il ſe voit forcé de dire, pour régner, que c'eſt de Dieu ſeul qu'il a reçu ſa couronne? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu ſa vie & ſa liberté, le droit impreſcriptible de n'être gouverné que par la raiſon & par la juſtice?

Mais qu'a-t-on beſoin d'invoquer le ſacré nom de Dieu, dont il eſt ſi facile d'abuſer? Dans les ſiecles malheureux de l'enthouſiaſme

l'enthouſiaſme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les eſprits égarés par un fataniſme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raiſon, lorſqu'un état s'eſt policé, agrandi, affermi par l'eſprit de diſcuſſion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la phyſique offre à la morale pour le maintien de la politique; eſt-ce alors qu'l faut encore chercher dans les ténebres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime? Le bien & le ſalut des peuples, voilà la ſuprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au-deſſus d'elle. C'eſt là, ſans doute, la véritable loi fondamentale de toutes les ſociétés. C'eſt par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres, qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le ſoutien.

Or, en appliquant cette regle aux traités de partage & de ceſſion que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples ſans les conſulter? Quoi? les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothéquer leurs provinces & leurs ſujets, comme des biens meubles

& immeubles ; tandis que les apanages de leur maiſon, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, ſont des effets inaliénables & ſacrés, auxquels on n'oſe toucher dans les beſoins les plus preſſans d'un état !.... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique ; c'eſt la voix d'une nombreuſe colonie, elle dit à ſa métropole :

« Que t'ai-je fait, pour me livrer à » un étranger ? Ne ſuis-je pas ſortie de ton » ſein ? n'ai-je pas ſemé, planté, cultivé, » moiſſonné pour toi ſeule ?

» Quand tes vaiſſeaux m'exporterent » ſur ces rivages ſi différens de ton heu- » reux climat, ne me promis-tu pas de « me couvrir toujours de tes armes & de » tes voiles ? N'ai-je pas combattu pour » tes droits, & défendu le ſol que tu » m'avois donné ? Après l'avoir fertiliſé » de mes ſueurs, ne l'ai-je pas arroſé de » mon ſang pour te le conſerver ? Tes » enfans ſont mes peres ou mes freres, » tes loix faiſoient ma gloire, & ton » nom mon honneur. J'ai tâché de l'il- » luſtrer, ce nom, chez les nations même » qui ne le connoiſſoient pas. Je » t'avois fait des amis & des alliés par- » mi les ſauvages. J'aimois à croire qu'un

» jour je pourrois être l'égale de tes ri-
» vaux, la terreur de tes ennemis. Mais
» non, tu m'as abandonnée. Tu m'as
» engagée à mon insu, par un marché,
» dont le secret même étoit une trahi-
» son. Mere insensible, ingrate, as-tu pu
» rompre, contre le vœu de la nature,
» les nœuds qui m'attachoient à toi par
» ma naissance même ? Quand je te ren-
» dois par le tribut de mes pénibles labeurs
» le sang & le lait que j'avois reçu de
» tes veines, je n'aspirois qu'à la conso-
» lation de vivre & de mourir sous ta loi.
» Tu ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée
» à ma famille pour me donner un maître
» qui n'étoit pas de mon choix. Rends-moi
» mon pere, cruelle; rends-moi à celui
« dont j'ai appris à bégayer le nom dès ma
» plus tendre enfance. Tu peux bien me
» soumettre malgré moi-même au joug que
» mon cœur repousse, mais ce ne sera
» que pour un tems. Je languirai, je pé-
» rirai de douleur & de foiblesse; ou si
» je reprends la vie & des forces, ce sera
» pour me soustraire aux liens que je
» déteste, dussai-je me livrer à tes en-
» nemis. »

La Louisiane opprimée en effet par ses nouveaux maîtres, a voulu secouer

un joug qu'elle avoit en horreur, avant même de l'avoir porté ; mais repouſſée par la France, quand elle venoit ſe rejeter dans ſes bras, elle eſt retombée dans les fers qu'elle avoit tenté de briſer. Les cruautés qu'un gouvernement outragé n'a pas manqué d'exercer contr'elle, n'ont fait qu'augmenter une haine trop antique pour s'éteindre. Avec ces diſpoſitions, la colonie ne peut guere ſe flatter de quelque proſpérité. Quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obſtacles à ſon amélioration.

CHAPITRE XX.

Etat du Canada à la paix d'Utrecht.

CETTE vaſte contrée ſe trouvoit à l'époque de la pacification d'Utrecht, dans un état de foibleſſe & de miſere inconcevable. C'étoit la faute des premiers François, qu'on avoit vu s'y jeter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raiſonnables avoient eſſayé quelques cultures, mais ſans choix & ſans ſuite. Un terrein où l'on avoit bâti & ſemé à la hâte, étoit auſſi légérement abandonné que défriché. Cependant les dépenſes que faiſoit la métropole dans cet établiſſement & le commerce des pelleteries, donnerent par intervalle, quelque aiſance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt, dans une ſuite de guerres malheureuſes. En 1714, les exportations du Canada ne paſſoient pas cent mille écus. Cette ſomme jointe à celle de trois cent cinquante mille livres que le gou-

vernement y verſoit chaque année, étoit toute la reſſource de la colonie pour payer les marchandiſes qui lui venoient d'Europe. Auſſi en recevoit-elle ſi peu, qu'on étoit aſſez généralement réduit à ſe couvrir de peaux, à la maniere des Sauvages. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre des vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenſes.

CHAPITRE XXI.

Population, cultures, mœurs, gouvernement, pêcheries, induſtrie, finances du Canada.

LE bon eſprit qui ſe répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdiſſement où il avoit été ſi long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758, qui ont donné à peu près les mêmes réſultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins nombreuſes ſelon les circonſtances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés, répandus dans un eſpace de douze cents lieues de long, ſur une aſſez grande largeur, ni même les ſeize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voiſinage des habitations françoiſes. Les uns ni les autres ne furent jamais ſujets. Au millieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes

parlent de la liberté, les Sauvages ſeuls la poſſedent. Ce n'eſt pas ſimplement la nation entiere, c'eſt l'individu qui eſt vraiment libre. Le ſentiment de ſon indépendance agit ſur toutes ſes penſées, ſur toutes ſes actions. Il entreroit dans le palais d'un deſpote de l'Aſie, comme dans la cabane d'un laboureur, ſans être ébloui, ni des richeſſes, ni de la puiſſance. C'eſt l'eſpece, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il aime & qu'il reſpecte. Il ne pourroit que haïr un maître, & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie françoiſe, étoit concentrée dans trois villes. Québec, capitale du Canada, eſt à quinze cents lieues de la France & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéatre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la riviere Saint-Charles, elle domine de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent & une rade très-sûre ouverte à plus de deux cents vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées ſur les remparts qui coupent la péninſule. Ses maiſons ſont d'une aſſez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au

commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce & le ſiege du gouvernement.

La ville des trois-rivieres, bâtie dix ans après Québec, & ſituée trente lieues plus haut, dut ſa naiſſance à la facilité que les ſauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établiſſement qui fut brillant dans ſon origine, n'a jamais pu pouſſer la population au-delà de quinze cents habitans, parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à ſe détourner de ce marché, pour ſe porter tout entier à Montréal,

C'eſt une iſle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, ſoixante lieues au-deſſus de Québec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en eſt point où le climat ſoit auſſi doux, la nature auſſi belle, la terre auſſi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme raſſemblées au haſard en 1640, ſe changerent en une ville réguliérement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord expoſée aux inſultes des Sauvages; mais on l'entoura d'une mauvaiſe paliſſade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra, lorſque les incurſions des Iroquois obligerent les François de jeter

des forts plus loin, pour s'assurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades, mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrein y est montueux, sterile & ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commencoient au Sud cinquante lieues, au Nord vingt lieues, plus bas que la ville de Québec, fort éloignées entr'elles & sur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voisinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croissoit à mesure qu'on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaste canal. Des bois jetés çà & là, qui décoroient des montagnes chevelues, des prairies couvertes de troupeaux, des champs couronnés d'épics, des ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve, des églises & des châteaux que l'on découvroit de distance en distance au travers des arbres: tout cela formoit une continuité de payfages que l'œil ne se lassoit pas d'admirer. Le spectacle auroit été bien plus touchant

encore, ſi l'on eût obſervé l'édit de 1745, qui défendoit au colon de diviſer ſes poſſeſſions, à moins qu'elles n'euſſent un arpent & demi de front, ſur trente ou quarante de profondeur. Des héritiers indolens n'auroient plus déchiré les dépouilles de leur pere. Ils auroient été contraints de former de nouvelles plantations; & de vaſtes terreins en friche, n'auroient plus ſéparé des plaines riches & cultivées.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, ſablonneuſes; celles où le pin, le ſapin, le cedre, cherchoient un aſyle iſolé. Mais quand il voyoit un ſol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de meriſiers; il pouvoit ſans engrais lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d'Inde.

Toutes les poſſeſſions, quoique d'une étendue inégale, en avoient une ſuffiſante pour les beſoins du colon. Il y en avoit peu qui ne donnaſſent indifféremment du ſeigle, du maïs, de l'orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes, des herbes potageres en abondance & d'une excellente qualité.

La plupart des habitans avoient une

vingtaine de moutons, dont la toiſon leur étoit précieuſe ; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait; cinq ou ſix bœufs, conſacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquiſe. Ils faiſoient portion d'une aiſance inconnue en Europe, aux gens de la campagne.

Cette eſpece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un aſſez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire ſur la neige des courſes prodigieuſes. Auſſi ſe plaiſoit-on à les multiplier dans la colonie, & pouſſoit-on ce goût juſqu'à leur prodiguer, pendant l'hiver, des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres ſaiſons.

Telle étoit la poſition des quatre-vingt-trois mille François diſperſés ou réunis ſur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-deſſus de ſa ſource & dans les contrées connues ſous le nom de pays d'en haut, on en voyoit huit mille, plus communément abandonnés à la chaſſe & au commerce, qu'à l'agriculture.

Leur premier établiſſement étoit Cataracoui ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incurſions des Anglois & des Iro-

quois. La baie de ce lieu ſervoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée ſur certe eſpece de mer, où les tempêtes ne ſont guere moins fréquentes, ni moins terribles que ſur l'Océan.

Entre le lac Ontario & le lac Érié, qui ont chacun trois cents lieues de circuit, eſt un continent de quatorze lieues. Cette terre eſt coupée vers le milieu par le fameux ſault de Niagara, qui par ſa hauteur, ſa largeur, ſa forme, & par la quantité, l'impétuoſité de ſes eaux, paſſe avec raiſon pour la plus étonnante cataracte du monde. C'eſt au-deſſus de cette magnifique & terrible caſcade, que la France avoit élevé des fortifications dans le deſſein d'empêcher les Sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié, s'étend une terre diſtinguée ſous le nom de Détroit. Elle ſurpaſſe tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du payſage, par la fertilité du ſol, par l'abondance de la chaſſe & de la pêche. La nature a tout prodigué, pour en faire un ſéjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu, qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du ſiecle. Ce fut plutôt le voiſinage de pluſieurs nations ſauvages, dont on pouvoit

tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec assez de rapidité.

Le succès de ce nouvel établissement, fit décheoir le poste de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faisoit avec les naturels du pays, se porta au détroit, où il se fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins considérables, élevés çà & là sur des rivieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l'intérêt, est la défiance; & son premier mouvement est pour l'attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison, qui couvroit de ses armes les François établis aux environs. De leur réunion, résultoit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

Tous les colons de cette nation, établis au Canada, n'avoient pas des mœurs dignes du climat qu'ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne, passoient l'hiver dans l'inaction, assis gravement auprès d'un poële. Quand le printems les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais,

enſemençoient ſans ſoin, & rentroient dans leur profond loiſir, en attendant la ſaiſon de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux, ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même ſa récolte, & l'on ne voyoit point cette vive alégreſſe, qui dans les beaux jours de l'été, anime des moiſſonneurs réunis pour faucher enſemble de vaſtes guérets. La récolte des Canadiens ne s'étendit jamais qu'à quelque peu de grains de chaque eſpece, à peu de foin & de tabac, à quelques pommiers à cidre, à des choux & à des oignons. C'eſt tout ce qui formoit une de leurs plantations.

D'où venoit cet excès de négligence ou de pareſſe? De pluſieurs cauſes. Le froid exceſſif des hivers qui ſuſpendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui durant huit mois, étoit comme la ſuite d'une ſaiſon ſi rigoureuſe, rendoit le travail inſupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuſes d'une religion qui s'eſt étendue par les fêtes mêmes, empêchoient la naiſſance, interrompoient le cours de l'induſtrie. Il eſt ſi facile, ſi naturel d'être dévot, quand c'eſt pour ne rien faire! Enfin la paſſion des armes

qu'on avoit excitée à deſſein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégouter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fiſſent ſans paie.

Les habitans des villes, ſur-tout de la capitale, paſſoient l'hiver comme l'été, dans une diſſipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune ſenſibilité pour le ſpectacle de la nature, ni pour les plaiſirs de l'imagination; nul goût pour les ſciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'inſtruction. L'amuſement étoit l'unique paſſion; & la danſe faiſoit dans les aſſemblées les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui ſeules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles etoient plus heureuſes d'inſpirer une paſſion, que de la ſentir. On remarquoit dans les deux ſexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La ſuperſtition y affoibliſſoit le ſens moral, comme il arrive par-tout où l'on ſe perſuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes

œuvres, & que les crimes s'effacent par des prieres.

L'oiſiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet aſcendant au Canada, ſi le gouvernement avoit ſu y occuper les eſprits à des objets utiles & ſolides. Mais tous les colons y devoient, ſans exception, une obéiſſance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & sûre des loix n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ſes lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un decret terrible qu'il falloit ſubir ſans examen. Les délais, les repréſentations, les excuſes de l'honneur, étoient des crimes aux yeux d'un deſpote, qui avoit uſurpé le pouvoir de punir ou d'abſoudre par ſa ſimple parole. Il tenoit dans ſes mains les graces & les peines, les récompenſes & les deſtitutions, le droit d'empriſonner ſans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de juſtice, toutes les irrégularités de ſon caprice.

Cet abſolu pouvoir ne ſe borna pas dans les premiers tems aux choſes dépendantes de la guerre & de l'adminiſtration politique. Il s'étendit à la juriſdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & ſans appel, de tous les procès qui s'élevoient

entre les colons. Heureuſement ces conteſtations naiſſoient rarement dans un pays où tout étoit pour ainſi dire en commun. Une autorité ſi dangereuſe fut maintenue juſqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaiſons locales, forma le code de ſes loix.

Ce code ne fut point mutilé, ni défiguré, par un mêlange de loix fiſcales. L'adminiſtration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lods & ventes; une légere contribution des habitans de Québec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places; des droits, mais trop forts, ſur l'entrée, ſur la ſortie des denrées & des marchandiſes. Tous ces objets ne produiſoient au fiſc en 1747 qu'un revenu de deux cent ſoixante mille deux cents livres.

Les terres n'étoient pas impoſées par le gouvernement; mais elles ne jouiſſoient pas pour cela d'une exemption entiere. Dès les premiers jours de la colonie, on avoit commis une grande faute en accordant à des officiers, à des gentilshommes, un terrein de deux à quatre lieues de front ſur une profondeur illimitée. Ces grands

propriétaires, hors d'état par la médiocrité de leur fortune & leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de ſi vaſtes poſſeſſions, furent comme forcés de les diſtribuer à des ſoldats ou à des cultivateurs, à la charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image du gouvernement féodal, qui fut long-tems la ruine de l'Europe. Le ſeigneur cédoit quatre-vingt-dix arpens à chacun de ſes vaſſaux, qui de leur côté s'engageoient à moudre à ſon moulin, à lui payer annuellement un ou deux ſol par arpent, & un demi-minot de bled pour la conceſſion entiere. Ces droits, quoique médiocres, faiſoient ſubſiſter un grand nombre de gens oiſifs, aux dépens de la ſeule claſſe des citoyens, dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitans, les hommes laborieux, virent encore augmenter le fardeau d'une nobleſſe rentiere, par la ſurcharge des exactions du clergé. On impoſa en 1667 l'obligation de la dîme. Il eſt vrai qu'elle fut réduite au vingt-ſixieme des récoltes, malgré les clameurs de ce corps avide ; mais c'étoit encore une vexation, dans un pays où les eccléſiaſtiques avoient un domaine qui ſuffiſoit à leur ſubſiſtance.

Tant d'entraves jetées d'avance ſur l'a-

griculture, mirent la colonie dans l'impuiſſance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le miniſtere de France en fut enfin ſi convaincu, qu'après s'être toujours obſtinément refuſé à l'établiſſement des manufactures en Amérique, il crut en 1706 devoir même les y encourager. Mais ſes invitations tardives ne produiſirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes, & quelques mauvaiſes étoffes de laine, épuiſerent toute l'induſtrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La ſeule qui fût un objet d'exportation, étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poiſſons, quoiqu'il ne ſoit pas muet, & que né conſtamment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, ſur-tout celles de derriere, qui lui ſervent plutôt à ramper qu'à marcher. Auſſi ſont-elles en forme de nageoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure, & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir, en croiſſant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On diſtingue deux ſortes de loups-marins. Ceux de la plus groſſe eſpece,

peſent juſqu'à deux mille livres, & ſemblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau eſt communément tigrée, ſont plus vifs, plus adroits à ſe tirer des pieges qu'on leur tend. Les ſauvages les apprivoiſent juſqu'à s'en faire ſuivre.

C'eſt ſur des rochers, & quelquefois ſur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire eſt de deux, & elles les allaitent ſouvent dans l'eau, mais plus ſouvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, ſur le dos, les laiſſent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent & continuent ce manege juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de braver ſeuls les flots. La plupart des petits oiſeaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'aigle porte ſes aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Eſt-il ſurprenant que le loup-marin, né ſur la terre, exerce ſes petits à vivre dans l'eau ?

La maniere de pêcher cet amphibie eſt très-ſimple. Sa coutume, quand il eſt en mer, eſt d'entrer dans les anſes avec la marée. Dès qu'on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre,

on l'environne de filets & de pieux, ſans autre précaution que de laiſſer un petit eſpace par où ils puiſſent entrer. Quand la marée eſt haute on bouche l'ouverture, & après que la mer s'eſt retirée, la proie demeure à ſec. On n'a d'autre peine que de l'aſſommer. Quelquefois on ſuit dans un canot ces poiſſons à leur rendez-vous & on les tue à coups de fuſil auſſi-tôt qu'ils mettent la tête hors de l'eau pour reſpirer. S'ils ne ſont que bleſſés on les prend aiſément. Sont-ils tués, ils s'enfoncent; mais de gros chiens élevés à les pêcher à ſept ou huit braſſes de profondeur, vont les chercher & les rapportent.

La peau des loups-marins, ſervit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des ſouliers & des bottines. Lorſqu'elle eſt bien tannée, elle a preſque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle eſt moins fine, de l'autre, elle conſerve plus long-tems ſa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'eſt pas mauvaiſe; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Il ſuffit pour cela de la mettre ſur le feu dans un vaſe de cuivre ou de terre. Sou-

vent même on ſe contente de faire de grands quarrés de planches ſur leſquels on étend la graiſſe de ces animaux. Elle y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a pratiquée. Elle eſt long-tems claire; elle n'a point d'odeur, elle ne laiſſe point de lie; elle ſert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin, qui ſe faiſoit dans le golfe Saint-Laurent, cinq ou ſix petits bâtimens; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des iſles, neuf à dix bateaux chargés de taffia, de mélaſſes, de café, de ſucre; & de France, environ trente navires, dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres, qui fut le tems le plus floriſſant de la colonie, ſes exportations ne paſſerent pas 1, 200, 000 livres en pelleteries, 800, 000 liv. en caſtor, 250, 000 liv. en huile de loup-marin, une pareille ſomme en farines ou en pois, & 150, 000 livres en bois de toutes les eſpeces. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de deux millions ſix cent cinquante mille livres; ſomme inſuffiſante pour payer les marchandiſes qui arrivoient de la mé-

tropole. Le gouvernement rempliſſoit le vuide.

Dans les commencemens de la poſſeſſion du Canada, les François n'y voyoient preſque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient ſucceſſivement s'y établir, n'y ſéjournoit pas long-tems, parce que les beſoins de la colonie l'en faiſoient promptement ſortir. C'étoit un inconvénient qui rallentiſſoit le commerce & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Verſailles fit fabriquer en 1670, pour tous ſes établiſſemens d'Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un quart plus forte que celle des eſpeces qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la nouvelle France. On jugea donc convenable, vers la fin du ſiecle dernier, de ſubſtituer en Canada le papier aux métaux, pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenſes du gouvernement. Cette invention réuſſit juſqu'en 1713, où l'on ceſſa d'être fidele aux engagemens contractés par les adminiſtrateurs de la colonie. Les lettres-de-change qu'ils tiroient ſur le fiſc de la métropole, ne furent pas acquittées, & dès-lors tomberent dans l'aviliſſement.

On

On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'uſage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux des colons qui avoient des remiſes à faire en France, trouvoient embarraſſant, coûteux & dangereux d'y envoyer des eſpeces; & ils furent les premiers à ſolliciter le rétabliſſement du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient ſignées par le gouverneur, l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de ſix, de trois livres; & de trente, de quinze, de ſept ſous ſix deniers. Leurs valeurs réunies, ne s'élevoient pas au-deſſus d'un million. Lorſque cette ſomme ne ſuffiſoit pas pour les beſoins publics, on y ſuppléoit par des ordonnances ſignées du ſeul intendant; premiere faute; & non limitées pour le nombre; abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt ſous, & les plus conſidérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie; ils y rempliſſoient les fonctions de l'argent juſqu'au mois d'Octobre. C'étoit la ſaiſon la plus reculée où les vaiſſeaux duſ-

ſent partir du Canada. Alors on convertiſſoit tous ces papiers en lettres-de-change, qui devoient être acquittées en France par le gouvernement, qui étoit cenſé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le tréſor du prince n'y pouvoit plus ſuffire, & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuſe qui ſurvint deux ans après, en groſſit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandiſes monterent hors de prix ; & comme, à raiſon des dépenſes énormes de la guerre, le grand conſommateur étoit le roi, ce fut lui ſeul qui ſupporta le diſcrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le miniſtere, en 1759, fut forcé de ſuſpendre le paiement des lettres-de-change, juſqu'à ce qu'on en eût démêlé la ſource & la valeur réelle. La maſſe en étoit effrayante.

Les dépenſes annuelles du gouvernement pour le Canada, qui ne paſſoient pas quatre cent mille francs en 1729, & qui avant 1749, ne s'étoient jamais élevées au-deſſus de dix-ſept cent mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. Lan 1750 coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux mil-

lions ſept cent mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix-mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cent mille livres. Lan 1754, quatre millions quatre cent cinquante mille livres. L'an 1755, ſix millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cent mille livres. Lan 1757, dix-neuf millions deux cent cinquante mille livres. Lan 1758, vingt-ſept millions neuf cent mille livres. L'an 1759, vingt-ſix millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cent mille livres. De ces ſommes prodigieuſes, il étoit dû à la paix quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure ; & les énormes malverſations qui lui avoient donné naiſſance, furent approfondies autant que la diſtance des tems & des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables, & qui l'étoient devenus par le pouvoir & le crédit illimités que le gouvernement leur avoit accordés, furent condamnés légalement à des reſtitutions conſidérables, mais encore trop modérées. Les prétentions des créanciers particuliers, furent toutes diſcutées. Heureuſement pour eux & pour la nation, le miniſtere chargea de cette opé-

ration également importante & néceſſaire, des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être, ni ſurpris par les artifices, ni laſſés par les difficultés. Tenant d'une main ferme & juſte, la balance égale entre l'intérêt public & les droits des particuliers, ils réduiſirent la ſomme entiere des dettes à trente-huit millions.

CHAPITRE XXII.

Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privée.

LE Canada méritoit-il le ſacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c'étoit la faute de la puiſſance qui lui donnoit des loix. Depuis long-tems, cette immenſe contrée offroit des récoltes prodigieuſes, & l'on n'y cultivoit que pour l'étroite ſubſiſtance des habitans. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les iſles de l'Amérique, de quoi approviſionner même une partie de l'Europe. On ſait que la colonie envoya en 1751 à Marſeille, deux chargements de froment, qui s'y trouverent de bonne qualité & ſe vendirent avec avantage. Ce commencement d'exportation méritoit d'autant plus d'être ſuivi, que les récoltes ſont expoſées à peu d'accidens dans un pays où le bled ſe ſeme en Mai, & ſe recueille avant la fin d'Août.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux ſe ſeroient multi-

pliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages auroient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs & de cochons, pour remplacer dans les isles françoises, les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se seroit-il accru avec le tems au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

Elle n'auroit pas tiré un moindre avantage des bêtes à laine qu'il étoit aisé d'élever dans le Canada. Si leur espece n'étoit que peu répandue dans un pays où les meres portent communément deux petits, c'est qu'on laissoit en tout tems les brebis avec le bélier; que mettant bas la plupart dans le mois de Février, la rigueur de la saison faisoit périr beaucoup de petits; que l'on étoit obligé de donner du grain aux agneaux, & que la cherté de leur nourriture dégoûtoit les habitans de ces sortes de bestiaux. Une loi qui auroit ordonné de séparer le bélier d'avec les brebis depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Février, seroit entrée dans les vues de la nature. Les agneaux nés au mois de Mai, n'auroient point entraîné de frais, ni couru de risques; & dans peu de tems la colonie eût été couverte de nombreux troupeaux. Leur toison, dont la finesse & la bonté sont

connues, auroit remplacé dans les manufactures de France, les laines qu'on tiroit de l'Andalouſie & de la Caſtille. L'état ſe fût enrichi de cette production précieuſe ; & la colonie eût reçu de ſa métropole, en échange, mille commodités nouvelles.

Le gin-ſeng auroit valu beaucoup à l'une & à l'autre. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achetent au poids de l'or, fut trouvée en 1720 par le jéſuite Lafiteau dans les forêts du Canada, où elle eſt commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-priſée, & chérement vendue. Ce ſuccès fit que la livre de gin-ſeng, qui ne valoit d'abord à Québec que trente ou quarante ſous, y monta juſqu'à vingt-cinq livres. Il en ſortit en 1752 pour cinq cent mille francs. L'empreſſement qu'excitoit cette plante, pouſſa les Canadiens à cueillir, dès le mois de Mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en Septembre, & à faire ſécher au four ce qu'il falloit ſécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-ſeng du Canada chez le ſeul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de ſon exceſſive avidité, par la perte entiere d'une branche de

commerce qui, bien dirigée, pouvoit devenir une ſource d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'induſtrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer, ſi communes dans ces contrées. La ſeule qui ait jamais fixé l'attention des Européens, eſt près des Trois-Rivieres. On l'a découverte à la ſuperficie de la terre; il n'en eſt nulle part de plus abondantes; & les meilleures de l'Eſpagne ne ſont pas plus douces. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette mine, juſqu'alors foibles & mal dirigés. La colonie ne connut plus d'autres fers; on en exporta même quelques eſſais: mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ſes armes à feu. Le deſſein de l'employer auroit admirablement ſecondé la réſolution qu'on avoit priſe, après bien des incertitudes, de former un établiſſement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaſte contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient, étoient des chênes d'une hauteur prodigieuſe, & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile

par le fleuve Saint-Laurent & par les innombrables rivieres qui s'y jettent. On ne ſait par qu'elle fatalité tant de richeſſes furent long-tems négligées ou mépriſées. La cour de Verſailles ouvrit enfin les yeux. Par ſes ordres, s'éleverent enfin à Québec des arteliers pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. Malheureuſement, elle plaça ſa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois ſur les hauteurs où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en reſſerrant leurs fibres; on les prit conſtamment dans les marais & ſur le bords des rivieres, où l'humidité leur donne un tiſſu gras & lâche. Au lieu de les tranſporter dans des barques, on les faiſoit flotter ſur des radeaux juſqu'à l'endroit de leur deſtination où ils étoient oubliés & laiſſés dans l'eau : ils y contractoient une moiſiſſure, une eſpece de mouſſe qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre ſous des hangards; ils reſtoient expoſés au ſoleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printems & de l'automne. Delà traînés dans les chantiers, ils y eſſuyoient encore pendant deux ou trois ans l'inclémence de toutes les ſaiſons. La négligence ou la mauvaiſe foi multi-

plioient les frais, au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le goudron, pour un pays qui avec quelques ſoins & du travail, pouvoit approviſionner la France entiere de toutes ces matieres. Une adminiſtration ſi vicieuſe avoit totalement décrié le bois du Canada, & anéanti les reſſources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie préſentoit aux manufactures de la métropole, une branche d'induſtrie preſque excluſive. C'étoit la préparation du caſtor. Cette marchandiſe tomba d'abord ſous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit, & ne pouvoit que faire, un uſage pernicieux de ſon privilege. Ce qu'elle achetoit des Sauvages, ſe payoit ſur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine, dont ces peuples aimoient à s'habiller & à ſe parer. Mais comme ils trouvoient dans les établiſſemens anglois, vingt-cinq & trente pour cent au-deſſus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandiſes, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ſes agens, & prenoient en échange de leur caſtor, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainſi la France, par l'abus d'une inſtitution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à

elle-même le double avantage de procurer les matieres premieres à quelques-unes de ſes manufactures, & d'aſſurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puiſſance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland, ſont les ſources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le ſecond cent cinquante. Les Hollandois y concourent, pour plus des trois quarts. Le reſte eſt expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On eſtime que l'armement entier de deux cents bâtimens, qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cent cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun eſt évalué à quatre vingt mille francs, & par conſéquent la pêche entiere doit monter à trois millions deux cent mille livres. Lorſqu'on a prélevé de cette ſomme ce qui doit revenir aux navigateurs qui ſe livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reſte fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle eſt la raiſon qui, peu à peu, a dégoûté les Baſques d'une carriere où ils

étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il eſt arrivé que la nation qui faiſoit la plus grande conſommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a ſouvent propoſé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint-Laurent l'offroit très-abondante, & avec moins de périls, moins de dépenſe, que le détroit de Davis ou le Groenland. Le deſtin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y euſſent point de conſiſtance ; & le gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine, qui pouvoit donner une ſinguliere activité aux colons, & former un nouvel eſſaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échoner le plan ſi ſouvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue ſur les deux rives du fleuve Saint-Laurent. Peut-être le ſuccès n'auroit-il pas pleinement répondu aux eſpérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poiſſon y eſt de médiocre qualité, & que les greves néceſſaire pour le faire ſécher n'y ſont pas communes. En ce cas, le golfe auroit offert une reſſource sûre. La pêche abondante qu'il auroit donnée, eût été portée à Terre-

Neuve ou à Louisbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles & les marchandiſes de l'Europe. Tout concouroit donc à la proſpérité des établiſſemens du Canada, s'ils euſſent été ſecondés par les hommes qui ſembloient y avoir le plus d intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laiſſa languir dans leur premier néant?

On ne peut diſconvenir que la nature n'opposât quelque obſtacle aux entrepriſes de la politique. Le fleuve Saint-Laurent eſt fermé ſix mois de l'année par les glaces. Le reſte du tems, ce ſont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de ſable, & des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuſe pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Québec juſqu'à Montréal, au point que les bâtimens à rame, les ſeuls qui puiſſent tenter cette route, ne ſurmontent la violence du courant depuis les Trois-Rivieres, où ceſſe la marée, qu'avec le ſecours d'un vent très-favorable, & que dans l'eſpace d'un mois ou même de ſix ſemaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent juſqu'à ſix cataractes, qui les réduiſent à la triſte néceſſité de décharger leurs canots,

& de les porter avec les marchandiſes, par des routes de terre aſſez conſidérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal inſtruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage ſur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande diſtance les uns des autres. Le ſoin de les conſtruire, de les approviſionner, détourna les Canadiens des ſeuls travaux qui devoient les occuper. Cette mépriſe les jeta dans une route ſemée d'écueils & de périls.

Les Sauvages ne voyoient pas ſans inquiétude ſe former des établiſſemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces ſoupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement ſans guerre. La néceſſité rendit ſoldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurciſſoit de bonne heure à la fatigue, & les familiariſoit avec le danger. A peine ſortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immenſe, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fuſil pour moyen de ſubſiſtance, ils étoient continuellement expoſés à mourir de faim; mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des Sau-

vages, qui avoient épuiſé tout leur génie à imaginer pour leurs ennemis des ſupplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts ſédentaires de la paix, les travaux ſuivis de l'agriculture ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour, qui ne voit, ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie ruſtique, augmenta l'averſion que les Canadiens en avoient conçue, en verſant excluſivement les graces & les honneurs ſur les exploits guerriers. La nobleſſe fut l'eſpece de diſtinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des ſuites plus funeſtes. Non-ſeulement elle plongea les Canadiens dans l'oiſiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être conſacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

CHAPITRE XXIII.

Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.

TEL étoit l'état de la colonie, lorſque le gouvernement en fut confié en 1747 à la Galiſſoniere, qui joignoit à des connoiſſances étendues un courage actif & d'autant plus inébranlable, qu'il étoit raiſonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la nouvelle Ecoſſe ou de l'Acadie, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injuſtes, & il réſolut de les reſſerrer dans la péninſule, où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les pouſſoit dans l'intérieur des terres, ſinguliérement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Riviere, ne lui paroiſſoit pas moins outrée. Les Apalaches, à ſon avis, devoient être les limites de leurs poſſeſſions; & il ſe promit de ne pas leur laiſſer franchir ces montagnes. Le ſucceſſeur qu'on lui donna pendant qu'il raſſembloit les moyens de ſoutenir ce vaſte deſſein, embraſſa ſes vues avec toute la

chaleur qu'elles pouvoient inſpirer. On vit s'élever de tous côtés des forts, qui devoient donner de la ſolidité à un ſyſtême que la cour avoit adopté, peut-être ſans en prévoir, peut-être ſans en peſer aſſez les ſuites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique ſeptentrionale, des hoſtilités plutôt autoriſées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre ſourde convenoit extrêmement au miniſtere de Verſailles, qui, ſans commettre ſa foibleſſe, réparoit peu à peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne, ſur la politique de ſa rivale. Georges II penſa qu'une ſituation équivoque ne convenoit pas à la ſupériorité de ſes forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'inſulter le pavillon François ſur toutes les mers. Il avoit pris ou diſperſé tous les vaiſſeaux qu'il avoit rencontrés, lorſqu'en 1758 il cingla vers l'Iſle-Royale.

CHAPITRE XXIV.

Conquête de l'Iſle-Royale par les Anglois.

CETTE porte du Canada avoit déjà été attaquée en 1745 ; & cet événement mérite, par ſa ſingularité, qu'on l'expoſe avec quelque détail. C'étoit à Boſton qu'avoit été formé le plan de cette premiere invaſion, & la nouvelle Angleterre avoit fait les dépenſes de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthouſiaſme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de ſix mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une eſcadre arrivée de la Jamaïque, portaſſent elles-mêmes à l'Iſle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l'avantage d'une ſurpriſe eût aſſuré leur débarquement ſans oppoſition ; quoiqu'elles n'euſſent à combattre que ſix cents hommes de troupes réglées, & huit cents habitans qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du ſuccès de l'entrepriſe. Quels exploits en effet devoit-on attendre d'une milice

aſſemblée avec précipitation, qui n'avoit point vu de ſiege, qui même n'avoit jamais fait la guerre, qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine ? L'inexpérience de ces troupes avoit beſoin de quelques faveurs du haſard. Elle en fut ſinguliérement ſecourue.

La garniſon de Louisbourg avoit toujours été chargée de la conſtruction, de la réparation des fortifications. Elle ſe livroit d'autant plus volontiers à ces travaux, qu'elle les regardoit comme un principe de ſûreté, comme un moyen d'aiſance. Lorſqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer, s'approprioient le fruit de ſes ſueurs, elle demanda juſtice. On oſa la lui refuſer, & elle ne craignit pas de ſe la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers ſubalternes le prix de cette déprédation, il ne ſe trouva perſonne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des ſoldats contre ces avides concuſſionnaires, leur fit mépriſer toute autorité. Depuis ſix mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorſque les Anglois ſe préſenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les eſprits. Les troupes firent les premiers pas ; mais leurs commandans ſe méfierent d'une généroſité dont ils n'étoient pas capables.

Si ces lâches oppreſſeurs avoient pu ſuppoſer dans le ſoldat aſſez d'élévation pour ſacrifier ſon reſſentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre ſur l'ennemi, pendant qu'il formoit ſon camp & qu'il commençoit à ouvrir ſes tranchées. Un aſſiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulieres & vigoureuſes. Les premiers échecs pouvoient le décourager & lui faire abandonner ſon entrepriſe. Mais on s'obſtina à croire que la garniſon ne demandoit à faire des ſorties que pour déſerter; & ſes propres chefs la tinrent comme priſonniere, juſqu'à ce qu'une ſi mauvaiſe défenſe eût réduit la ville à capituler. L'iſle entiere ſuivit le ſort de Louisbourg ſon unique boulevard.

Une poſſeſſion ſi précieuſe reſtituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de Juin, qu'une flotte compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient ſeize mille hommes de troupes aguerries, jeta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande diſtance ne pouvoit ſervir de rien, parce qu'il ſeroit impoſſible de tranſporter

l'artillerie & les autres choſes néceſſaires pour un grand ſiege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voiſinage de la place. L'aſſaillant vit la ſageſſe des meſures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appellant la ruſe à ſon ſecours, pendant que par une ligue prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il deſcendit en force ſur le rivage de l'Anſe au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par ſa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet fortifié par des canons dont le feu ſe ſoutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons ſoldats & quelques ſauvages. En avant on avoit fait un abattis d'arbres ſi ſerré, qu'on auroit eu bien de la peine à y paſſer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette eſpece de paliſſade, qui cachoit tous les préparatifs de défenſe, ne paroiſſoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le ſalut de la colonie, ſi l'on eût laiſſé à l'aſſaillant le tems d'achever ſon débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obſtacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mouſqueterie, il eût

infailliblement péri ſur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet inſtant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ſes projets.

Mais l'impétuoſité françoiſe fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on ſe hâta de découvrir le piege où ils devoient être pris. Au feu bruſque & précipité qu'on fit ſur leurs chaloupes, & plus encore à l'empreſſement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui maſquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient ſe jeter. Dès ce moment revenant ſur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour deſcendre, qu'un ſeul rocher, qui même avoit paru juſqu'alors inacceſſible. Wolf, quoique fortement occupé du ſoin de faire rembarquer ſes troupes & d'éloigner les bateaux, fit ſigne au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte auſſi-tôt avec les ſoldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe ſur les rochers tout ſeul. Il eſpéroit y trouver cent des ſiens qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y

en avoit que dix. Avec ce petit nombre il ne laiſſe pas de gagner le haut des rochers. Dix ſauvages & ſoixante François lui tuent deux hommes & en bleſſent trois mortellement. Malgré ſa foibleſſe, il ſe ſoutient dans ce poſte important à la faveur d'un taillis épais. Enfin ſes intrépides compatriotes bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la ſeule poſition qui pouvoit aſſurer leur deſcente.

Dès que les François virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuſes, parce que le ſable de la mer, dont on avoit été obligé de ſe ſervir pour leur conſtruction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement écroulés. Il n'y avoit qu'une caſemate & un petit magaſin à l'abri des bombes. La garniſon qui devoit défendre la place, n'étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré tant de déſavantages, les aſſiégés ſe déterminerent à la plus opiniâtre réſiſtance. Pendant qu'ils ſe défendroient avec cette fermeté, les grands ſecours qu'on leur faiſoit eſpérer du Canada pouvoient

arriver. A tout événement ils préſerveroient cette grande colonie de toute invaſion pour le reſte de la campagne. Qui croiroit que tant de réſolution fut ſoutenue par le courage d'une femme ? Madame de Drucourt, continuellement ſur les remparts, la bourſe à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, ſembloit diſputer au gouverneur ſon mari la gloire de ſes fonctions. Rien ne décourageoit les aſſiégés, ni le mauvais ſuccès des ſorties qu'ils tenterent à pluſieurs repriſes, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boſcawen & le général Amherſt. Ce ne fut qu'à la veille d'un aſſaut impoſſible à ſoutenir, qu'on parla de ſe rendre. La capitulation fut honorable, & le vainqueur ſut eſtimer aſſez ſon ennemi, s'eſtimer aſſez lui-même, pour ne ſouiller ſa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Les Anglois attaquent le Canada.

LA conquête de l'Iſle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année ſuivante on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les ſcenes de carnage dont cet immenſe pays étoit depuis long-tems le théatre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées, y avoient pouſſé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorſque cette veine de richeſſe tarit ou diminua, le commerce ſe tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de la Belle-Riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louiſiane. En effet, quoique les vaiſſeaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent, s'arrêtent à Québec, la navigation continue ſur les barques juſqu'au lac Ontario, qui n'eſt ſéparé du lac Erié que par un détroit ſur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'eſt là, c'eſt au voiſinage du lac Erié que ſe trouve la ſource de

l'Ohio, qui arroſe le plus beau pays du monde, & qui, groſſi par pluſieurs rivieres, va porter le tribut de ſes eaux au Miſſiſſipi, dont il augmente la majeſté.

Cependant les François ne faiſoient aucun uſage d'un canal ſi magnifique. Les foibles liaiſons qui ſubſiſtoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada en 1739, au ſecours de la Louiſiane, qui étoit en guerre ouverte avec les Sauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne ſortit guere qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva pluſieurs petits forts ſur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus conſidérable de ces forts reçut le nom du gouverneur Duqueſne qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloiſes ne purent voir ſans chagrin s'élever derriere eux des établiſſemens françois qui, joints aux anciens, ſembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches qui devoient ſervir de limites naturelles aux deux nations, ne fuſſent une barriere inſuffiſante contre les entrepriſes d'un voiſin inquiet &

belliqueux. Dans cette défiance elles paſſerent elles-mêmes ces célebres montagnes, pour diſputer à la nation rivale la poſſeſſion de la Belle-Riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureuſe. On battit les détachemens qui ſe ſuccédoient ; on détruiſit les forts à meſure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces diſgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit paſſer des forces conſidérables au nouveau monde, ſous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer dans l'été de 1755, le fort Duqueſne avec trente-ſix canons & ſix mille hommes, lorſqu'il fut ſurpris à quatre lieues de la place par deux cent cinquante François & ſix cent cinquante Sauvages, qui exterminerent ſon armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre ſur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers; & dans la campagne ſuivante, la circonſpection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuſe de leurs forces, ils oſerent au mois d'Août de l'an 1756, ſe préſenter devant Oſwego. C'étoit originairement un magaſin fortifié à l'em-

bouchure de la riviere de Choueguen, ſur le lac Ontario. Situé preſque au centre du Canada, l'avantage de ſa poſition y avoit fait élever ſucceſſivement pluſieurs ouvrages qui l'avoient rendu un des meilleurs poſtes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cents hommes qui avoient cent vingt & une pieces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les eſpeces. Malgré tant de ſoutiens, il ſe rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieuſe, à trois mille hommes qui en formoient le ſiege.

Cinq mille cinq cents François & dix-huit cents Sauvages marcherent dans le mois d'Août de l'année ſuivante, au fort Saint-George ſitué ſur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raiſon comme le boulevard des établiſſemens anglois, comme l'entrepôt où devoient ſe réunir les forces deſtinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduiſoient à cette place. Des corps diſtribués de diſtance en diſtance dans les meilleures poſitions, étoient encore venus au ſecours de l'art & de la nature. Cependant ces obſtacles furent ſurmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu'un théatre plus connu pour embellir l'hiſtoire.

Les assaillans après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place, où ils réduisirent deux mille deux cents soixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquerent durant l'hiver à mettre de la discipline dans les différens corps ; ils les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des sauvages. Au retour de la belle saison, l'armée, composée de six mille trois cents hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes de milice des colonies, s'assembla sur les ruines du fort Saint-George. Elle s'embarqua sur le lac Saint-Sacrement qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur Carillon qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce fort qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient assaillir. On forma donc à la hâte, sous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renversés, dont les branches coupées & affilées faisoient l'effet de chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts

qui renfermoient trois mille cinq cents hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, réſolus à laver la honte qui terniſſoit depuis ſi long-tems la gloire de leurs armes dans un pays où la proſpérité de leur commerce tenoit au ſuccès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils ſe précipiterent ſur ces paliſſades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, ſans qu'ils puſſent ſe défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarraſſés dans les tronçons d'arbres, au travers deſquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faiſoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle ſe ſoutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils abandonnaſſent une entrepriſe auſſi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funeſtes. Ils n'inſultoient pas un poſte, où ils ne fuſſent repouſſés; ils ne haſardoient pas un détachement, qui ne fût battu; pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la ſaiſon où les Sauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu ſur les frontieres & juſques dans le centre des colonies angloiſes.

Tous ces déſaſtres avoient leur ſource dans un faux principe du gouvernement. La cour de Londres s'étoit toujours perſuadée, que pour dominer dans le nouveau monde, elle n'avoit beſoin que de la ſupériorité de ſa marine qui pouvoit facilement y tranſporter des ſecours & intercepter les forces de ſes ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le miniſtere ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ſes généraux. Preſque tous ceux qu'il chargea de remplir ſes vues, manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractere, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux ſoldats anglois; mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuiſées par des fatigues exceſſives, que rien ne ſoulageoit dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient compoſées de cultivateurs paiſibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chaſſe & par la vivacité militaire de la plupart des colons françois.

A ces inconvéniens pris dans la nature des choſes, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les poſtes élevés pour la sûreté des divers établiſſemens anglois, n'avoient pas cette réciprocité de ſoutien & de défenſe, cet enſemble ſans lequel il n'y a point de force. Les provinces qui avoient toutes des intérêts diſtincts & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de ſentimens qui ſeuls peuvent aſſurer le ſuccès. La ſaiſon d'agir ſe paſſoit en vaines diſputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque aſſemblée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant ſon exécution, & ſa publicité le faiſoit ſouvent échouer. Enfin on étoit irréconciliablement brouillé avec les Sauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une ſorte de retour qu'ils croyoient devoir à la conſidération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des miſſionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambaſſadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces miſſionnaires, en étudiant la langue des Sauvages, en ſe conformant à

leur caractere, à leurs inclinations, en uſant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir abſolu ſur leur ame. Les colons françois, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient, l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur amour conſtant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu pluſieurs officiers diſtingués ſe faire adopter parmi ces nations. La haine & la jalouſie des Anglois ont calomnié cette conduite, juſqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis; avoient mené les danſes horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des priſonniers; avoient imité leurs cruautés; & partagé leurs barbares feſtins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a ſubſtitué le fanatiſme de la patrie à celui de la religion, & qui ſait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer ſon propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naiſſoit dans ces nations l'averſion la plus inſurmontable pour les Anglois. C'étoient de tous les ſauvages européens, les plus difficiles à apprivoiſer, ſi l'on en

croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une ſoif de ſang, quand ils virent leur tête miſe à prix ; quand ils ſe virent proſcrits ſur leur terre natale par des aſſaſſins étrangers. Les mêmes mains qui ſi long-tems avoient enrichi la colonie angloiſe du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les Sauvages coururent à la chaſſe des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruiſirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre. Leur fureur étoit ſi exaltée, qu'un priſonnier anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa auſſi-tôt un bras, & fit boire à ſa famille le ſang qui en dégouttoit. *Je veux*, répondit-elle à un miſſionnaire jéſuite qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans ſoient guerriers ; il faut donc qu'ils ſoient nourris de la chair de leurs ennemis.*

CHAPITRE XXVI.

Priſe de Québec par les Anglois.

TELLE étoit la face des choſes, lorſqu'une flotte angloiſe arriva dans le fleuve Saint-Laurent au mois de Juin 1759. A peine avoit-elle mouillé à l'iſle d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la mettre en cendres. S'ils euſſent exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu, hommes & vaiſſeaux. Mais la peur ſaiſit les capitaines qui conduiſoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtimens, & ſe hâtèrent de regagner la terre ſur leurs canots. L'aſſaillant, qui de loin avoit vu le danger, en fut garanti par cette précipitation, & la conquête du Canada lui fut comme aſſurée dès ce moment.

Le pavillon anglois ſe montra bientôt devant Québec. Il s'agiſſoit d'y prendre terre & de s'établir aux environs de cette place pour l'aſſiéger. Mais les bords de la riviere ſe trouverent ſi bien retranchés, ſi

bien défendus par des troupes & des redoutes placés de distance en distance, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque descente coûtoit aux assaillans des ruisseaux de sang, sans leur valoir aucun avantage. Ces malheureuses tentatives duroient depuis six semaines, lorsqu'ils eurent enfin le bonheur singulier de faire leur débarquement sans être apperçus. Ce fut le 12 Septembre, une heure avant le jour, à trois milles au-dessus de la ville. Leur armée, forte de six mille hommes, étoit déjà en ordre de bataille, lorsqu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes plus foible d'un tiers. L'ardeur suppléa quelque tems au nombre. A la fin la vivacité françoise abandonna la victoire à l'ennemi, qui avoit perdu l'intrépide Wolf, son général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable; mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de tems suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général françois Mont-

calm, qui, bleſſé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems avant d'expirer de ſonger au ſalut des ſiens, en les encourageant à réparer leur déſaſtre. Un ſentiment ſi généreux ne fut pas ſuivi du conſeil de guerrre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accouru de ſon poſte pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foibleſſe. On en rougit ; on voulut revenir ſur ſes pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus tems. Québec, aux trois quarts détruit par l'artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le dix-ſept.

L'Europe entiere crut que la priſe de cette place finiſſoit la grande querelle de l'Amérique ſeptentrionale. Perſonne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui la fortune même ſembloit interdire juſqu'à l'eſpérance, oſaſſent ſonger à retarder une deſtinée inévitable. On les connoiſſoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au-deſſus de Québec. On y laiſſa des troupes ſuffiſantes pour arrêter les progrès de la conquête, & l'on alla s'occuper à Montréal, des moyens d'en effacer la honte & la diſgrace.

C'eſt là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force ſur Québec, pour le reprendre par un coup de main ou par un ſiege, au défaut d'une ſurpriſe. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en regle; mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entrepriſe qu'au moment ou les ſecours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la diſette affreuſe de toutes choſes, où ſe trouvoit depuis long-tems la colonie, les préparatifs étoient déjà faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à ſe rompre vers le milieu de ſa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit gliſſer les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée, compoſée de citoyens & de ſoldats qui ne faiſoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, ſe précipita, dès le 20 Avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paiſible dans ſes quartiers d'hiver; & déjà toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Québec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces,

ſans un de ces haſards ſinguliers qu'il n'eſt pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier, en voulant ſortir de ſa chaloupe, étoit tombé dans l'eau. Un glaçon ſe rencontra ſous ſes mains; il y grimpa & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon, en deſcendant, raſa la rive de Québec. La ſentinelle angloiſe placée à ce poſte, voit un homme prêt à périr & crie au ſecours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un ſoldat François, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs ſpiritueuſes le rappelle un moment à la vie. Il recouvre aſſez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de la place; & il meurt. Auſſi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de ſa retraite, on eut le tems d'entamer ſon arriere-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné ſans doute la perte de la place.

L'aſſaillant y marche cependant avec une intrépidité qui ſembloit tout atten-

dre de la valeur, & rien d'une ſurpriſe. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorſqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes, ſorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la réſiſtance opiniâtre. Les Anglois furent repouſſés dans leurs murailles, après avoir laiſſé dix-huit cents de leurs plus braves ſoldats ſur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut auſſi-tôt ouverte devant Québec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne, qu'il ne vint point de ſecours de France, & qu'une forte eſcadre angloiſe remonta le fleuve, il fallut lever le ſiege dés le 16 Mai, & ſe replier de poſte en poſte juſqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avoit deſcendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troiſieme étoit arrivé par le lac Champlain, entourerent ces troupes, qui, peu nombreuſes dans l'origine, exceſſivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient, tout à la fois, de munitions de bouche & de guerre, & ſe trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces miſérables reſtes d'un corps de ſept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté,

& qui, aidé de quelques miliciens, de quelques ſauvages, avoit fait de ſi grandes choſes, furent enfin réduits à capituler; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix cimenterent la conquête. Elle augmenta la maſſe des poſſeſſions angloiſes dans le nord de l'Amérique.

CHAPITRE XXVII.

Ceſſion du Canada aux Anglois. Ce qu'ils en peuvent faire.

L'ACQUISITION d'un territoire immenſe n'eſt pas toutefois le plus grand fruit que la Grande-Bretagne doit retirer de la proſpérité de ſes armes. La population conſidérable qu'elle y a trouvée, eſt un avantage bien plus important. A la vérité, quelques-uns de ces nombreux habitans ont fui une domination nouvelle, qui n'admettoit entre les hommes d'autre différence que celle des qualités perſonnelles, de l'éducation, de l'aiſance, de la faculté d'être utile à la ſociété. Mais l'émigration de ces êtres mépriſables, dont l'importance n'avoit pour baſe que des coutumes barbares, a-t-elle dû être regardée comme une calamité ? La colonie n'auroit-elle pas beaucoup gagné à être débarraſſée de tous ces nobles oiſifs, qui la ſurchargoient depuis ſi longtems, de ces nobles orgueilleux qui y entretenoient le mépris de tous les travaux? Il faut que ſes terres ſoient défri-

chées, que ſes forêts ſoient abattues, que ſes mines de fer ſoient exploitées, que ſes pêcheries ſoient étendues, que l'induſtrie & les exportations prennent de l'accroiſſement : il ne faut que cela.

Le Canada a ſaiſi cette verité. Auſſi malgré les nœuds, ordinairement ſi forts, du ſang, du langage, de la religion, du gouvernement ; malgré cette foule de liaiſons & de préjugés qui prennent un ſi fier aſcendant ſur l'eſprit des hommes ; les Canadiens ont-ils paru tout conſolés du grand déchirement qui les avoit détachés de leur ancienne patrie. Ils ſe ſont facilement prêtés aux moyens qu'employoit la cour de Londres pour fonder ſur une baſe ſolide leur bonheur & leur liberté.

On leur a d'abord donné les loix de l'amirauté angloiſe. Mais à peine ont-ils apperçu cette innovation ; parce qu'elle n'intéreſſoit guere que les conquérans, en poſſeſſion de tout le commerce maritime de la colonie.

Ils ont été plus attentifs à l'établiſſement des loix criminelles de l'Angleterre. C'étoit un des plus heureux préſens que pût recevoir le Canada. Aux myſteres impénétrables d'une inquiſition barbare, ſuccédoit une inſtruction calme, raiſon-

née & publique ; un tribunal terrible & accoutumé au ſang, étoit remplacé par des *Pairs* humains, plus diſpoſés à reconnaître l'innocence qu'à préſumer le crime.

Les peuples conquis ont été plus touchés encore de voir leur liberté perſonnelle à jamais aſſurée par la fameuſe loi de l'*habeas corpus*. Trop long-tems victimes des volontés arbitraires de ceux qui les gouvernoient, ils ont béni la main bienfaiſante qui les tiroit de la ſervitude, pour les faire paſſer ſous la protection des loix.

Le ſoin de donner un code civil au Canada, a occupé enſuite le miniſtere britannique. Ce grand ouvrage, quoique confié à des juriſconſultes éclairés, laborieux & juſtes, n'a pas encore obtenu la ſanction du gouvernement. Si le ſuccès répond aux eſpérances, il ſe trouvera enfin une colonie qui aura une légiſlation faite pour ſon climat, pour ſa population & pour ſes travaux.

Indépendamment de ces vues paternelles, la Grande-Bretagne a penſé qu'il étoit dans les intérêts de ſa politique, d'amener par des reſſorts cachés, ſes nouveaux ſujets à l'amour des uſages de la langue, du culte, des opinions de la métropole. Cette conformité eſt en effet, généralement par-

lant, un des plus ſolides liens qui puiſſent attacher des colonies à la patrie principale. Mais nous ſoupçonnons que la ſituation actuelle des choſes auroit dû faire préférer un autre ſyſtême. L'Angleterre a aujourd'hui ſi fort à redouter l'eſprit d'indépendance qui regne dans l'Amérique ſeptentrionale, qu'il lui étoit plus avantageux peut-être de maintenir le Canada dans une ſorte d'éloignement des autres provinces, que de l'en rapprocher par des rapports qui peuvent les unir un jour trop étroitement.

Quoi qu'il en ſoit, la cour de Londres a donné au Canada le gouvernement anglois, autant qu'il étoit compatible avec une autorité purement royale, & ſans aucun mêlange d'adminiſtration populaire. Ses nouveaux ſujets, raſſurés contre la crainte des guerres futures, débarraſſés de la défenſe des poſtes éloignés, qui les arrachoit à leurs habitations; privés du commerce des pelleteries, qui a repris ſon cours naturel, ne ſont plus occupés que de leurs cultures. A meſure qu'elles augmentent, leurs liaiſons avec l'Europe & avec les Antilles deviennent plus vives, & bientôt elles ſeront conſidérables. Ce ſera déſormais l'unique reſſource d'un vaſte pays, où

la France verſoit autrefois des ſommes immenſes, parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de ſes iſles méridionnales. La vérité de cette combinaiſon politique, que tant de négociateurs n'ont pas apperçue, deviendra ſenſible, à meſure que nous expoſerons les avantages des établiſſemens formés par les Anglois dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale.

Fin du ſeizieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloiſes fondées à la baie d'Hudſon, à Terre-Neuve, à la nouvelle Ecoſſe, à la nouvelle Angleterre, à la nonvelle Yorck, au nouveau Jerſey.

CHAPITRE XXVIII.

Premieres expéditions des Anglois dans l'Amérique ſeptentrionale.

L'ANGLETERRE n'étoit connue dans le nouveau monde que par des pirateries ſouvent heureuſes & toujours bril-

lantes ; lorſque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer ſa nation en partage des richeſſes prodigieuſes qui, depuis près d'un ſiecle, couloient de cet hemiſphere dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique attacha les regards de cet homme, né pour imaginer des choſes hardies. Le talent qu'il avoit de ſubjuguer les eſprits, en donnant à tout ce qu'il propoſoit un air de grandeur, lui fit aiſément trouver des aſſociés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui ſe forma ſous l'appât de ſes magnifiques promeſſes, obtint du gouvernement, en 1584, la diſpoſition abſolue de toutes les découvertes qui ſe feroient ; & ſans autre encouragement, elle expédia dès le mois d'Avril de l'année ſuivante, deux bâtimens qui mouillerent dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils ſe ſentoient honorés, montrerent une complaiſance ſans bornes dans un pays où il s'agiſſoit d'établir leur nation, & laiſſerent les Sauvages arbitres des échanges qu'ils leur propoſoient dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publierent

publierent à leur retour en Europe, ſur la température du climat, ſur la fertilité du ſol, ſur le caractere des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la ſociété qui les avoit employés. Elle fit partir au printems ſuivant ſept navires, qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres, deſtinés à commencer un établiſſement. Une partie de ces premiers colons ſe fit maſſacrer par les ſauvages qu'on avoit outragés; le reſte, pour avoir négligé de pourvoir à ſa ſubſiſtance par la culture, périſſoit de faim & de miſere, lorſqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, ſi diſtingué de la foule des navigateurs, pour avoir, le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition, le fit choiſir par Eliſabeth, pour humilier Philippe II, dans la partie de ſes vaſtes poſſeſſions dont il abuſoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres ne furent jamais mieux exécutés. San-Iago, Carthagene, San-Domingo pluſieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaiſſeaux, devinrent la proie de la flotte angloiſe. Ses inſtructions portoient qu'après ſes opérations elle iroit offrir à Roenoque

les ſecours dont on y auroit beſoin. Le déſeſpoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux, qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent pour toute grace, d'être ramenés dans leur patrie; & la complaiſance qu'eut l'amiral de ſouſcrire à leur demande, rendit inutiles les dépenſes qui avoient été faites juſqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les aſſociés. Ils firent ſucceſſivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit en 1589, cent quinze perſonnes des deux ſexes, aſſujetties à un gouvernement régulier, & ſuffiſamment pourvues de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur défenſe, pour la culture & pour le commerce. Ces commencemens donnoient des eſpérances; mais elle ſe perdirent dans le chaos & la diſgrace où ſe précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de ſon fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue, lorſque Goſnold, l'un des premiers aſſociés, réſolut en 1602, de la viſiter. Son expérience dans la navigation, lui fit ſoup-

çonner qu'on n'avoit pas connu juſqu'alors la route qu'il falloit tenir, & qu'en prenant par les Canaries, par les iſles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminerent à s'éloigner du ſud, & à tourner à l'oueſt. La tentative lui réuſſit; mais en arrivant ſur les côtes de l'Amérique, il ſe trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la nouvelle Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries, avec leſquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le ſuccès de cette entrepriſe, firent impreſſion ſur les négocians anglois. Pluſieurs ſe réunirent, en 1606, pour former un établiſſement dans le pays que Goſnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla, dans quelques autres, le ſouvenir de la colonie de Roenoque. Il y eut alors deux aſſociations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole n'étoit connu en Angleterre que ſous le nom général de Virginie, l'une fut appellée compagnie, de la Virginie méridionale, & l'autre compagnie de la Virginie ſeptentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifeſtée dans

les premiers jours, ne tarda pas à ſe refroidir. Il y eut entre les deux corps, plus de jalouſie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le ſecours de la premiere loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent ſi lents, qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cents perſonnes dans les deux établiſſemens. L'aiſance qu'exigoient les mœurs ſimples du tems, étoit alors ſi générale en Angleterre, que le deſir de s'expatrier, pour courir après la fortune, ne tentoit perſonne. C'eſt le ſentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richeſſes, il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la ſuperſtition, qui la fit naître du choc des opinions religieuſes.

CHAPITRE XXIX.

Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.

LES Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides ſi fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile impoſant ſur les cérémonies d'un culte ſauvage, ſes myſteres ne ſe célébroient jamais que dans des réduits obſcurs, & le plus ſouvent dans des bocages ſombres, où la peur enfante des ſpectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui poſſédaſſent la doctrine ſacrée, encore ne leur étoit-il permis de rien écrire ſur cet important objet, pour n'en pas mettre les ſecrets ſous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient enſanglantés de victimes humaines; ils étoient enchis des plus précieuſes dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances céleſtes fût l'unique gardienne de ces tréſors, ils furent toujours reſpectés par la

cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la tranſmigration éternelle des ames : dogme ſi naturel à tous les eſprits qui craignent ou eſperent une autre vie ! La principale autorité du gouvernement réſidoit dans les miniſtres de cette religion terrible ; parce que l'empire de l'opinion eſt le plus puiſſant de tous & le plus conſtant. L'éducation de la jeuneſſe étoit dans leurs mains, & c'eſt par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homne. Ils connoiſſoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient auſſi ſouverainement des querelles des états, que des conteſtations des citoyens. Quiconque oſoit réſiſter à leurs décrets, n'étoit pas ſeulement exclu de toute participation aux divins myſteres, mais étoit encore banni de la ſociété des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévoquablement privé de la protection des loix, la mort ſeule pouvoit mettre fin à ſes infortunes. L'hiſtoire des ſuperſtitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un auſſi fier aſcendant que celle des druides. Ce fut la ſeule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains : tant les druides oppoſoient de force à la puiſſance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de ſon pouvoir, lorſque le chriſtianiſme la fit entiérement diſparoître au ſeptieme ſiecle. Les peuples du Nord, qui avoient envahi ſucceſſivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle ſemés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, ſoit ignorance facile à perſuader, ils avoient embraſſé ſans peine un culte que la multiplicité de ſes cérémonies faiſoit aimer à des hommes groſſiers & ſauvages. Leur exemple entraîna aiſément les Saxons, qui s'emparerent depuis de l'Angleterre. Ils adopterent ſans répugnance, une doctrine qui juſtifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en aſſuroit la ſtabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations remplacerent les vertus actives & ſociales. Une vénération ſtupide pour des ſaints ignorés, étoit ſubſtituée au culte du premier Être. Le merveilleux des miracles étouffoit la connoiſſance des cauſes naturelles. Des prieres ou des offrandes, expioient les

forfaits les plus inhumains. Toutes les ſemences de la raiſon étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce déſordre, en ſurent profiter. Les prêtres obtinrent un reſpect qu'on refuſoit aux rois ; leur perſonne devint ſacrée. Le magiſtrat perdit toute inſpection ſur leur conduite ; ils ſe déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les ſupplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les queſtions de juriſprudence, à toutes les matieres d'état, & devinrent arbitres ou juges de toutes les cauſes. Vouloit-on raiſonner, la foi parloit, & tous écoutoient en ſilence, ſes oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement dans ces ſiecles, que les débauches ſcandaleuſes du clergé n'affoibliſſoient pas ſon autorité.

C'eſt qu'elle étoit dès-lors fondée ſur de grandes richeſſes. Auſſitot qu'on eût prêché que la religion qui vivoit de ſacrifices, exigeoit avant tout, celui de la fortune & des biens de la terre, la nobleſſe qui avoit concentré dans ſes mains toutes les propriétés, employa les bras de ſes eſclaves à édifier des temples, & ſes terres à doter ces fondations. Les rois donnerent à l'égliſe, tout ce qu'ils

avoient ravi au peuple : ils ſe dépouillerent juſqu'à ne ſe réſerver ni de quoi payer les ſervices militaires, ni de quoi ſoutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuiſſance n'étoit jamais ſoulagée par ceux qui l'avoient cauſée. Le maintien de la ſociété ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'égliſe, c'étoit un ſacrilege, une proſtitution des choſes ſaintes à des uſages profanes. Ainſi parloient les clercs ; ainſi le croyoient les laïques. La poſſeſſion du tiers des fiefs du royaume, les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé, le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions ſacerdotales, ne raſſaſioient pas l'avidité toujours active d'un clergé ſavant dans ſes intérêts. Il trouva dans l'ancien teſtament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & inconteſtable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixieme de l'induſtrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paie des ſoldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuſe ſatisfaction les ſuccès qu'avoit en An-

gleterre les riches & ſuperbes apôtres d'un Dieu né dans la miſere, & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les grands, les monarques même furent invités à venir en pélerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, aſſortie au rang qu'ils tenoient ſur la terre. Les papes s'attribuerent inſenſiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les cauſes eccléſiaſtiques ; & leur fiſc s'accrut, avec le tems, du dixieme des revenus d'un clergé qui levoit le dixieme de tous les biens du royaume.

Lorſque ces pieuſes vexations eurent été portées en Angleterre, auſſi loin qu'elles pouvoient aller ; Rome chrétienne y aſpira au pouvoir ſuprême. Les fraudes de ſon ambition étoient couvertes d'un voile ſacré. Elle ne ſappoit les fondemens de la liberté qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit oppoſer l'homme à lui-même, & ſubjuguer ſes droits par ſes

préjugés. On la vit s'établir arbitre deſpotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les ſujets, entre un monarque & les rois ſes voiſins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ſes foudres ſpirituelles. Mais il lui falloit des émiſſaires pour répandre la terreur de ſes armes. Elle appella les moines à ſon ſecours. Le clergé ſéculier, malgré le célibat qui le ſéparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, ſouvent plus forts que ceux du ſang. Une claſſe d'hommes iſolés de la ſociété par des inſtitutions ſingulieres qui devoient les porter au fataniſme, par une ſoumiſſion, un dévouement aveugles aux volontés d'un pontife étranger, étoit propre à ſeconder les vues de ce ſouverain. Ces vils & malheureux inſtrumens de la ſuperſtition, remplirent leur vocation funeſte. Par leurs intrigues, ſecondées de la faveur des événemens, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les paſſions & les caprices violens de Henri VIII, briſerent enfin cette honteuſe dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir ſi monſtrueux, avoit déſſillé les yeux de la nation. Le prince oſa, d'un

coup, ſe ſouſtraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres & s'arroger la ſuprématie de ſon égliſe.

Ce ſchiſme éclatant amena d'autres changemens ſous le regne d'Edouard, ſucceſſeur de Henri. Les opinions religieuſes qui changeoient alors la face de l'Europe, furent diſcutées. On prit quelque choſe de chacune ; on retint pluſieurs dogmes, pluſieurs rits de l'ancien culte, & l'on forma de ces divers fragmens, une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de religion anglicane.

Eliſabeht, qui mit la derniere main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop ſubtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies, pour attacher les eſprits par les ſens. Son goût naturel pour la magnificence, le deſir d'étouffer les diſputes ſur le dogme, en amuſant par les ſpectacles du culte, la faiſoient pencher vers une plus grande augmentation de ſolemnités. Mais la politique gêna ſes inclinations, & l'obligea de les ſacrifier aux préjugés d'un parti qui, lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de ſoupçonner que Jacques Premier exécuteroit ce qu'Eliſabeth n'avoit pas même oſé tenter, on devoit le croire

porté à reſtreindre les rits eccléſiaſtiques. Ce prince avoit été élevé dans le ſein du presbytérianiſme, ſecte altiere, à qui la ſimplicité de ſes habits, la gravité de ſes mœurs, l'auſtérité de ſes principes, un uſage habituel des expreſſions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ſes noms de baptême que dans l'ancien teſtament, ſembloient devoir inſpirer une averſion inſurmontable pour le faſte du culte catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'eſprit de ſyſtême prévalut, dans le nouveau roi, ſur les principes de ſon éducation. Frappé de la juriſdiction épiſcopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premieres impreſſions qu'il avoit reçues; & ſe paſſionna pour une hiérarchie modelée ſur l'économie politique d'un empire bien conſtitué. Dans ſon enthouſiaſme, il voulut aſſujettir l'Ecoſſe, ſa patrie, à cette diſcipline merveilleuſe; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il ſe propoſoit même d'ajouter l'éclat des plus auguſtes cérémonies à la majeſté du plan, lorſque le tems auroit mûri ſes grands

projets. Mais l'émotion qu'il cauſa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans ſon ſyſtême de réformation. Il ſe contenta de recommander à ſon fils de reprendre le fil de ſes vues, quand il y verroit les conjonctures favorables ; il lui peignit les presbytériens comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aiſément des conſeils qui n'étoient que trop conformes aux principes de deſpotiſme qu'il avoit reçus de Bunckingham, ſon favori, le plus corrompu des hommes le plus corrupteur des courtiſans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva pluſieurs évêques aux premieres dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les réſolutions publiques. Ces ambitieux prélats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foibleſſe de ſe conduire par les inſpirarions d'autrui, montrerent l'ambition ſi familiere au clergé d'élever la juriſdiction eccléſiaſtique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'égliſe, ſous prétexte qu'elles étoient d'inſtitution apoſtolique, & recourir, pour les faire

obſerver, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le deſſein paroiſſoit formé de rétablir, dans tout ſon éclat, ce que les proteſtans appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer, pour y réuſſir, les voies les plus violentes. Ce projet cauſoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit ſoutenu par les préjugés & les intrigues d'une reine audacieuſe, qui avoit apporté de France une paſſion immodérée pour le pouvoir abſolu & pour le papiſme.

On concevroit à peine l'aigreur que des ſoupçons ſi graves avoient répandue dans les eſprits. Une prudence ordinaire auroit laiſſé a la fermentation le tems de ſe calmer. L'eſprit de fanatiſme fit choiſir ces jours nébuleux, pour tout rappeller à l'unité de la religion anglicane, qui étoit devenue plus odieuſe aux non-conformiſtes, depuis qu'ils la voyoient ſurchargée de pratiques qu'ils regardoient comme ſuperſtitieuſes. Il fut ordonné, dans les deux royaumes, de ſe conformer au culte & à la diſcipline de l'égliſe épiſcopale. On ſoumit à cette loi les presbytériens, qui commençoient à s'appeller puritains, parce qu'ils faiſoient profeſſion de ne prendre que la parole de Dieu, pure & ſimple, pour

regle de leur conduite & de leur croyance. On y assujettit tous les calvinistes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce, qui se trouvoient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin, les ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se séparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie, l'influence qu'elle avoit au dehors, en qualité de chef & de soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des puritains se partagerent entre la soumission & la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir ni la honte de ceder ni la peine de combatre, tournerent les yeux vers l'Amérique septentrionnale, pour chercher la liberté civile & religieuse, qu'une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévots fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur maniere, dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi, qu'il

conduiſit depuis à l'échafaud. Cependant l'enthouſiaſme, plus puiſſant encore que les perſécuteurs, ſurmonta tous les obſtacles, & cette région du nouveau monde fut bientôt remplie de presbytériens. La ſatisfaction dont ils jouiſſoient dans leur retraite, attira ſucceſſivement tout ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame aſſez atroce, pour ſe plaire aux effroyables cataſtrophes qui, bientôt après, firent de l'Angleterre un théatre d'horreur & de ſang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons, dans des tems plus calmes. Enfin l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs ſouverains, allerent à travers les périls de l'Océan, chercher la vie & le ſalut dans cet autre hémiſphere. Ne le quittons pas, n'achevons pas de le parcourir, ſans tâcher de le connoître.

CHAPITRE XXX.

Parallele de l'ancien & du nouveau monde.

COMBIEN de tems le nouveau monde reſta-t-il, pour ainſi dire, ignoré même après avoir été découvert ? Ce n'étoit pas à de barbares ſoldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées juſtes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philoſophie ſeule devoit profiter des lumieres ſemées dans les récits des voyageurs & des miſſionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour ſaiſir ſes rapports avec le reſte du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la ſurface du nôtre. Leur figure d'ailleurs offre des reſſemblances ſingulieres, qui pourroient conduire à des inductions ſéduiſantes, s'il ne falloit pas ſe défier de l'eſprit de ſyſtême, qui vient nous arrêter ſouvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroiſſent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique & vont ſe terminer au tropique du capricorne, ſéparées à l'Eſt & à l'Oueſt par l'Océan, qui les environne. Quels que ſoient, & la ſtructure de ces deux bandes, & le balancement ou la ſymmétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur poſition. C'eſt l'inconſtance de la mer, qui fait la ſolidité de la terre. Pour fixer le globe ſur ſa baſe, il falloit, ce ſemble, un élément qui, flottant ſans ceſſe autour de notre planete, pût contre balancer, par ſa peſanteur, toutes les autres ſubſtances, & par ſa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverſer. L'eau, par la mobilité de ſa nature & par ſa gravité tout enſemble, eſt infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe, autour de ſon centre. Que notre hémiſphere ait au Nord une maſſe de terre extrêmement large; à nos antipodes, une maſſe d'eau toute auſſi peſante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si ſous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes

& d'animaux ; ſous la même latitude, l'Amérique ſera baignée d'une mer remplie de poiſſons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupedes, les nations les plus nombreuſes, les éléphans & les hommes peſent ſur la terre, & ſemblent en abſorber toute la fécondité dans l'enceinte de la zone torride, aux deux poles, nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'inſectes, avec les peuplades infinies & prodigieuſes de la mer, comme pour ſoutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté ; ſi toutefois, & les baleines, & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids ſur un globe, où tous les êtres vivans ne ſont qu'une modification paſſagere du limon qui le compoſe. En un mot l'Océan roule ſur ce globe pour le façonner au gré des loix génerales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hémiſphere, un pole, une zone ; mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppoſe en quelque ſorte à la fluidité qui fait ſon eſſence, & lui donne ſon activité. C'eſt entre les tropiques,

ſur-tout que la mer s'étend & s'agite ; qu'elle éprouve le plus de viſſitudes, ſoit dans ſes mouvemens périodiques & réguliers, ſoit dans ces eſpeces de convulſions, que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du ſoleil, & les fermentations que cauſe la continuité de ſa chaleur dans la zone torride, doivent influer prodigieuſement ſur l'Océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence ; & la mer, pour obéir à cette double impulſion, doit, ce ſemble, précipiter ſes eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatiſſement du globe vers les poles, qui donne une raiſon ſuffiſante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé juſqu'à préſent les terres auſtrales. La mer ne peut guere ſortir de l'enceinte des tropiques, ſi les zones tempérées & glaciales ne ſe trouvent pas plus voiſines du centres de la terre que de la zone torride. C'eſt donc la mer qui fait l'équilibre de la terre & qui diſpoſe de l'arrangement de ſes matieres. Une preuve que les deux bandes ſymmétriques que préſentent au premier coup d'œil les deux continens du globe, ne ſont pas eſſentielles à ſa conformation, c'eſt que le nouvel hémiſphere a reſté beaucoup plus long-tems que l'ancien ſous

les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des reſſemblances ſenſibles entre les deux hémiſpheres, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruiſent la prétendue harmonie qu'on ſe flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde ſous les yeux on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horne, entre l'archipel des Indes orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chily & celles de Monomotapa; on eſt frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau: par-tout on croit voir des terres oppoſées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des iſles & des preſqu'iſles ſemées ou jetées par les mains de la nature, comme des contre-poids, & toujours la mer par ſes mouvemens & ſa pente entretenant la balance dans une oſcillation inſenſible. Mais en comparant, d'une autre côté, la grande étendue de la mer Pacifique, qui ſépare les deux Indes, avec le petit eſpace que l'Océana pris entre les côtes de Guinée & celle du Bréſil; la forte maſſe des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on con-

noît des terres auſtrales ; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'Eſt & à l'Oueſt, avec celles des Cordelieres qui ſe prolongent du Nord au Sud, l'eſprit s'arrête & voit avec chagrin diſparoître le plan d'ordonnance & de ſymmétrie, dont il avoit embelli ſon ſyſtême de la terre. Le contemplateur eſt encore plus mécontent de ſes rêves quand il vient à conſiderer l'exceſſive hauteur des montagnes du Pérou. C'eſt alors qu'il eſt étonné de voir un continent ſi élevé & ſi nouveau, la mer ſi fort au-deſſous de ſes ſommets, & ſi récemment deſcendue des terres que ces fiers boulevards ſembloient défendre de ſes attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémiſphere. L'air & la terre, tout l'atteſte.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique, des bois immenſes au midi ; de grands lacs & de vaſtes marais au nord ; des neiges preſque éternelles entre les tropiques ; peu de ces ſables purs qui ſemblent être le ſédiment de la terre épuiſée ; point d'hommes entiérement noirs ; des peuples très-blancs ſous la ligne ; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique eſt brûlante, inha-

bitacle ; un climat rigoureux & glacé, ſous le même paralelle que nos climats tempérés ; enfin une différence de dix ou douze degrés de témperature, entre l'ancien & le nouvel hémiſphere ce ; ſont autant d'empreintes d'un monde naiſſant

Pourquoi le continent de l'Amérique ſeroit-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, ſi ce n'étoit l'humidité que l'Océan y a laiſſée, en le quittant long-tems après que notre continent avoit été peuplé ? C'eſt la mer ſeule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût auſſi anciennement habité que l'Aſie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémiſphere, n'en avoient pas inondé la ſurface, l'homme y auroit de bonne heure coupé les bois, deſſéché les marais, conſolidé un ſol pâteux, en le remuant & l'expoſant aux rayons du ſoleil ; ouvert une iſſue aux vents, & donné des digues aux fleuves ; le climat y eût déjà changé. Mais un hémiſphere en friche & dépeuplé, ne peut anoncer qu'un monde récent, lorſque la mer, voiſine de ſes côtes, ſerpente encore ſourdement dans ſes veines. Des ſoleils moins ardens, des pluies plus abondantes des neiges plus profondes des vapeurs plus épaiſſes & plus ſtagnantes

ſtagnantes, y décelent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de ſon enfance.

La différence du climat provenue du ſéjour de la mer ſur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup ſur les hommes & les animaux. De cette diverſité de cauſes, devoit naître une prodigieuſe diverſité d'effets. Auſſi voit-on dans l'ancien continent deux tiers plus d'eſpeces d'animaux que dans le nouveau; des animaux conſidérablement plus gros, à égalité d'eſpeces; des monſtres plus féroces & plus ſanguinaires, à raiſon d'une plus grande multiplication des hommes. Combien au contraire, la nature paroît avoir négligé le nouveau monde! Les hommes y ſont moins forts, moins courageux; ſans barbe & ſans poil; dégradés dans tous les ſignes de la virilité; foiblement doués de ce ſentiment vif & puiſſant, de cet amour délicieux qui eſt la ſource de tous les amours, qui eſt le principe de tous les attachemens, qui eſt le premier inſtinct, le premier nœud de la ſociété, ſans lequel tous les autres liens factices n'ont point de reſſorts, ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y ſont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci, peu ſenſibles au bonheur

de les aimer, ne voient en elles que les instrumens de tous leurs besoins ; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme sur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de se réserver les périls à la chasse, à la pêche comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce sexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, suppose une imperfection dans les organes, une sorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique; comme dans les individus de notre continent qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'est un vice radical dans l'autre hémisphere, dont la nouveauté se décele par cette sorte d'impuissance.

Si les Américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espece d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'est une question qu'on ne doit pas se hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique, est hérissée de difficultés

inexplicables. Si vous dites que les Norwégiens ont d'abord peuplé le Groenland & qu'enſuite les Groenlandois ont paſſé ſur les côtes du Labrador ; d'autres vous diront qu'il eſt plus naturel que les Groenlandois ſoient iſſus des Eskimaux, auxquels ils reſſemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtzcatka, on demandera quel motif ou quel haſard a conduit les Tartares au nord-oueſt de l'Amérique ? Cependant on imagine que c'eſt par le Groenland ou le Kamtzcatka, que les habitans de l'ancien hémiſphere ont dû paſſer dans le nouveau ; puiſque c'eſt par ces deux contrées que les deux continens ſont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment ſuppoſer que la zone torride du nouveau monde a été peuplée par une de ſes zones glaciales ? La population refoule bien du nord au midi ; mais elle doit naturellement avoir commencé ſous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroiſſent nouveaux, il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'hiſtoire des nations, eſt la ſource & la ſolution de toutes les difficultés.

On ſuppoſera que la mer s'étant dé-

bordée ſur l'autre hémiſphere, ſes anciens habitans ſe ſeront refugiés ſur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu ſur ces ſommets de neiges, environnés d'eaux? Comment des hommes, qui avoient reſpiré ſous un ciel pur & delicieux, auront-ils pu ſurvivre à la diſette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui ſont la ſuite inſéparable d'un déluge? Comment l'eſpece ſe ſera-t-elle conſervée & multipliée dans ces jours de calamité, ſuivis des ſiecles de langueur? Malgré tous ces obſtacles, convenons que l'Amérique s'eſt repeuplée des déplorables reſtes de ſa dévaſtation. Tout retrace une maladie dont la race humaine ſe reſſent encore. La ruine de ce monde eſt encore empreinte ſur le front de ſes habitans. C'eſt une eſpece d'hommes dégradée & dégénérée dans ſa conſtitution phyſique, dans ſa taille, dans ſon genre de vie, dans ſon eſprit peu avancé pour tous les arts de la civiliſation. Un air plus humide, une terre plus marécageuſe, devoient infecter juſqu'à la racine tous les germes, ſoit de la ſubſiſtance, ſoit de la multiplication des hommes. Il a fallu des ſiecles pour que la population pût renaître

& ſe refaire de ſes pertes, & plus de ſiecles encore pour que la terre deſſéchée & praticable, ouvrît ſon ſein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit ſe purifier, avant que le ciel s'épurât ; & le ciel redevenir ſerein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémiſphere, mais ſa renaiſſance. Il a dû ſans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien ; mais il a pu être ſubmergé plus tard. Les grands oſſemens foſſiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a poſſédé autrefois des éléphans, des rhinocéros & d'autres énormes quadrupedes dont l'eſpece a diſparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent preſque à fleur de terre, atteſtent une révolution du globe trés-ancienne, mais poſtérieure à celles qui ont bouleverſé notre hémiſphere.

Quand même le nouveau monde, on ne ſait par qu'elle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque ſeroit encore d'une date ſi reculée, qu'elle laiſſeroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne ſeroit plus trois ou quatre ſiecles, qu'il ſuffiroit de donner à la fondation des

empires du Mexique & du Pérou ; puiſqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des uſages répandus ſur le reſte du globe, on y a pourtant vu une police & une ſociété, des inventions & des pratiques qui, ſans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge, ſuppoſoient une aſſez longue ſuite de ſiecles poſtérieurs à cette cataſtrophe. Car quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obſtacles inſurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à ſe policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & diviſés par une guerre ſanglante & continuelle; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une légiſlation qu'il étoit impoſſible d'avoir empruntés, ſoit des tems, ſoit des pays éloignés. L'art ſeul de la parole & celui de l'écriture, même hiéroglyphique, demandent plus de ſiecles pour former une nation iſolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour ſe perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des ſiecles ne ſont pas autant à l'eſpece, que des années à l'individu. L'une doit occuper

un assez vaste champ dans la durée & dans l'espace ; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance & l'uniformité qui regnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent, si différentes entr'elles ; mais semblent confirmer en même tems qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphere étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une descendance marquée.

CHAPITRE XXXI.

Comparaiſon des peuples policés & des peuples ſauvages.

QUOI qu'il en ſoit & de leur origine & de leur ancienneté très-incertaines, un objet de curioſité plus intéreſſant peut-être, eſt de ſavoir ou d'examiner ſi ces nations, encore à demi ſauvages, ſont plus ou moins heureuſes que nos peuples civiliſés ; ſi la condition de l'homme brut, abandonné au pur inſtinct animal, dont une journée employée à chaſſer, ſe nourrir produire ſon ſemblable, & ſe repoſer, devient le modele de toutes ſes journées, eſt meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux qui trie le duvet pour ſe coucher, file le coton du ver-à-ſoie pour ſe vêtir, a changé la caverne, ſa premiere demeure, en un palais, a ſu varier ſes commodités & ſes beſoins de mille manieres différentes.

C'eſt dans la nature de l'homme, qu'il faut chercher ſes moyens de bonne heure. Que lui faut-il pour être auſſi heureux qu'il peut l'être ? La ſubſiſtance pour le pré-

ſent ; & s'il penſe à l'avenir, l'eſpoir & la certitude de ce premier bien. Or l'homme ſauvage, que les ſociétés policées n'ont pas repouſſé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce néceſſaire abſolu ? S'il ne fait pas de proviſions, c'eſt que la terre & la mer ſont des magaſins & des réſervoirs toujours ouverts à ſes beſoins. La pêche ou la chaſſe ſont de toute l'année, ou ſuppléent à la ſtérilité des ſaiſons mortes. Le Sauvage n'a pas des maiſons bien fermées, ni des foyers commodes ; mais ſes fourrures lui ſervent de toit, de vêtement & de poële. Il ne travaille que pour ſa propre utilité, dort quand il eſt fatigué, ne connoît ni les veilles ni les inſomnies. La guerre eſt pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, eſt une condition de ſa nature & non une profeſſion de ſa naiſſance ; un devoir de la nation, non une ſervitude de famille. le Sauvage eſt ſérieux, & point triſte : on voit rarement ſur ſon front l'empreinte des paſſions & des maladies qui laiſſent des traces ſi hideuſes ou ſi funeſtes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne deſire point, ni deſirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie ſont la plupart des remedes à des maux qu'il ne ſent pas. Les plaiſirs ſont un ſoula-

gement des appétits, que rien n'excite dans ſes ſens. L'ennui n'entre guere dans ſon ame, qui n'éprouve, ni privations, ni beſoin de ſentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le Sauvage ne ſouffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civiliſé qu'a-t-il de plus heureux? Sa nourriture eſt plus ſaine & plus délicate que celle de l'homme ſauvage. Il a des vêtemens plus doux, un aſyle mieux défendu contre l'injure des ſaiſons. Mais le peuple, qui doit faire la baſe & l'objet de la police ſociale, cette multitude d'hommes qui dans tous les états ſupporte les travaux pénibles & les charges de la ſociété, le peuple vit-il heureux, ſoit dans ces empires où les ſuites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'eſclavage, ſoit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la ſervitude? Les gouvernemens mitoyens laiſſent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix eſt-elle achetée, cette ſécurité? Par des flots de ſang qui repouſſent quelques inſtans la tyrannie, pour la laiſſer retomber avec plus de fureur & de férocité ſur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron ont

vengé l'expulsion des Tarquins & la mort de César.

La tyrannie, dit-on, est l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi la souffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises du despotisme, qu'il emploie de violence & d'artifice, lui-même pour s'emparer de toutes les facultés des hommes ? Mais est-il permis de se plaindre & de murmurer sous les verges de l'oppresseur ? N'est-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper jusqu'au dernier soupir de la victime ? A ses yeux les cris de la servitude sont une rebellion. On les étouffe dans une prison, souvent même sur un échafaud. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie sous le nom de l'autorité ?

Dès-lors à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé ? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit entre l'homme de cour qui peut attaquer son fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ? Sans

propriété, comment ſe promettre une ſubſiſtance durable? Quel eſt le genre d'induſtrie à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes du gouvernement?

Dans les bois de l'Amérique, ſi la diſette regne au nord, on dirige ſes courſes au midi. Le vent ou le ſoleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrieres qui ferment nos états polirés, ſi la famine, ou la guerre, ou la peſte répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'eſt une priſon où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la miſere, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour ſon malheur, s'y voit condamné à ſouffrir toutes les vexations, toutes les rigueurs que l'inclémence des ſaiſons & l'injuſtice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes le colon ſerf de la glebe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le ſol & le fruit ne lui appartiennent point; trop heureux quand ſes travaux aſſidus lui valent une portion des récoltes qu'il a ſemées. Obſervé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur qui lui diſpute juſqu'à la paille où la fatigue va chercher un ſommeil court & troublé, ce malheureux s'expoſe chaque jour à des

maladies qui, jointes à la diſette où ſa condition le réduit, lui font deſirer la mort plutôt qu'une guériſon diſpendieuſe & ſuivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou ſujet, eſclave à double titre, s'il a quelques arpens, un ſeigneur y va recueillir ce qu'il n'a point ſemé: n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée: s'il n'a que ſa perſonne, le prince l'enleve pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes l'ouvrier & l'artiſan ſans attelier ſubiſſent la loi de chefs avides & oiſifs qui, par le privilege du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'induſtrie pour rien, & de vendre ſes ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le ſpectacle du luxe dont il eſt doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'inſolence d'un faſte qui l'humilie & l'écraſe.

Quand même on ſuppoſeroit que les travaux & les périls de nos métiers deſtructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, ſeroient moins pénibles, moins nuiſibles que la vie errante des ſauvages chaſſeurs

ou pêcheurs ; quand on croiroit que des hommes qui ſe lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, ſont moins malheureux que des ſauvages qui dans les tortures & les ſupplices même ne verſent pas une larme, il reſteroit encore une diſtance infinie entre le ſort de l'homme civil & celui de l'homme ſauvage ; différence tout entiere au déſavantage de l'état ſocial. C'eſt l'injuſtice qui regne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions ; inégalité qui naît de l'oppreſſion & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutiſſent le peuple juſqu'à l'empêcher de ſentir ſa dégradation : ni la religion, ni la morale ne peuvent lui fermer les yeux ſur l'injuſtice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au ciel quel étoit ſon crime pour naître ſur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inſéparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la ſupériorité de l'état civil ſur l'état de nature, l'homme obſcur & rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une

abondance qui fait ſa pauvreté. Il envie à l'opulence, des plaiſirs dont l'habitude même ôte le ſentiment au riche qui peut en jouir. Quel eſt le domeſtique qui peut aimer ſon maître? & qu'eſt-ce que l'attachement des valets? Quel eſt le prince vraiment chéri de ſes courtiſans, même lorſqu'il eſt haï de ſes ſujets? Que ſi nous préférons notre état à celui des peuples ſauvages, c'eſt par l'impuiſſance où la vie civile nous a réduits de ſupporter certains maux de la nature, où le ſauvage eſt plus expoſé que nous; c'eſt par l'attachement à certaines douceurs, dont l'habitude nous a fait un beſoin. Encore dans la force de l'âge, un homme civiliſé s'accoutumera-t-il, avec des ſauvages, à rentrer même dans l'état de nature; témoin cet Ecoſſois qui, jeté & abandonné ſeul dans l'iſle Fermandez, ne fut malheureux que juſqu'au tems où les beſoins phyſiques l'occuperent aſſez pour lui faire oublier ſa patrie, ſa langue, ſon nom, & juſqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen ſe ſentit ſoulagé du grand fardeau de la vie ſociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'uſage de la réflexion & de la penſée qui le ramenoient vers le paſſé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le ſentiment de l'indépendance

étant un des premiers inſtincts de l'homme, celui qui joint à la jouiſſance de ce droit primitif la sûreté morale d'une ſubſiſtance ſuffiſante, eſt incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font ſentir à chaque inſtant la perte de ſa liberté. Comparer l'état des ſauvages à celui des enfans, n'eſt-ce pas décider la queſtion ſi fortement débattue entre les philoſophes, ſur les avantages de l'état de nature & de l'état ſocial ? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne ſont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine ? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne ſont pas ſous la verge du pédantiſme, n'eſt-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur eſt propre ? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il eſt heureux. Demandez à l'homme ſauvage s'il eſt malheureux. Si tous deux vous répondent NON, la diſpute eſt finie.

Peuples civiliſés, ce parallele eſt ſans doute affligeant pour vous : mais vous ne ſauriez reſſentir trop vivement les calamités ſous le poids deſquelles vous gémiſſez. Plus cette ſenſation vous ſera douloureuſe, & plus elle ſera propre à vous rendre attentifs aux véritables cauſes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous

convaincre qu'ils ont leur ſource dans le déréglement de vos opinions, dans les vices de vos conſtitutions politiques, dans les loix bizarres par leſquelles celles de la nature ſont ſans ceſſe outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le phyſique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il eſt devenu ſous leurs mains.

CHAPITRE XXXII.

En quel état les Anglois trouverent l'Amérique ſeptentrionale, & ce qu'ils y ont fait.

LEs premiers Européens qui allerent former les colonies angloiſes, trouverent d'immenſes forêts. Les gros arbres que la terre y avoit pouſſés juſqu'aux nues, y étoient embarraſſés de plantes rampantes qui en interdiſoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inacceſſibles. On n'y rencontroit que quelques ſauvages hériſſés du poil & de la dépouille de ces monſtres. Les humains épars ſe

fuyoient, ou ne ſe cherchoient que pour ſe détruire. La terre y ſembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir qu'à ſe peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produiſoit tout à ſon gré, ſans aide & ſans maître; elle entaſſoit toutes ſes productions avec une profuſion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une ſeule eſpece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au ſein de vaſtes marais, d'où ſe répandant par diverſes iſſues, ils enchaînoient, ils enfermoient des iſles dans une multitude de bras. Le printems renaiſſoit des débris de l'automne. Les feuilles ſéchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle ſeve qui repouſſoit des fleurs. Des troncs creuſés par le tems ſervoient de retraite à d'innombrables oiſeaux. La mer bondiſſant ſur les côtes & dans les golfes qu'elle ſe plaiſoit à ronger, à creneler, y vomiſſoit par bandes des monſtres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes, qui venoient ſe jouer ſur des rives déſertes, & s'y livrer aux plaiſirs de la liberté & de l'amour. C'eſt là que la nature exerçoit ſa force créatrice, en re-

produiſant ſans ceſſe ces grandes eſpeces qu'elle couve dans les abymes de l'Océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut, & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faulx de la ſymmétrie, avec les inſtrumens de tous les arts. Auſſitôt des bois impraticables s'ouvrent & reçoivent dans de larges clarieres des habitations commodes. Les animaux deſtructeurs cedent la place à des troupeaux domeſtiques, & les ronces arides, aux moiſſons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le ſein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes ſe rempliſſent de cités; les anſes de vaiſſeaux; & le nouveau monde ſubit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien. Quels reſſorts puiſſans ont élevé ce merveilleux édifice de l'induſtie & de la politique européenne? Reprenons le tableau par ſes détails. Dans l'enfoncement eſt un objet iſolé qui ne fait point maſſe avec l'enſemble : c'eſt la baie d'Hudſon.

CHAPITRE XXXIII.

Climat de la baie d'Hudſon. Habitudes de ſes habitans. Commerce qu'on y fait.

CE détroit, dont la profondeur eſt de dix degrés, eſt formé par l'Océan, dans les régions éloignées, au nord de l'Amérique. Son embouchure a ſix lieues de largeur. L'entrée n'en eſt praticable que depuis le commencement de Juillet, juſqu'à la fin de Septembre, encore eſt-elle alors aſſez dangereuſe. Les vaiſſeaux ont à s'y préſerver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaiſſeur, & qui, s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou ſix ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par les vents de nord-oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril, eſt de ranger du plus près qu'il eſt poſſible, la côte du Nord, que la direction des vents & des courans tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée.

Le vent du nord-oueſt, qui regne preſ-

que continuellement durant l'hiver, & très-ſouvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles ſont d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y ſont très-communs. Heureuſement on trouve de diſtance en diſtance des groupes d'iſles aſſez élevées pour offrir un aſyle aux vaiſſeaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe des maſſes iſolées de rochers nuds & ſans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit auſſi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le ſoleil ne ſe leve, ne ſe couche jamais, ſans un grand cône de lumiere. Lorſque ce phénomene a diſparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémiſphere de rayons colorés & ſi brillans, que leur éclat n'eſt pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel eſt rarement ſerein. Dans le printems & dans l'automne, l'air eſt habituellement rempli de brouillards épais; & durant l'hiver, d'une infinité de fleches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été ſoient aſſez vives pendant deux mois ou ſix ſemaines, le tonnerre & les éclairs ſont rares. Les exhalaiſons ſulphureuſes y ſont trop diſperſées ſans doute. Cependant elles ſont quelquefois enflam-

mées par les aurores boréales. Cette flamme légere brûle les écorces des arbres, mais ſans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, eſt de rendre blancs en hiver les animaux qui ſont de leur nature bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaiſſes, mais dont le poil tombe à meſure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation eſt moins vive, parce qu'elles ſont le plus éloignées du cœur, ſe trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extrêmités plus longues, elles ſont extrêmement touffues. Sous ce ciel triſte & morne, toutes les liqueurs deviennent ſolides en ſe gelant, & rompent leurs vaiſſeaux, de quelque matiere qu'ils puiſſent être. L'eſprit-de-vin même y perd ſa fluidité. Il n'eſt pas extraordinaire de voir des morceaux de roc briſés & détachés de maſſes plus conſidérables par la force de la gelée. On a de plus obſervé que ces effets, aſſez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a ſur le tems une influence dont les cauſes ne ſont pas connues.

On a découvert ſous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une ſubſtance analogue au charbon de terre. Le ſol y eſt d'ailleurs d'une ſtérilité extrême. A la réſerve des côtes, le plus communément marécageuſes, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reſte du pays ne préſente guere qu'une mouſſe fort haute & de foibles arbriſſeaux aſſez clair-ſemés.

Tout s'y reſſent de la ſtérilité de la nature. Les hommes y ſont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petiteſſe de leur pieds rend leur marche vacillante & mal aſſurée. De petites mains, une bouche ronde, qui ſeroient un agrément en Europe, ſont preſque une difformité chez ce peuple, parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foibleſſe d'organiſation, d'un froid qui reſſerre & contraint l'eſſor de la croiſſance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique ſans poil & ſans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens ont un air de vieilleſſe. Ce déſagrément vient en partie de la conformation de la levre inférieure qu'ils ont groſſe, charnue & plus avancée que la levre ſupérieure. Tels ſont les Eskimaux qui habi-

tent non-seulement le Labrador, où ils ont pris leur nom ; mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Isle, jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudson ont, comme ceux du Groenland, le visage plat, le nez petit, mais non écrasé, la prunelle jaunâtre & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui sont particuliers à leur sexe, entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut, qui n'est pas naturel, provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfans jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs épaules, ces nourrissons leurs tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent presque suspendus.

Les Eskimaux n'ont ni des hordes entiérement noires, comme on a prétendu le soutenir & l'expliquer, ni des habitations creusées sous terre. Comment pourroient-ils excaver un sol que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivroient-ils dans des creux où ils seroient submergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples passent l'hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d'une lampe allumée

allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nourriſſent ? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Les Eskimaux vivent conſtamment au voiſinage de la mer, qui fournit à toutes leurs proviſions. Leur ſang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau ſe reſſentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donne un teint olivâtre, une odeur forte de poiſſon, une ſueur graſſe & gluante quelquefois une ſorte de lepre écailleuſe. Auſſi les meres, à l'exemple des ourſes, lechent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, eſt intrepide ſur une mer continuellement périlleuſe. Avec des bateaux faits & couſus pour ainſi dire comme des outres, ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-deſſus, ils ſuivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole; ils affrontent les baleines & les chiens de mer dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut ſubmerger d'un coup de queue une centaine de ſes aggreſſeurs; le chien-marin a des

dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux eſt plus forte que la rage des monſtres. Ils brûlent d'une ſoif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boiſſon entretient la chaleur de leur eſtomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiſeaux, les quadrupedes & les poiſſons du Nord, ſont tous pourvus par la nature, d'une graiſſe qui ſemble empêcher leurs muſcles de ſe geler, leur ſang de ſe figer. Tout eſt huileux ou gommé dans ces terres arctiques. Les arbres même y ſont réſineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre, la perte de la vue & le ſcorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du ſoleil ſur la glace, éblouiſſent tellement leurs yeux, qu'ils ſont obligés de porter preſque toujours des gardes-vue, faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poiſſon deux petites ouvertures au paſſage de la lumiere. Ces peuples environnés d'une longue nuit de ſix mois, voient obliquement l'aſtre du jour. Encore ne ſemble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux préſent de la nature, la lumiere, eſt pour eux un don funeſte. La plupart en ſont privés de bonne-heure.

Un mal plus cruel encore les conſum-

lentement. Le ſcorbut s'attache à leur ſang, en altere, en épaiſſit, en appauvrit la maſſe. Les brumes de la mer qu'ils reſpirent, l'air épais & ſans reſſort qui regne dans l'intérieur de leurs cabanes fermées à toute communication avec l'air du dehors, l'inaction continuelle de leurs longs hivers, une vie tour-à-tour errante & ſédentaire, tout provoque en eux cette maladie ſcorbutique qui, pour comble de malignité, devient contagieuſe, ſe tranſmet par la cohabitation, & peut-être auſſi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné ne le quitte pas avec autant de regret qu'un de ces ſauvages du Nord en reſſent quand il s'eſt éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles & malheureux : c'eſt que ces peuples ont de la peine à reſpirer un air plus doux & plus tiede. Londres, Amſterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, ſont un ſéjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être auſſi les mœurs des peuples policés, ſont-elles plus contraires que leur climat à la ſanté des ſauvages. Il n'eſt pas impoſſi-

ble que les douceurs d'un Européen ſoient un poiſon pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1610 par Henri Hudſon. Cet intrépide navigateur, en cherchant au nord-oueſt un paſſage pour entrer dans la mer du Sud, trouva ce détroit, au travers duquel il eſpéroit ouvrir à l'Europe une nouvelle route de l'Aſie par l'Amérique. Il oſa pénétrer dans ce canal inconnu; il ſe diſpoſoit à le parcourir juſqu'au bout; mais ſes lâches & perfides compagnons le mirent, lui & ſept autres, dans une chaloupe, & l'expoſerent, ſans proviſions & ſans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refuſoient les ſecours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de ſa découverte. La baie où il entra le premier, eſt & ſera toujours la baie d'Hudſon.

Les calamités inſéparables des guerres civiles, firent perdre de vue en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus ſereins n'en avoient pas rappellé le ſouvenir, lorſque Groſeillers & Radiſſon, deux François Canadiens, mécontens de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la diſcorde, qu'il y avoit de grands profits à faire ſur les pellete-

ries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui propoſoient l'entrepriſe, montrerent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établiſſement qu'ils formerent, ſurpaſſa leurs eſpérances & leurs promeſſes.

Ce ſuccès chagrina la France, qui craignit avec raiſon de voir paſſer à la baie d'Hudſon, les belles fourrures que lui fourniſſoient les contrées les plus ſeptentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées ſur le témoignage unanime de ſes coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés juſqu'à quatre fois ſur les bords de ce détroit. On auroit bien deſiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient ſuivi ces traiteurs; mais les diſtances furent jugées trop conſidérables, malgré les facilités qu'offroient les rivieres. Il fut arrêté que l'expédition ſe feroit par mer; & elle fut confiée à Groſeillers & à Radiſſon, dont on avoit ramené l'inconſtance, ſoit que tout homme revienne aiſément à ſa patrie, ou qu'un François n'ait beſoin que de quitter la ſienne pour l'aimer.

Ces deux hommes inquiets & audacieux, partirent en 1682, de Québec, ſur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne ſe trouvant pas aſſez puiſſans pour atta-

quer l'ennemi, ils ſe contenterent d'élever un fort au voiſinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce excluſif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeſte jalouſie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces miſérables hoſtilités n'auroient pas diſcontinué ſans doute, ſi les droits juſqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne, par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudſon n'eſt, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains ſemés à pluſieurs repriſes, y a interdit aux Européens tout eſpoir de culture & par conſéquent de population. On ne trouve ſur ces immenſes côtes, que quatre-vingt-dix ou cent ſoldats & facteurs enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'Yorck eſt le principal. Leur occupation eſt de recevoir les pelleteries que les ſauvages voiſins viennent échanger contre quelques marchandiſes, dont on leur a fait connoître & chérir l'uſage.

Quoique ces fourrures ſoient fort ſupérieures à celles qui ſortent des contrées moins ſeptentrionales, on les obtient à

meilleur marché. Les Sauvages donnent dix caſtors pour un fuſil, deux pour une livre de poudre, un caſtor pour quatre livres de plomb, un pour une hache, un pour ſix couteaux, deux caſtors pour une livre de grains de verre, ſix pour un ſurtout de drap, cinq pour une jupe, un caſtor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie ne valent pas moins de caſtors à proportion. Comme le caſtor eſt la meſure commune des échanges, un ſecond tarif, auſſi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de caſtor. A cette tyrannie autoriſée, ſe joint une tyrannie au moins tolérée. On trompe habituellement les Sauvages ſur la meſure, ſur le poids, ſur la qualité de ce qu'on leur livre; & la léſion eſt à peu près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudſon eſt ſoumis au monopole. La compagnie qui l'exerce, n'avoit originairement qu'un fonds de 241, 500 livres, qui a été porté ſucceſſivement à 2, 380, 500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de caſtor ou d'autres animaux, ſur leſquelles elle fait un bénéfice exorbitant qui excite l'en-

vie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures ſont conſommées en nature dans les trois royaumes, ou employées dans les manufactures nationales. Le reſte paſſe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

CHAPITRE XXXVI.

Y a-t-il dans la baie d'Hudſon un paſſage qui conduiſe aux Indes orientales?

MAIS ce n'eſt ni l'extraction de ces ſauvages richeſſes, ni l'accroiſſement que ce commerce pourroit recevoir, s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entiere ſur cette partie glaciale du nouveau monde. La baie d'Hudſon a été long-tems regardée, & on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes orientales, aux contrées les plus riches de l'Aſie.

Ce fut Cabot qui le premier eut l'idée d'un paſſage par le Nord-Oueſt à la mer du Sud. Ses ſuccès ſe terminerent à la découverte de l'iſle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carriere, un grand

nombre de navigateurs Anglois, dont pluſieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes ſauvages que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuſe ne donna pas la moindre conjecture ſur le but qu'on ſe propoſoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimeres, lorſque la découverte de la baie d'Hudſon ranima des eſpérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre eſt abſorbée par ſes guerres inteſtines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'eſt la nouvelle Angleterre qui prend ſa place dans la pourſuite d'un projet où l'avantage de ſa ſituation l'attache plus fortement. Cependant les voyages ſe multiplient plus que les lumieres. L'oppoſition des navigateurs partagés entre la poſſibilité, la probabilité, la certitude du paſſage que l'on cherche, tient la nation entiere dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaiſſiſſent le nuage. Elles ſont ſi confuſes, ſi myſtérieuſes, ſi remplies de réticences, d'ignorance ou de mau-

vaiſe foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'oſe aſſeoir un jugement ſur des témoignages ſi ſuſpects. Arrive enfin la fameuſe expédition de 1746, d'où l'on voit ſortir quelques clartés après des ténebres profondes qui duroient depuis deux ſiecles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures eſpérances? D'après quelles expériences oſent-ils former leurs conjectures? Tranſcrivons leurs raiſonnemens.

Trois vérités dans l'hiſtoire de la nature doivent paſſer déſormais pour démontrées. La premiere eſt, que les marées viennent de l'Océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réſervoir par des ouvertures plus ou moins conſidérables; d'où il s'enſuit que ce mouvement périodique n'exiſte point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la Méditerranée, dans la Baltique & dans les autres golfes qui leur reſſemblent. La ſeconde vérité de fait eſt, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan, que dans les endroits qui le ſont moins. La troiſieme eſt, que les vents violens qui ſouffleut avec la marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires, & qu'ils

la retardent en la diminuant, lorſqu'ils ſouffient dans un ſens contraire.

D'après ces principes, il eſt conſtant que ſi la baie d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devroit être peu marquée; qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de ſa ſource, & qu'elle devroit perdre de ſa force lorſqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il eſt prouvé par des obſervations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande préciſion, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il eſt prouvé qu'elle s'éleve à une plus grande hauteur au fond de la baie, que dans le détroit même, ou au voiſinage. Il eſt prouvé que cette hauteur augmente encore, lorſque les vents oppoſés au détroit ſe font ſentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudſon a d'autres communications avec l'Océan, que celle qu'on a déjà trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits ſi frappans, en ſuppoſant une communication de la baie d'Hudſon avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, ſe ſont manifeſtement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a d'ailleurs aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée eſt beaucoup

plus baſſe dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudſon.

Si les marées qui ſe font ſentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer ſeptentrionale, où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penſer qu'elles doivent avoir leur ſource dans la mer du Sud. Ce ſyſtême doit tirer un grand appui d'une vérité inconteſtable, c'eſt que les plus hautes marées qui ſe faſſent remarquer ſur ces côtes, ſont toujours cauſées par les vents du nord-oueſt qui ſouffient directement contre ce détroit.

Après avoir conſtaté autant que la nature le permet, l'exiſtence d'un paſſage ſi long-tems & ſi inutilement deſiré, il reſte à déterminer dans quelle partie de la baie il doit ſe trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés juſqu'ici de toutes parts, ſans choix & ſans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze braſſes : c'eſt un indice que l'eau y vient de quelque Océan, parce qu'une ſemblable tranſparence eſt incompatible avec des décharges de rivieres, de neiges fondues & de pluies. Des courans, dont on ne ſauroit expliquer la violence

qu'en les faiſant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entiérement couvert. Enfin les baleines, qui cherchent conſtamment dans l'arriere-ſaiſon à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été; ce qui paroît indiquer un chemin pour ſe rendre, non à l'Océan ſeptentrional, mais à la mer du Sud.

Il eſt raiſonnable de conjecturer que le paſſage eſt court. Toutes les rivieres qui ſe perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudſon, ſont foibles & petites; ce qui fait préſumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conſéquent les terres qui ſéparent les deux mers ont peu d'étendue. Cet argument eſt fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux obſervent des tems à peu près égaux, avec la ſeule différence qui eſt occaſionnée par le retardement de la lune dans ſon retour au méridien, on eſt aſſuré de la proximité de l'Océan, d'où viennent ces marées. Si le paſſage eſt court, & qu'il ne ſoit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'eſt point, on doit préſumer qu'il n'eſt pas difficile. La rapidité des courans qu'on obſerve dans

ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reſte à faire, ſont ſi ſenſibles, qu'il y auroit de l'inconſéquence à l'abandonner. Si le paſſage qu'on cherche étoit ouvert, il ſe formeroit d'abord des liaiſons entre les pays que la nature ſemble avoir ſéparés juſqu'à préſent. Elles s'étendroient bientôt au continent de la mer du Sud, & dans les nombreuſes iſles répandues ſur cet Océan immenſe. La communication ouverte depuis près de trois ſiecles entre les peuples commerçans de l'Europe & les pays des Indes orientales les plus reculés, heureuſement débarraſſée de ſes longueurs, deviendroit plus vive, plus ſuivie, plus conſidérable. On ne peut guere douter que les Anglois n'euſſent l'ambition de jouir excluſivement du fruit de leur activité & de leurs dépenſes. Ce deſir eſt dans la nature, & de grandes forces l'appuyeroient. Cependant comme cet avantage n'eſt pas de ceux dont il ſoit poſſible de ſe réſerver toujours la poſſeſſion, on peut prédire que toutes les nations le partageroient avec le tems. Alors le détroit de Magellan, le cap de Horn, ſeront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne-Eſpérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puiſſent être les ſuites de la découverte, il eſt de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de pourſuivre ſes tentatives juſqu'à ce qu'elle ait réuſſi, ou que l'impoſſibilité du ſuccès lui ſoit démontré. La réſolution qu'elle a priſe en 1745 de promettre une récompenſe conſidérable aux navigateurs qui réuſſiroient dans ce grand projet, montre ſa ſageſſe juſque dans ſa généroſité, mais ne ſuffit pas pour atteindre au but qu'elle ſe propoſe. Le miniſtere anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, juſqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudſon ſoit entiérement libre. La compagnie qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de ſon inſtitution, en ne faiſant aucune démarche pour découvrir le paſſage du Nord-Oueſt, a contrarié de toutes ſes forces ceux que l'amour de la gloire, ou d'autres motifs, pouſſoient à cette grande entrepriſe. Rien ne peut changer cet eſprit d'iniquité, qui tient à l'eſſence même du monopole.

CHAPITRE XXXV.

Description de l'isle de Terre-Neuve.

HEUREUSEMENT le privilege exclusif qui regne à la baie d'Hudson, & semble y former la voie aux lumieres comme aux richesses des nations, n'étend pas son joug jusque sur Terre-Neuve. Située entre les quarante-six & cinquante-deux degrés de latitude nord, cette isle n'est séparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largueur, connu sous le nom de Détroit de Belle-Isle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de son intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraisemblablement personne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réussir. Le peu qu'on en connoît, est rempli de rochers escarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & sablonneuses. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aisément, qu'on ne sauroit

les y pourſuivre. Jamais on n'y a vu d'autres ſauvages, que quelques Eskimaux venus du continent dans la ſaiſon des chaſſes. La côte eſt par-tout remplie d'anſes, de rades, de ports; quelquefois couverte de mouſſe, mais plus communément de petits cailloux qui ſemblent deſtinés à ſécher le poiſſon qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchiſſent les rayons du ſoleil. Le reſte du pays eſt exceſſivement froid, moins par ſa poſition, que par les hauteurs, les forêts, les vents, ſur-tout par ces monſtrueuſes glaces, qui, venues des mers du Nord, ſe trouvent arrêtées ſur ſes rivages, & y ſéjournent. Les quartiers ſitués au nord & à l'oueſt, jouiſſent conſtamment du ciel le plus pur: il eſt beaucoup moins ſerein à l'eſt & au ſud, trop voiſins du grand banc, où il regne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, par le Vénitien Cabot, qui naviguoit pour l'Angleterre. Il n'y forma aucun établiſſement. Les voyages entrepris ſucceſſivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette iſle, firent juger qu'ils ſe réduiroient à pêcher de la morue, qui y étoit extrêmement com-

mune. De petits bâtimens partis d'Europe au printems, y revenoient dans l'automne avec des cargaiſons entieres de ce poiſſon ſéché ou ſalé. La conſommation en devint preſque univerſelle, & familiere, ſur-tout, à l'égliſe Romaine. Les Anglois profiterent de cette foibleſſe des catholiques, pour s'enrichir aux dépens du clergé, qui s'étoit autrefois engraiſſé du ſuc de l'Angleterre. Ils penſerent à former des habitations fixes à Terre-Neuve. Celles qu'on commença de loin en loin, ne proſpérerent pas. Elles furent toutes abandonnées peu de tems après leur fondation. La premiere qui eut de la ſolidité, ne remonte pas au-delà de 1608. Ce ſuccès inſpira une telle émulation, que quarante ans après, tout l'eſpace qui s'étend ſur la côte orientale, depuis la baie de la Conception juſqu'au cap de Raz, étoit occupé par quatre mille ames. Les pêcheurs placés à quelque diſtance les uns des autres, par la nature du terrein & de leurs occupations, pratiquerent entr'eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint-Jean. C'eſt là que dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes ſéparées d'un jet de pierre, & propre à recevoir plus de deux cents navires, ils trouvoient des armateurs venus

de la métropole, qui pourvoyoient à leurs beſoins, en échange des produits de la pêche.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils fréquentoient depuis long-tems la partie méridionale de l'iſle; & les Malouins, en particulier, arrivoient tous les ans en grand nombre dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit-Nord. Quelques-uns d'entr'eux ſe fixerent confuſément ſur la côte, depuis le cap de Raz juſqu'au Chapeau-Rouge; il ſe forma même inſenſiblement une eſpece de bourgade dans la baie de plaiſance, qui réuniſſoit toutes les commodités qu'on pouvoit deſirer pour une pêche heureuſe.

Au-devant de cette baie eſt une rade d'une lieue & demi d'étendue, mais qui n'eſt pas aſſez à l'abri des vents de nord-oueſt, qui ſoufflent avec beaucoup d'impétuoſité. Le goulet qui donne entrée dans la baie, eſt ſi reſſerré par des rochers, qu'il n'y peut paſſer qu'un bâtiment à la fois; encore faut-il le touer pour le faire arriver. A l'extrêmité de la baie, qui a dix-huit lieues de profondeur, eſt un port très-sûr, qui peut contenir cent cinquante vaiſſeaux. Quoique cette poſition fût propre à aſſurer à la France la pêche entiere de la

côte méridionale de Terre-Neuve, le miniſtere de Verſailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garniſon de cinquante hommes.

Juſqu'à cette époque, les habitans que le beſoin avoit établis ſur cette terre ſtérile & ſauvage, étoient reſtés dans un heureux oubli. Alors commença un ſyſtême d'oppreſſion, qui s'entretint conſtamment, & s'affermit par l'avidité des commandans qui ſe ſuccéderent. Cette tyrannie, qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aiſance néceſſaire pour pouſſer leurs travaux avec ſuccès, devoit empêcher auſſi qu'ils ne ſe multipliaſſent. La pêche françoiſe ne put donc monter au niveau de la pêche angloiſe. Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas à Utrecht, que ces voiſins entreprenans, ſoutenus des Canadiens, accoutumés aux courſes, à la chaſſe, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent & cent fois la dévaſtation dans ſes divers établiſſemens. Ç'en étoit aſſez pour lui faire demander la poſſeſſion entiere de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuiſée, déterminerent à ce ſacrifice. Cette puiſſance ſe réſerva pourtant, non-ſeulement le droit de pêcher dans une partie de l'iſle, mais

encore ſur le grand banc, qui étoit cenſé en être une dépendance.

CHAPITRE XXXVI.

Pêcheries établies à Terre-Neuve.

LE poiſſon qui rend ces parages ſi célebres, eſt la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'Océan n'en nourrit aucun dont la gueule ſoit plus large à proportion de la grandeur, ni qui ſoit auſſi vorace. On trouve dans ſon corps juſqu'à des pots caſſés, du fer & du verre. Son eſtomac ne digere pas ces matieres, comme on l'a cru long-tems; il ſe retourne comme une poche, & ſe décharge ainſi de tout ce qui l'incommode.

La morue ſe montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y eſt pêchée par trente bâtimens anglois, ſoixante françois & cent cinquante hollandois; les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les iſlandois, & ſur-tout les norwégiens. Ces derniers s'occupent avant la ſaiſon de la pêche, à ramaſſer ſur la côte des œufs de

morue, appât néceſſaire pour prendre la ſardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à 9 liv. la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage ; puiſqu'un phyſicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cents quarante-quatre mille. Cette généroſité de la nature, doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue eſt infiniment plus abondante.

Elle eſt auſſi plus délicate, quoique moins blanche ; mais elle n'eſt pas un objet de commerce lorſqu'elle eſt fraîche. Son unique deſtination eſt de ſervir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & ſéchée, ou ſeulement ſalée, elle devient précieuſe pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'eſt que ſalée ſe nomme morue verte, & ſe pêche au grand banc.

Cette bande de terre eſt une de ces montagnes qui ſe forment ſous les eaux, des débris du continent que la mer emporte & accumule. Les deux extrêmités de ce banc ſe terminent tellement en pointe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent ſoixante lieues de long, ſur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de

l'Europe, eſt une eſpece de baie qui a été nommée la Foſſe. Les profondeurs, dans tout cet eſpace, ſont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq juſqu'à ſoixante braſſes d'eau. Le ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & le ciel y eſt le plus ſouvent couvert d'une brume épaiſſe & froide. Les flots ſont toujours agités, les vents toujours impétueux dans ſon contour; ce qui doit venir de ce que la mer irréguliérement pouſſée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuoſité contre des bords qui ſont partout à pic, & en eſt repouſſée avec la même violence. Cette cauſe eſt d'autant plus vraiſemblable, que ſur le banc même, à quelque diſtance des bords, on eſt tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue diſparoît preſque toujours du grand banc & des petits bancs voiſins, depuis le milieu de Juillet juſqu'à la fin d'Août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année. Les bâtimens qu'elle occupe ſont depuis cinquante juſqu'à cent cinquante tonneaux, & n'ont pas moins de douze, ni plus de vingt-cinq hommes d'équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, & font proviſion, en arrivant,

d'un poiſſon nommé Caplan, qui ſert d'amorce pour prendre la morue.

Avant d'entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie exrérieure, eſt garnie de barrils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems par un toit goudronné qui tient à ces barrils. A meſure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; enſuite ils la livrent à un mouſſe pour la porter au décolleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laiſſe tomber par un écoutillon dans l'entrepont, où l'habilleur lui tire l'arête juſqu'au nombril, & la fait paſſer par un autre écoutillon dans la cale. C'eſt là qu'elle eſt ſalée, & rangée en piles. Le ſaleur a l'attention d'obſerver qu'il y ait entre les rangs, qui forment les piles, aſſez de ſel pour que les couches de poiſſon ne ſe touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de ſel, eſt également dangereux : l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puiſſances qui avoient formé

formé des colonies dans le nord de l'Amérique, étoient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne, qui seule y formoit quelques prétentions, & qui, par la multitude de ses moines, sembloit y avoir des droits fondés sur leurs besoins, les a sacrifiés dans la derniere paix. Il n'y a que les Anglois & les François, qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié en 1768, cent quarante-cinq navires, qui, tout neufs, coûtoient 2, 547, 000 livres. Ces vaisseaux formant ensemble huit mille huit cent trente tonneaux, étoient montés par dix sept cents hommes, qui ont dû prendre chacun sept cents morues. Selon ce calcul, dont des expériences répétées montrent la justesse, la pêche totale a dû s'élever à un million cent quatre vingt-dix mille morues.

On fait trois classes de ces morues. La premiere est de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La seconde, de celles qui ont depuis dix-neuf jusqu'à vingt-quatre pouces. La troisieme, de celles qui ont moins de dix-neuf pouces. S'il s'est trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement, deux cinquiemes de bon poisson, deux cinquiemes de poisson médiocre, un cinquieme de poisson inférieur, & que

ce poiſſon ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entiere aura rendu 1,050,000 livres.

Le cent marchand eſt compoſé de cent trente-ſix morues de la premiere claſſe, de deux cent ſoixante-douze morues de la ſeconde claſſe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement, du cent marchand, le prix de 180 livres. Il ne faut que cent trente-ſix morues pour faire le cent marchand des morues de la troiſieme claſſe; mais auſſi ne ſe vend-il que le tiers des autres morues, c'eſt-à-dire, 60 livres, quand les autres en valent 180. Un million cent quatre-vingt-dix mille morues effectives, réduites au cent marchand de la maniere dont on l'a expliqué, ne font que ſept cent mille morues, qui, à 150 livres le cent, prix commun des trois poiſſons, ont produit 1,050,000 livres. De cette ſomme, il a dû être diſtribué aux équipages, pour leur cinquieme, 210,000 livres. Il n'eſt donc reſté pour les entrepreneurs, que 840,000 livres. Ce produit eſt évidemment inſuffiſant. En voici la preuve.

Il faut en déduire le déſarmement qui ne peut être évalué, pour les cent quarante-cinq navires, à moins de 8,700 livres.

L'assurance de 2, 547, 000 livres, à cinq pour cent, doit monter à 127, 350 livres. Plus, une pareille somme pour l'intérêt de l'argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la mise hors, & être portée à 1, 698, 000 livres. En réduisant le dépérissement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reste encore à défalquer du profit 84, 900 livres. Qu'on rassemble toutes ces sommes, & on trouvera une perte de 357, 300 livres, qui, répartie sur un capital de 2, 547, 000 livres, forme 14 livres 6 deniers pour cent de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l'huile que rend le foie de la morue, dans sa langue & dans ses entrailles, qu'on conserve en les salant, ne seroient pas satisfaits de leur spéculation. Ils trouveroient que ces minces objets sont à peine suffisans pour payer les honoraires des capitaines, & les droits des commissions de vente.

Il faut absolument que le ministere de France renonce à la pêche de la morue verte, qui se consomme dans la capitale & dans les provinces septentrionales de la monarchie, ou qu'il supprime les droits énormes qu'on fait payer à cette espece de consommation. Pour peu qu'il tarde en-

core de ſacrifier à une branche très-précieuſe d'induſtrie, cette foible partie du revenu public, il aura la douleur de voir s'anéantir l'impôt avec la richeſſe qui le produit. L'habitude d'un commerce, l'eſpoir de ſon amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtimens & des uſtenſiles ; ces motifs, qui retiennent les négocians à la pêche de la morue, auront ſans doute leur terme ; & le dégoût univerſel prouve que ce terme n'eſt pas éloigné.

Les Anglois n'ont pas la même raiſon de renoncer à cette pêche, dont le produit n'eſt aſſujetti à aucun impôt. Un autre avantage, c'eſt que n'arrivant pas d'Europe comme leur concurrent, mais ſeulement de Terre-Neuve, ou d'autres parages preſqu'auſſi voiſins, ils ont des bâtimens extrêmement petits, très-faciles à manier, peu élevés ſur l'eau, abaiſſant leurs voiles juſque ſur le pont, donnant peu de priſe aux vents, même les plus impétueux ; enſorte que leurs travaux ſont rarement interrompus par l'agitation des vagues. De plus, ils ne perdent pas, comme les autres navigateurs, leur tems à ſe procurer des appâts, qu'ils portent de leurs habitations. Enfin leurs matelots ſont plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à la diſcipline.

Cependant les Anglois ſe livrent peu à la pêche de la morue verte, parce qu'ils manquent de débouchés. Leur induſtrie ne va guere en ce genre qu'à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur morue eſt préparée avec peu de ſoin, rarement forment-ils une cargaiſon entiere. Dans la crainte de voir ce poiſſon ſe corrompre, ils quittent le grand banc communément avec les deux tiers, ſouvent même avec la moitié de leur chargement. La vente s'en fait en Portugal, en Biſcaye & dans les royaumes britanniques. Les Anglois ſe dédommagent de la foible exportation de morue verte, par la ſupériorité qu'ils ont acquiſe dans tous les marchés pour la morue ſéche.

On procede, de deux manieres à l'exploitation de cette branche de commerce. Ce qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de Mars ou dans le courant d'Avril. Souvent ils rencontrent au voiſinage de l'iſle une quantité de glaces que les courans du Nord pouſſent vers le Sud, qui ſe briſent dans leur choc réciproque, & qui ſe fondent plutôt ou plus tard à la chaleur de la ſaiſon. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élevent dans les

airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de ſoixante à quatre-vingts braſſes. Jointes à d'autres glaces moins conſidérables, elles occupent une longueur de cent lieues, ſur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux atterrages, pour choiſir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des ſaiſons & des élémens, conjurés contre l'induſtrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place aſſiégée, la manœuvre du combat naval le plus ſavant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppoſe à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les ſoifs, la faim & la ſoif de l'or percent toutes les barrieres, traverſent ces montagnes de glace; & l'on arrive enfin à cette iſle où tous les vaiſſeaux doivent ſe charger de poiſſon.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorſqu'ils ſont finis, on ſe partage. La moitié des équi-

pages reſte à terre pour donner à la morue les façons dont elle a beſoin. L'autre moitié s'embarque ſur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau ; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui ſont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent juſqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jeter ſur leurs échafauds, dreſſés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décolleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le ſel, où elle reſte huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle eſt étendue ſur du gravier, où on la laiſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit bien ſéchée. On l'entaſſe enſuite en piles, où elle ſue quelques jours. Elle eſt encore remiſe ſur la greve, où elle acheve de ſécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celle de ce travail. A peine laiſſe-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureuſement la ſalubrité du climat ſoutient la ſanté contre de ſi fortes épreuves. On compteroit pour rien ſes peines, ſi elles étoient mieux récompenſées par le produit.

Mais il eſt des havres où les greves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de tems. Il en eſt dont le fond de roc vif & ſans varec, n'attire pas le poiſſon. Il en eſt où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent; & d'autres où il eſt brûlé de la réverbération du ſoleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres même les plus favorables, ne donnent pas l'aſſurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle ſe porte tantôt au Nord, tantôt au Sud, & quelquefois au milieu de la côte; attirée ou pouſſée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui ſe trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfere. Les frais de leurs établiſſemens ſont perdus, par l'impoſſibilité de la ſuivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de Septembre, parce que le ſoleil ceſſe alors d'avoir aſſez de force pour ſécher la morue. On n'attend pas même cette ſaiſon pour ſe retirer, quand la pêche a été heureuſe. On ſe hâte de prendre la route des Antilles ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on riſqueroit de perdre dans une trop grande concurrence.

La France a expédié pour cette pêche en 1768 cent quatorze navires, du port de quinze mille cinq cent quatre-vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avoient coûté, avec les premiers frais d'avance, 5,661,000 livres. Ils avoient huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poiſſon, & l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a beſoin. Chaque pêcheur a dû prendre ſix mille morues, & par conſéquent le produit total s'eſt élevé à vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq morues pour un quintal. Vingt-quatre millions ſoixante-ſix mille morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cent vingt-huit quintaux. Le quintal, l'un dans l'autre, a été vendu 16 livres 9 ſous 9 deniers ; ce qui fait pour la vente entiere 3, 174, 305 livres 8 ſous. Comme il ſort de cent quintaux de morue une barrique d'huile, cent quatre-vingt-douze mille cinq cent vingt-huit quintaux de morue ont dû fournir dix-neuf cent vingt-cinq barriques d'huile, qui, à raiſon de 120 livres la barrique, ont donné 231, 000 livres. Qu'on ajoute à ces deux ſommes celle de 198, 000 livres, qu'ont gagné en fret les navires, en revenant des

ports où ils avoient fait leur vente, à celui où ils avoient été armés ; & l'on trouvera que le produit brut de la pêche entiere ne s'eſt pas élevé au-deſſus de 3, 603, 305 livres 8 ſous.

Il faut épargner au lecteur le détail des dépenſes de déſarmement. Ils ſont auſſi pénibles par leur petiteſſe, que par leur étendue. On a ſuivi ces calculs avec la plus grande patience, & ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-déſintéreſſés, qui, par leur profeſſion, en devoient être les juges naturels. Ces dépenſes montent à 695, 680 liv. 17 ſous 6 deniers. Ainſi, la recette nette de la pêche ne s'éleve qu'à 2, 907, 624 livres 10 ſous 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d'aſſurance, qui, en la ſuppoſant de ſix pour cent, doit monter pour un capital de 5, 661, 000 livres, à 339, 660 livres. Il faut prélever l'intérêt de l'argent, qui, à raiſon de cinq pour cent. doit coûter 283, 050 livres. Il ne faut pas oublier le dépériſſement des vaiſſeaux, qui formant la moitié de la valeur de l'armement entier, doivent être eſtimés 2, 830, 500 livres : ce dépériſſement ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent, doit monter à 141, 525 livres. En admettant toutes ces ſuppoſitions, dont aucune

ne peut être conteſtée, il s'enſuit que les François ont perdu en 1768 dans leur pêche errante 687, 110 livres 9 ſous 6 deniers, & par conſéquent 12 livres 2 ſous 9 deniers pour cent de leurs capitaux.

De ſemblables pertes, qui, malheureuſement ſe ſont renouvellées plus d'une année, détachent tous les jours cette nation d'une branche d'induſtrie ſi ruineuſe. Les particuliers qui ne l'ont pas encore abandonnée, ne tarderont pas à y renoncer. On peut même préſumer qu'à l'imitation des Anglois, ils s'en feroient déjà retirés, ſi comme eux, ils avoient pu ſe rabattre ſur les pêches ſédentaires.

Il faut entendre par pêche ſédentaire, celle que font les Européens établis ſur les côtes de l'Amérique, où la morue abonde. Elle eſt infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus longtems. Les François jouirent de ces avantages, tandis qu'ils furent paiſibles poſſeſſeurs de l'Acadie, de l'Iſle-Royale, du Canada, & d'une partie de Terre-Neuve. Les fautes du gouvernement leur ont fait perdre, l'une après l'autre, ces poſſeſſions précieuſes; & des débris de tant de richeſſes, ils n'ont ſauvé que le droit de ſaler, de ſécher leur morue au nord de Terre-

Neuve, depuis le cap de Bona-Viſta, juſqu'à la Pointe-Riche. Les établiſſemens fixes, que leur a laiſſé la paix de 1763, ſe réduiſent à l'iſle de Saint-Pierre, & aux deux iſles de Miquelon, qu'ils n'ont pas même la liberté de fortifier.

Saint-Pierre a huit cents habitans. Il n'y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon, & la petite n'a qu'une ſeule famille. La pêche, facile dans les deux premieres iſles, eſt impraticable dans la troiſieme. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, ſur-tout à Saint-Pierre, qui n'en a d'aucune eſpece. Mais la nature l'en a dédommagée par un port excellent, le ſeul qui ſe trouve dans ce petit archipel. On y a pris en 1768 vingt-quatre mille trois cent quatre-vingt-dix quintaux de morue. Cette quantité n'augmentera pas beaucoup; parce que les Anglois refuſent aux François le droit de pêcher dans l'étroit canal qui ſépare ces iſles des côtes méridionales de Terre-Neuve, & qu'ils ont même confiſqué les chaloupes qui ont oſé l'entreprendre.

Cette dureté, que les traités n'autoriſent pas, & qui n'a d'appui que la force, eſt d'autant plus odieuſe, que la Grande-Bretagne étend ſon empire ſur toutes les côtes, ſur toutes les iſles que la morue ſe

plaît à fréquenter. Les Anglois répandus par-tout où ce poiſſon abonde, ſont encore plus multipliés à Terre-Neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes. Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandiſes d'Europe contre du poiſſon, ou emporter le fruit du travail des colons, pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries angloiſe & françoiſe, étoit à peu près égal; avec cette différence, que la France conſommoit davantage & vendoit moins, à raiſon de ſa population & de ſa religion. Depuis que cette couronne a perdu ſes poſſeſſions de l'Amérique ſeptentrionale, elle n'obtient plus, année commune, de la réunion de ſes pêches errantes & ſédentaires, que deux cent ſeize mille neuf cent dix-huit quintaux de morue ſeche, qui ſuffiſent à peine à l'approviſionnement des provinces méridionales de la métropole, & ne peuvent pas fournir par conſéquent aux beſoins de ſes colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche, depuis ſes conquêtes, deux tiers de morue de plus, ou ſix cent cinquante & un

mille cent quatorze quintaux de morue, qui, réduits à 14 livres le quintal, parce que cette morue eſt préparée avec moins de ſoin que celle des François, doivent valoir 9, 115, 596 livres. Le quart de ce produit ſuffit aux établiſſemens anglois de l'ancien & du nouveau monde. Ainſi, ce qu'on en vend en Portugal, en Eſpagne, en Italie, dans les iſles à ſucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l'empire britannique, en métaux ou en denrées, la valeur de 6, 836, 697 livres. Cet objet d'exportation ſeroit devenu encore plus conſidérable, ſi la cour de Londres, lorſqu'elle fit la conquête des iſles Royale & de Saint-Jean, n'eût pas eu l'inhumanité d'en chaſſer les François qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui, peut-être, ne le ſeront jamais. Une ſi mauvaiſe politique fut également ſuivie dans l'adminiſtration de la nouvelle Ecoſſe; car il eſt dans la jalouſie de l'ambition, de détruire pour poſſéder.

CHAPITRE XXXVII.

Les François cédent à l'Angleterre la nouvelle Ecoſſe, dont ils avoient été long-tems les maîtres.

LE nom de nouvelle Ecoſſe, qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues, compriſe depuis les limites de la nouvelle Angleterre juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers tems, qu'une grande péninſule de forme triangulaire, ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule, que les François appelloient Acadie, eſt très-propre par ſa poſition, à ſervir d'aſyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où l'on ſort par tous les vents. On voit beaucoup de morue ſur ſes rivages, & encore davantage ſur de petits bancs qui n'en ſont éloignés que de quelques lieues. Le continent voiſin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ſes côtes, offre du

gravier pour ſécher le poiſſon ; & la bonté des terres intérieures, invite à toutes ſortes de cultures. Ses bois ſont propres à beaucoup d'uſages. Quoique ſon climat ſoit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, ſuivis tout-à-coup de chaleurs exceſſives, d'où ſe forment d'épais brouillards qui, rarement ou du moins lentement diſſipés, ne rendent pas ce ſéjour mal-ſain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au lieu de ſe fixer à l'eſt de la péninſule, qui, préſentoit des mers vaſtes, une navigation facile, une grande abondance de morue ; ils préférerent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis, baie françoiſe. On a prétendu qu'ils avoient été ſéduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, dont le fond eſt par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq braſſes d'eau, & dix-huit à ſon entrée. Il eſt plus naturel de penſer que les fondateurs de la colonie choiſirent cette poſition, parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite excluſive leur étoit accordée. Ce qui fortifie

cette conjecture, c'eſt que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacerent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des beſtiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des beſoins avoient amenés dans cette contrée; aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chaſſe & vers la traite avec les Sauvages.

Un déſordre né d'un faux ſyſtême d'adminiſtration, ouvrit enfin les yeux ſur les funeſtes effets des privileges excluſifs. Ce ſeroit outrager la bonne foi & la vérité, qui doivent être l'ame d'un hiſtorien, de dire que l'autorité commença à reſpecter en France les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y a connu ce mot ſacré, qui peut ſeul aſſurer le ſalut des peuples, & donner la ſanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus abſolus, on fait quelquefois par eſprit d'ambition, ce que les gouvernemens juſtes & modérés font par principes de juſtice. Les miniſtres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour repréſenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réuſſiroient point ſans l'appui des richeſſes; &

qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'une & l'autre avoient été juſqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout, en voulant ſe mêler de tout. Elles furent heureuſement rompues; mais l'Acadie ne put ou ne ſut pas faire uſage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorſqu'elle vit naître à ſon voiſinage, un établiſſement qui devint depuis ſi floriſſant, ſous le nom de nouvelle Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira foiblement l'attention des François. Ce genre de proſpérité ne mit entre les deux nations, aucune rivalité. Mais, dès qu'ils purent ſoupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du caſtor & des fourrures, ils chercherent le moyen d'en être ſeuls les maîtres; & ils furent aſſez malheureux pour le trouver.

Lorſqu'ils arriverent en Acadie, la péninſule & les forêts du continent voiſin, étoient remplies de petites nations ſauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'auſſi guerriers que les autres nations ſauvages, ils étoient plus ſociables. Les miſſionnaires s'étant inſinués

aiſément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, juſqu'à les rendre enthouſiaſtes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom anglois, ſi familiere à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leurs ſens, le ſeul qui favorisât leur paſſion pour la guerre : ils l'adopterent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de ſe refuſer à tout commerce d'échange avec les Anglois ; ils troubloient, ils ravageoient ſouvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulieres, depuis qu'ils eurent choiſi pour leur chef Saint-Caſteins, capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épouſé une de leurs femmes, & qui ſe conformoit en tout à leurs uſages.

Le gouvernement de la nouvelle Angleterre n'ayant pu ni ramener les Sauvages par des préſens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient ſans ceſſe, tourna toute ſon indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raiſon, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hoſtilité commençoit à diviſer les deux métro-

poles, on attaquoit la péninſule. On la prenoit toujours; parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques paliſſades, & qu'elle ſe trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être ſecourue. C'étoit ſans doute quelque choſe aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ſes progrès; mais ce n'étoit pas aſſez pour diſſiper les défiances qu'inſpiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la ſupériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les diſpenſer de cette reſtitution. Les événemens de la guerre, pour la ſucceſſion d'Eſpagne, amenerent ce moment déciſif; & la cour de Verſailles, ſe vit à jamais dépouillée d'une poſſeſſion, dont elle n'avoit point ſoupçonné l'importance.

La chaleur que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne ſe ſoutint pas dans les ſoins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légérement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis en l'honneur de la reine Anne, on ſe contenta d'y envoyer une garniſon médiocre. L'indifférence du

gouvernement paſſa dans la nation; ce qui n'eſt pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne ſe tranſporta que cinq ou ſix familles angloiſes dans l'Acadie. Elle reſta toujours habitée par ſes premiers colons. On ne réuſſit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inſpiroient alors à tous ſes enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangeres, attachés à leur roi par une ſuite de proſpérités qui les avoit illuſtrés & agrandis; ils avoient ce patriotiſme qui naît des ſuccès. Il étoit beau de porter le nom François; il eût été trop affligeant de le quitter. Auſſi les Acadiens, qui avoient juré en ſubiſſant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appellé les François neutres.

Il y en avoit douze à treize cents fixés dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magiſtrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix angloiſes. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau ſouverain paroiſſoit les avoir oubliés; & lui-même, il leur étoit tout-à-fait étranger.

CHAPITRE XXXVIII.

Mœurs des François qui, dans la nouvelle Ecoſſe, reſtent ſoumis au gouvernement d'Angleterre.

LA chaſſe & la pêche, qui avoient fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus un peuple ſimple & bon, qui n'aimoit point le ſang. L'agriculture étoit ſon occupation. On l'avoit établie dans des terres baſſes, en repouſſant, à force de digues, la mer & les rivieres, dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au moins dans la ſuite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réuſſiſſoient le mieux; mais le ſeigle, l'orge & le maïs y croiſſoient auſſi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'uſage étoit devenu commun.

D'immenſes prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta juſqu'à ſoixante mille bêtes à corne. La plu-

part des familles avoient pluſieurs chevaux, quoique le labourage ſe fît avec des bœufs.

Les habitations, preſque toutes conſtruites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aiſés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les eſpeces. Elles ſervoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement ſaine & abondante. Le cidre & la bierre formoient leur boiſſon. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de ſucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toiſon de leurs brebis, qui ſervoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps groſſiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des beſtiaux, des pelleteries.

Les François neutres, n'avoient pas autre choſe à donner à leurs voiſins. Les échanges qu'ils faiſoient entr'eux étoient encore moins conſidérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir ſeule à tous ſes beſoins. Auſſi ne connoiſſoient-ils pas l'uſage du

papier-monnoie, ſi répandu dans l'Amérique ſeptentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme gliſſé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement ſimples. Il n'y eut jamais de cauſe civile ou criminelle aſſez importante pour être portée à la cour de juſtice établie à Annapolis. Les petits différents qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoit les paſteurs religieux qui dreſſoient tous les actes, qui recevoient tous les teſtamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'égliſe, on leur donnoit volontairement la vingt-ſeptieme partie des récoltes.

Elles étoient aſſez abondantes, pour laiſſer plus de facultés que d'exercice à la généroſité. On ne connoiſſoit pas la miſere, & la bienfaiſance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainſi dire, réparés avant d'être ſentis. Le bien s'opéroit ſans oſtentation d'une part, ſans humiliation de l'autre. C'étoit une ſociété de freres, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuſe harmonie écartoit juſqu'à

qu'à ces liaiſons de galanterie qui troublent ſi ſouvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette ſociété, de commerce illicite entre les deux ſexes. C'eſt que perſonne n'y languiſſoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtiſſoit une maiſon, on défrichoit, on enſemençoit des terres autour de ſa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit beſoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choiſie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croiſſoit & proſpéroit, à l'exemple des autres. Toutes enſemble compoſoient en 1749, une population de dix-huit mille ames.

Les Anglois ſentirent, à cette époque, de quel profit pouvoit être à leur commerce la poſſeſſion de l'Acadie. La paix, qui devoit laiſſer beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit, par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrein vaſte & fécond. Le miniſtère britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille: quatre-vingts acres aux bas-officiers, &

quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans : deux cents aux enſeignes, trois cents aux lieutenans, quatre cents aux capitaines, ſix cents aux officiers d'un grade ſupérieur, avec trente pour chacune des perſonnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance ; & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux ſous ſix deniers d'impôt, pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourſer les frais du voyage; à élever des habitations ; à fournir tous les outils néceſſaires pour la culture ou pour la pêche ; à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragemens déterminerent, au mois de Mai 1749, trois mille ſept cent cinquante perſonne à quitter l'Europe, où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit deſtinée à former un établiſſement au ſud-eſt de la péninſule d'Acadie, dans un lieu que les ſauvages appellerent autrefois Chibouctou, & les Anglois enſuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voiſinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit

préféré cette poſition à toutes celles qui s'offroient dans un ſol plus abondant. Mais, comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chaſſe, il fallut la diſputer aux Mikmaks, qui la fréquentoient le plus. Ces ſauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature; & ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé d'aſſez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chaſſer ces légitimes poſſeſſeurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorſqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes ſimples & libres, avoient déjà ſenti qu'on ne pouvoit s'occuper ſérieuſement des contrées qu'ils habitoient, ſans qu'ils y perdiſſent de leur indépendance. A cette crainte, ſe joignit celle de voir leur religion en péril. Des paſteurs échauffés par leur propre enthouſiaſme, ou par les inſinuations des adminiſtrateurs du Canada, leur perſuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours ſi puiſſant pour faire entrer la haine dans des ames ſéduites, détermina la plus heureuſe peuplade de l'Amérique à quitter ſes habitations, pour ſe tranſplanter dans la nouvelle France, où on lui offroit des terres.

La plupart exécuterent cette réſolution du moment, ſans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reſte ſe diſpoſoit à les ſuivre, quand il auroit pris ſes sûretés. Le gouvernement anglois, ſoit humeur ou politique, voulut prévenir cette déſertion, par une ſorte de trahiſon, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent raſſemblés, ſous prétexte de renouveller le ſerment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua ſur des navires, qui les tranſporterent dans d'autres colonies angloiſes, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de miſere.

Tel eſt le fruit des jalouſies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voiſin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans; ſi l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la raſe. Plutôt que de ſe rendre, on fait ſauter un vaiſſeau, une fortification, par le jeu des poudres & des

mines. Le gouvernement deſpotique met de grands déſerts entre ſes ennemis & ſes eſclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Eſpagne a mieux aimé ſe dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique ſeptentrionale un cimetiere, que d'en partager les richeſſes avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes ſecrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : ſouvent ils en ont jeté des cargaiſons entieres dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louiſiane aux Eſpagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournaſſent pas à la France. Et l'on dit enſuite que la police & la ſociété ſont faites pour le bonheur de l'homme ! Oui, de l'homme puiſſant ; oui, de l'homme méchant.

CHAPITRE XXXIX.

Etat actuel de la nouvelle Ecoſſe.

DEPUIS l'émigration d'un peuple qui devoit ſon bonheur & ſes vertus à ſon obſcurité, la nouvelle Ecoſſe ne compte que peu de colons. Il ſemble que l'envie qui dépeupla cette terre, l'ait flétrie. Du moins, la peine de l'injuſtice y retombe-t-elle ſur les auteurs de l'injuſtice! On n'y voit pas un ſeul habitant établi ſur la longue côte qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'à la péninſule; & les rochers, les ſables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'eſpérer qu'elle ſoit jamais bien peuplée. Tout au plus, la morue qui foiſonne dans quelques-unes de ſes anſes, y attire pendant la ſaiſon de la pêche un petit nombre de navigateurs.

Le reſte de la province n'a que trois établiſſemens. Annapolis, le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baie, des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux François, qu'une terre féconde & déſerte y paroît regretter. Elle promet

encore d'abondantes récoltes aux mains qui la conſoleront de cette perte.

La nature a traité moins favorablement Lunebourg, qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cents Allemands ſortis d'Hallifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à cet amour du travail, caracteres diſtinctifs d'une nation ſage & belliqueuſe, qui, contente de défendre ſon pays, n'en ſort guere que pour aller cultiver ceux qu'elle n'eſt point jalouſe de conquérir. Elle a fertiliſé toutes les contrées de la domination angloiſe, où la fortune a conduit ſes pas.

Hallifax eſt toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragemens que la métropole n'a ceſſé de lui prodiguer. Ils montoient, depuis ſa fondation juſqu'en 1769, à plus de 90,000 livres par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville qui, par ſa ſituation, eſt l'entrepôt naturel des forces de terre & de mer, que la Grande-Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défenſe de ſes pêcheries, pour la protection de ſes iſles à ſucre, pour l'entretien de ſes liaiſons avec ſes colonies ſeptentrionales. Hallifax a tiré plus d'éclat & d'activité du mouvement

que ſa deſtination excite dans ſes rades, qu'elle n'en pouvoit eſpérer de ſes cultures, qui ſont peu de choſe ; & de ſes pêches, qui n'ont pas reçu de grands accroiſſemens, quoiqu'elles comprennent la morue, le maquereau, & le loup-marin. Elle n'eſt pas même ce qu'elle devroit être, comme place de guerre. Les malverſations, qui ont réduit toutes les fortifications, ordonnées & payées par la métropole, à quelques batteries ſans foſſés autour de la ville, l'expoſent à tomber ſans défenſe au pouvoir du premier qui l'attaquera. Les habitans du comté d'Hallifax eſtimoient en 1757 la valeur de leurs maiſons, leurs beſtiaux & leurs marchandiſes, environ 6, 750, 000 livres. Cette fortune, qui n'a guere augmenté que d'un quart, forme les deux tiers des richeſſes de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il longtems ? Ne ſeroit-ce pas pour y mettre fin, que le gouvernement britannique auroit érigé en 1763 à Hallifax, une cour d'amirauté pour toute l'Amérique angloiſe ? Juſqu'à l'époque de cet établiſſement, c'étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les délits qui violoient l'acte de navigation. Mais la partialité de ces magiſtrats pour la colonie où ils étoient

nés, & qui les avoit choiſis, rendoit leur miniſtere inutile ou préjudiciable à la métropole. On eſpéra que des hommes éclairés & ſoutenus, qui ſeroient envoyés d'Europe, imprimeroient plus de reſpect ou plus de crainte. L'événement a juſtifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux obſervées depuis cet arrangement; mais il a réſulté de grands inconvéniens, de l'éloignement prodigieux où pluſieurs provinces ſe trouvoient du nouveau ſiege. La juſtice & la néceſſité forceront à multiplier les tribunaux de cette adminiſtration, à les diſtribuer à des diſtances convenables pour les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la nouvelle Ecoſſe perdra l'avantage précaire d'appeller à elle toutes les cauſes de l'amirauté; mais elle cherchera dans ſon propre fonds les ſources de proſpérité que la nature lui a données. Elle en a qui lui ſont particulieres. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont les trois royaumes ont un ſi grand beſoin, doit accélérer les progrès de ſon amélioration. Cependant la nouvelle Ecoſſe ne doit pas ſe flatter de pouvoir jamais égaler la nouvelle Angleterre.

CHAPITRE XL.

Fondation de la nouvelle Angleterre.

LA nouvelle Angleterre s'eſt ſignalée, comme l'ancienne, par des fureurs ſanglantes. La fille ſe reſſentit de l'eſprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut ſa naiſſance à des tems orageux ; & les convulſions les plus horribles, affligerent ſon enfance. Découverte au commencement du ſiecle dernier, ſous le nom de Virginie ſeptentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette premiere peuplade, foible & mal dirigée, ſe perdit dans ſes fondemens. On y vit enſuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les ſauvages, diſparoiſſoient comme ceux-ci le reſte de l'année. Le fanatiſme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Les presbytériens anglois, que la perſécution avoit raſſemblés en Hollande, ce port univerſel de la paix & de la liberté, laſſés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans

leur patrie, réſolurent d'aller fonder une égliſe pour leur ſecte, dans un nouvel hémiſphere. Ils acheterent donc en 1621, les droits de la compagnie angloiſe de la Virginie ſeptentrionale : car ils n'étoient pas aſſez pauvres pour attendre leur proſpérité de leur patience & de leurs vertus.

Quarante & une familles de cent vingt perſonnes, partirent ſous les drapeaux de l'enthouſiaſme, qui, fondé ſur l'erreur ou ſur la vérité, fait toujours de grandes choſes. Elles arriverent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entiérement couvert de bois, n'offroit aucune reſſource à des hommes épuiſés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de ſcorbut & de miſere. Le reſte ſe ſoutint par cette vigueur de caractere, que la perſécution religieuſe excitoit dans des victimes échappées au glaive ſpirituel de l'épiſcopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorſque la viſite de ſoixante guerriers ſauvages qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les eſpérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché, des extrémités du monde, ces deux peuplades ſi différentes. Elles ſe lierent par des promeſſes ſolemnelles de ſervice & d'amitié. Les anciens habitans céde-

rent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voiſines de l'établiſſement que ceux-ci venoient de former ſous le nom de nouvelle Plymouth. Un ſauvage, qui ſavoit un peu la langue angloiſe, reſta chez les Européens, pour leur enſeigner la culture du maïs, & la maniere de pêcher ſur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domeſtiques, des graines, tous les ſecours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établiſſement arriverent d'abord lentement; mais la perſécution contre les puritains, en Angleterre, hâta leur accroiſſement en Amérique. Le ſang des martyrs fut, dans tous les tems & dans tous les lieux, la ſemence du proſélytiſme. En 1760, la nouvelle ſecte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la diſtribuer en pluſieurs peuplades. Celle de Boſton devint bientôt la plus conſidérable. Ce n'étoit pas uniquement des eccléſiaſtiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions, ni de ces ſectaires que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Des ſeigneurs que l'ambition, l'humeur, ou même la conſcience, avoient entraînés dans le puritaniſme, ſe ménageoient d'avance un aſyle dans ces

climats éloignés. Ils y faiſoient bâtir des maiſons & défricher des terres, dans le deſſein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile ſous l'abri de la réforme. Le fanatiſme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduiſoit la ſubordination dans la colonie ; ou plutôt, des mœurs auſteres tenoient lieu de loix dans un pays ſauvage.

Les habitans de la nouvelle Angleterre vécurent long-tems en paix, ſans aucune forme réguliere de police. Ce n'eſt pas que leur charte ne les eût autoriſés à établir le gouvernement qui leur conviendroit : mais ces enthouſiaſtes ne s'accordoient pas ſur le plan de leur république ; & le miniſtere ne prenoit pas aſſez d'intérêt à leur deſtinée, pour les preſſer d'aſſurer leur tranquillité. Ils ſentirent enfin la néceſſité d'une légiſlation. Cet ouvrage, que le génie & la vertu n'ont jamais tenté ſans défiance, fut hardiment entrepris par l'aveugle fanatiſme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des Juifs en fut la baſe.

Un mêlange ſingulier de bien & de mal, de ſageſſe & de folie, entra dans ce code. Perſonne ne pouvoit avoir part au gouvernement, ſans être membre de l'égliſe

établie. La peine de mort étoit infligée, ſoit contre le ſortilege, le blaſphême & le faux témoignage ; ſoit contre l'adultere ; ſoit contre les enfans qui maudiroient, qui battroient les auteurs de leur vie. D'un autre côté, le mariage devoit être fait par le magiſtrat. Le prix du bled étoit fixé à 3 livres 7 ſous 6 deniers le boiſſeau. En même tems on privoit de la propriété de leur terre, les ſauvages qui ne la cultiveroient pas ; & l'on défendoit, ſous peine d'une forte amende, aux Européens, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre. On condamnoit à être fouettés publiquement, tous ceux qui ſeroient ſurpris en menſonge, dans l'ivreſſe, ou dans le divertiſſement de la danſe. Le plaiſir étoit interdit, comme le vice ou le crime. Du reſte, on pouvoit jurer pour 1 livre 2 ſous 6 deniers damende, & violer le dimanche pour 67 liv. 10 ſous. C'étoit encore une douceur, d'expier avec de l'argent une omiſſion de priere ou un ſerment indiſcret. Mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'eſt que le culte des images fût défendu, ſous peine de mort, aux puritains, comme Moïſe avoit autrefois défendu le culte des dieux étrangers au peuple Hébreu. On décerna la même peine aux prêtres catholiques qui reviendroient dans

la colonie, après en avoir été bannis ; & la même peine encore aux quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués & chaſſés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour ces nouveaux ſectaires, ennemis de toute cruauté, qu'on ne pouvoit en ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, ſans s'expoſer à payer une amende fort conſidérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance ſi révoltante. Mais chaque ſecte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injuſtice, de violence & de perſécution, aux rigueurs dont elle étoit la victime ? N'a-t-elle pas mis au nombre de ſes dogmes ou de ſes préjugés, que la punition, l'exil, le ſupplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleſte, un droit des élus de Dieu contre ſes ennemis ? Cette rage a été bien plus active contre des partiſans dont on ſe voyoit abandonné. Dans les familles religieuſes, comme dans les autres, la haine fraternelle eſt la plus ſanglante de toutes. Les apoſtats ſont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

CHAPITRE XLI.

Le fanatiſme remplit de calamités la nouvelle Angleterre.

C'EST ce qu'éprouverent les infortunés colons qui, moins furieux que leurs freres, oſerent dire que le magiſtrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matiere de religion. Ce fut un blaſphême, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiſcopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat; & ſembloient ne s'être arrogé la liberté de penſer, que pour l'interdire aux autres. Ce ſyſtême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher ſur les opinions, en frappant les diſſidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou ſoupçonnés de tolérantiſme, furent expoſés à de ſi cruelles vexations, qu'ils ſe virent obligés d'abandonner leur nouvel aſyle, pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une premiere perſécu-

tion avoit fondé la nouvelle Angleterre ; une ſeconde perſécution ſervit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion étendit ſa ſévérité juſqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée ſur les regiſtres mêmes de la colonie.

« C'eſt une choſe univerſellement reconnue, que l'uſage de porter les cheveux longs, à la maniere des perſonnes ſans mœurs & des barbares Indiens, n'a pu s'introduire en Angleterre, qu'au mépris ſacrilege de l'ordre exprès de Dieu, qui dit qu'il eſt honteux à un homme qui a quelque ſoin de ſon ame, de porter des cheveux longs. Cette abomination excitant l'indignation de tous les gens pieux, nous, magiſtrats, zélés pour la pureté de la foi, déclarons expreſſément & authentiquement que nous condamnons l'impie uſage de laiſſer croître ſa chevelure ; uſage que nous regardons comme une choſe évidemment indécente & malhonnête, qui défigure horriblement les hommes, offenſe les ames ſobres & modeſtes, autant qu'elle corrompt les bonnes mœurs. Juſtement indignés contre ce ſcandaleux uſage, nous prions, exhortons, invitons inſtamment tous les an-

» ciens de notre continent, de faire éclater
» leur zele contre cette odieuſe coutume,
» de la proſcrire par toutes ſortes de
» moyens, & ſur-tout d'avoir ſoin que les
» membres de leurs égliſes n'en ſoient point
» ſouillés, afin que ceux qui, malgré ces
» ſéveres défenſes & les voies de correction
» qui ſeront pratiquées à ce ſujet, ne ſe
» hâteront pas de s'interdire cet uſage,
» aient Dieu & les hommes en même
» tems contre eux. »

Ce rigoriſme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis inſociable, d'abord victime, enſuite tyran, ſe déchaîna contre les quakers. Ils furent empriſonnés, fouettés & bannis. La fiere ſimplicité de ces nouveaux enthouſiaſtes, qui béniſſoient le ciel & les hommes au milieu des tourmens & de l'ignominie, inſpira de la vénération pour leurs perſonnes, fit aimer leurs ſentimens & multiplia leurs proſélytes. Ce ſuccès aigrit leurs perſécuteurs, & les porta aux extrémités les plus ſanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique que pour exercer ſur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre les Indiens, ſoit que le changement de climat

rendît les Européens plus féroces, ſoit que la fureur de religion ne puiſſe trouver de terme que dans l'extinction de ſes apôtres ou de ſes martyrs. La perſécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit diſparu. L'enthouſiaſme, l'hypocriſie, le fanatiſme concentrés dans ſon ame comme dans leur foyer, les factions, les révoltes, les proſcriptions, tous ces monſtres étoient deſcendus avec lui dans la tombe. Un jour plus ſerein luiſoit ſur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'empire, avoit introduit parmi ſes ſujets l'eſprit de ſociété, le goût de la table, de la galanterie, de la converſation, des ſpectacles, de tous les plaiſirs qu'il avoit trouvé répandus en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que ſon pere avoit perdue ſur l'échafaut. Il ne falloit pas moins qu'une ſemblable révolution dans les mœurs, pour aſſurer la tranquillité de ſon adminiſtration ſur un trône enſanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaiſirs ſenſuels rend quelquefois humains & ſenſibles à la pitié. Touché des ſupplices des quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661; mais il ne put y étouffer entiérement l'eſprit perſécuteur.

La colonie avoit mis à ſa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit ſi fort ſignalé dans les troubles de ſa patrie. Ce jeune homme, enthouſiaſte, entêté, digne en tout de ſon pere, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laiſſer les autres, reſſuſcita les diſputes également ridicules & ſurannées de la grace & du libre arbitre. On ſe paſſionna pour ces obſcures & frivoles queſtions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, ſi des nations ſauvages réunies entr'elles, tombant ſur les plantations des Anglois, n'en euſſent maſſacré un grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons ſentirent d'abord foiblement une ſi rude perte. Mais enfin le danger univerſel devint ſi preſſant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repouſſé, la colonie rentra dans ſon caractere de diſſenſion. Cet eſprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'hiſtoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la nouvelle Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles ſujettes à des convulſions qui étoient accompagnées de ſymptômes extraordinaires. Leur pere, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées. Soupçonnant une ſervante Indienne qui étoit chez lui, d'avoir jeté quelque ſort ſur ſa famille, à force de mau-

vais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit ſorciere. D'autres femmes, ſéduites par le plaiſir d'intéreſſer le public, crurent que des convulſions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur ſexe, avoient la même origine. Trois citoyens qu'on nomme au haſard, ſont auſſi-tôt mis en priſon, accuſés de ſortilege, condamnés à être pendus, & leurs cadavres ſont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiſeaux de proie. Peu de jours après, ſeize perſonnes ſubiſſent le même ſort, avec un juriſconſulte qui, refuſant de plaider contr'elles, eſt dès-lors convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres ſcenes embraſent l'imagination de la multitude. La foibleſſe de l'âge, les infirmités de la vieilleſſe, l'honneur du ſexe, la dignité des places, la fortune, la vertu, rien ne met à couvert d'un odieux ſoupçon dans l'eſprit d'un peuple obſédé par les fantômes de la ſuperſtition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche ſur tout leur corps avec une impudente curioſité des marques de ſorcellerie; on prend des taches ſcorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatiſme, la méchanceté, la vengeance choiſiſſent à leur gré leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie

les tortures, & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magiſtrats ſe refuſent à continuer ces horribles exécutions, ils ſont accuſés des forfaits imaginaires qu'ils ceſſent de punir. Les miniſtres de la religion leur ſuſcitent des délateurs qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les ſpectres, les viſions, la terreur & la conſternation multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les priſons ſe rempliſſent; les gibets reſtent toujours dreſſés. Tous les citoyens ſont plongés dans une morne épouvante. Les plus ſages s'éloignent, en gémiſſant, d'une terre maudite, enſanglantée, & ceux qui y reſtent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la ſubverſion totale de cette déplorable colonie, lorſqu'au plus fort de l'orage les vagues tombent & s'appaiſent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les eſprits qu'il avoit engourdis. A cette ſtupidité profonde, ſuccede un remords cuiſant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels ſacrifices, d'avoir cru le fléchir par le ſang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être ſouillée par le culte ſacrilege & parricide des Européens.

La poſtérité ne ſaura jamais ſans doute quelle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être ſa ſource dans la mélancolie que des enthouſiaſtes perſécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit nourrie avec le ſcorbut qu'ils avoient pris ſur mer ; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaiſons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inſéparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceſſa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa ; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les tranſports du délire. Le calme vint après la fievre ardente, & ce ſombre accès d'enthouſiaſme ne reprit plus aux puritains de la nouvelle Angleterre.

CHAPITRE XLII.

Sévérité qui regne encore dans les loix de la nouvelle Angleterre.

MAIS, en renonçant à l'eſprit de perſécution qui a marqué de ſang toutes les ſectes, les habitans de cette colonie ont conſervé, ſi ce n'eſt pas un reſte d'intolérance, du moins une ſorte de rigoriſme qui ſe reſſent des triſtes jours de ſa naiſſance. Des loix trop ſéveres y ſubſiſtent encore. On en jugera par le diſcours que tint il n'y a pas long-tems devant les magiſtrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquieme fois, un fruit illégitime.

« J'oſe eſpérer, dit-elle, que la cour » me permettra de dire un mot en ma » faveur.

« Je ſuis une fille pauvre, infortunée, » qui pouvant à peine gagner ma ſubſiſ- » tance, n'ai pas le moyen de payer des » avocats pour plaider ma cauſe. Je vais » donc faire parler la raiſon. Comme elle » a ſeule le droit de dicter les loix, elle » peut les examiner toutes. Celle qui me » conduit à votre tribunal, m'a déjà jugée.

» Je

» Je ne demande pas qu'on s'en écarte
» pour me faire grace. Mais je vous prie,
» Meſſieurs, d'intercéder auprès du gou-
» vernement, pour qu'il daigne me remet-
» tre l'amende à laquelle vous m'allez
» condamner.

» C'eſt la cinquieme fois que je parois
» devant vous pour le même délit. Deux
» fois j'ai payé de fortes amendes, & deux
» fois, trop indigente pour expier ma faute
» par une peine pécuniaire, j'ai ſubi un
» châtiment douloureux & flétriſſant. Ces
» peines ſont ordonnées par la loi, je le ſais.
» Mais ſi l'on doit abroger les loix quand
» elles ſont déraiſonnables; ſi l'on doit
» les mitiger quand elles ſont trop ſéveres,
» j'oſe vous dire que celle qui me pourſuit,
» eſt à la fois injuſte & cruelle à mon
» égard. Au crime près, dont ce tribunal
» m'accuſe & dont le ciel m'abſout, j'ai
» mené juſqu'à préſent une vie irréprocha-
» ble. Je défie mes ennemis, ſi j'ai le mal-
» heur d'en avoir que je n'ai pas mérités,
» de me charger de la moindre injuſtice.
» J'examine ma conſcience & ma con-
» duite; l'une & l'autre, je le dis hardi-
» ment, me paroiſſent pures comme le
» jour qui m'éclaire: & lorſque je cherche
» mon crime, je ne le trouve que dans
» la loi.

» C'eſt au riſque de ma vie que j'ai donné le jour à cinq enfans. Je les ai nourris » de mon lait & de mon travail, ſans être » à charge au public, ni à perſonne. Je » me ſuis dévouée avec tout le courage de » la tendreſſe maternelle, aux pénibles » ſoins qu'exigeoient leur foibleſſe & leur » âge. Je les ai formés à la vertu qui n'eſt » que la raiſon. Ils aiment déjà leur patrie » comme moi. Ils ſeront citoyens comme » vous-mêmes, à moins que vous ne leur » ôtiez par de nouvelles amendes le fonds » de leur ſubſiſtance, & que vous ne les » forciez à fuir une région qui les repouſſa » dès le berceau.

» Eſt-ce donc un crime de féconder ou » de procréer, à l'exemple de la terre, » notre mere commune? d'augmenter le » nombre des colons dans un pays nouveau qui ne demande que des habitans? » Je n'ai débauché le mari d'aucune femme; » je n'ai jamais attiré dans mes filets aucun » jeune homme. Perſonne n'a ſujet de ſe » plaindre de moi, ſi ce n'eſt peut-être le » miniſtre de l'évangile & le juge de paix, » qui ſont fâchés d'avoir perdu les honoraires de leurs fonctions, parce que j'ai » eu des enfans ſans être mariée devant » eux. Mais eſt-ce ma faute à moi? J'en » appelle à vous, Meſſieurs. Vous con-

» venez que je ne manque point de juge-
» ment. Ne ſeroit-ce pas une folie, une
» ſtupidité, ſi m'étant livrée aux devoirs
» les plus pénibles du mariage, je n'en avois
» pas recherché les honneurs? J'ai toujours
» été, je ſuis encore diſpoſée à me marier,
» & je me flatte que je ſerois digne d'un
» état ſi reſpectable avec la fécondité, l'in-
» duſtrie, l'économie & la frugalité dont
» la nature m'a douée: car elle m'avoit
» deſtinée à être une femme honnête &
» vertueuſe. J'eſpérois la devenir, lorſ-
» qu'étant encore vierge, je n'écoutai les
» premiers vœux de l'amour qu'avec le
» ſerment du mariage. Mais la confiance
» indiſcrete que j'eus dans la ſincérité du
» premier homme que j'aimai, m'a fait
» perdre mon honneur, en comptant ſur
» le ſien. J'eus un enfant de lui, puis il
» m'abandonna. Cet homme eſt connu
» de vous tous; il eſt devenu magiſtrat
» comme vous. Je devois croire qu'il ſe
» ſeroit montré dans cette cour aujour-
» d'hui, pour modérer la rigueur de votre
» ſentence. S'il eût paru, je n'aurois rien
» dit. Mais comment pourrois-je ne pas
» accuſer l'injuſtice de mon ſort, qui veut
» que celui qui m'a ſéduite & ruinée après
» avoir été la cauſe de ma perte, jouiſſe
» des honneurs & du pouvoir, ſoit aſſis

» dans les tribunaux où l'on punit mon
» malheur par les verges & par l'infamie ?
» Quel étoit le légiſlateur barbare qui,
» prononçant entre les deux ſexes, favo-
» riſa le plus fort & ſévit ſur le plus foible ;
» ſur ce ſexe malheureux qui, pour une
» jouiſſance, compte mille dangers & mille
» infirmités ; ſur ce ſexe à qui la nature
» vend, à un prix capable d'épouvanter
» les paſſions les plus effrénées, ces mêmes
» plaiſirs qu'à vous elle vous donne ſi libé-
» ralement ?

» Je n'ai point craint, pour ne pas tra-
» hir la nature, de m'expoſer au déshon-
» neur injuſte, aux châtimens honteux.
» J'ai mieux aimé tout ſouffrir, que d'être
» parjure au vœu de la propagation, que
» d'étouffer mes enfans avant de les con-
» cevoir, ou après les avoir conçus. Je
» n'ai pu, je l'avoue, après avoir perdu
» ma virginité, garder le célibat dans une
» proſtitution ſecrete & ſtérile, & je de-
» mande encore la peine qui m'attend,
» plutôt que de cacher les fruits de la fé-
» condité que le ciel a donnée à l'homme
» & à la femme, comme ſa premiere béné-
» diction.

» On dira, ſans doute, qu'indépendam-
» ment des loix civiles, j'ai violé les pré-
» ceptes de la religion ? Mais c'eſt à la

» religion de me punir, ſi j'ai péché con-
» tr'elle. Eh! n'eſt-ce pas aſſez qu'elle
» m'ait exclue de la communion de mes
» freres qui ſeroit une conſolation pour
» moi? J'ai, dites-vous, offenſé le ciel,
» & je dois m'attendre à des feux éternels.
» Si vous le croyez, pourquoi m'accabler
» de châtimens en ce monde? Non, Meſ-
» ſieurs, le ciel n'eſt pas impitoyable,
» injuſte comme vous. Si je croyois que ce
» que vous appellez un péché fût réellement
» un crime, je n'aurois pas l'audace, ni la
» méchanceté de le commettre. Mais com-
» ment oſerois-je penſer que Dieu ſoit irrité
» de me voir procréer des enfans quand il
» leur donne un corps ſain & robuſte qu'il
» ſe plaît à douer d'une ame immortelle?
» Dieu juſte & bon, Dieu réparateur des
» maux & des injuſtices, c'eſt à toi que
» j'en appelle ici de la ſentence de mes
» juges! ne me venge point, ne les punis
» pas, mais daigne les éclairer & les atten-
» drir! ſi tu as donné à l'homme la femme
» pour compagne ſur cette terre hériſſée
» de ronces, qu'il n'accable pas d'oppro-
» bre un ſexe qu'il a lui-même corrompu!
» qu'il ne ſeme pas la honte & la miſere,
» dans le plaiſir où tu as attaché la con-
» ſolation de ſes peines! qu'il ne ſoit pas
» ingrat & dénaturé juſqu'au ſein du bon-

» heur, en livrant aux ſupplices les victi-
» mes de ſes voluptés ! Fais qu'il reſpecte
» dans ſes deſirs la pudeur qu'il honore,
» ou qu'après l'avoir violée dans ſes plai-
» ſirs, il la plaigne du moins au lieu de
» l'outrager ! ou plutôt fais qu'il ne change
» point en crimes des actions que toi-
» même as permiſes ou commandées,
» quand tu dis à ſa race de croître & de ſe
» multiplier ! »

Ce diſcours produiſit une révolution touchante dans tous les eſprits. Le tribunal diſpenſa Polly Baker, c'étoit le nom de l'accuſée, de l'amende ou du châtiment ; & pour comble de triomphe, un de ſes juges l'épouſa, tant la voix de la raiſon eſt au-deſſus des preſtiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris ſon aſcendant, ſoit que le bien politique & ſocial faſſe taire ſouvent les cris de la nature iſolée, ſoit que dans le gouvernement anglois, où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux ſexes trouve moins d'excuſes que dans les états où le clergé, la nobleſſe, le luxe, la miſere, l'exemple ſcandaleux de la cour & de l'égliſe, corrompent, ſurchargent, avi-liſſent & déconſeillent le mariage.

La nouvelle Angleterre a du moins des reſſources contre les mauvaiſes loix, dans

la conſtitution même de ſa métropole, où le peuple légiſlateur peut corriger aiſément des abus qu'il reſſent ; elle en a dans ſa ſituation locale, qui laiſſe un vaſte champ ouvert à l'induſtrie, à la population.

CHAPITRE XLIII.

Gouvernement, population, cultures, manufactures, commerce, navigation de la nouvelle Angleterre.

CETTE colonie bornée au nord par le Canada, à l'oueſt par la nouvelle Yorck, à l'eſt & au ſud par la nouvelle Ecoſſe & par l'Océan, n'a pas moins de trois cents milles ſur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichemens ne s'y font pas au haſard comme dans les autres provinces. Dès les premiers tems ils furent aſſujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il ſoit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrein vague. Le gouvernement qui a voulu que tous ſes membres fuſſent à l'abri des incurſions des ſauvages, qu'ils fuſſent à portée des ſecours

d'une ſociété bien ordonnée, a réglé que ces villages entiers ſeroient formés dans le même tems. Dès que ſoixante familles offrent de bâtir une égliſe, d'entretenir un paſteur, de ſolder un maître d'école, l'aſſemblée générale leur aſſigne un emplacement & leur donne le droit d'avoir deux repréſentans dans le corps légiſlatif de la colonie. Le diſtrict qu'on leur aſſigne, eſt toujours limitrophe des terres déjà défrichées, & contient le plus ordinairement ſix mille quarrés d'Angleterre. ce nouveau peuple choiſit une aſſiette convenable à l'habitation, dont la forme eſt généralement quarrée. Le temple eſt au milieu. Les colons partagent le terrein entr'eux, & chacun enferme ſa propriété d'une haie vive. On réſerve quelques bois pour une commune. Ainſi s'agrandit continuellement la nouvelle Angleterre, ſans ceſſer de faire un tout bien organiſé.

Quoique placée au milieu de la zone tempérée, la colonie ne jouit pas d'un climat auſſi doux que celui des provinces de l'Europe qui ſont ſous les mêmes paralleles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus cours & plus chauds. Le ciel y eſt communément ſerein & les pluies y ſont plus abondantes que durables. L'air y eſt devenu plus pur, à meſure qu'on

a facilité ſa circulation, en abattant les bois. Perſonne ne ſe plaint plus de ces vapeurs malignes qui, dans les premiers tems, emporterent quelques habitans.

Le pays eſt partagé en quatre provinces qui, dans l'origine, n'avoient preſque rien de commun. La néceſſité d'être en armes contre les ſauvages, les décida à former en 1643 une confédération, où elles prirent le nom de *Colonies-unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établiſſement devoient ſe trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la nouvelle Angleterre, ſuivant les inſtructions de l'aſſemblée particuliere qu'ils repréſentoient. Cette aſſociation ne bleſſoit en rien le droit qu'avoit chacun de ſes membres de ſe conduire en tout à ſa volonté, ſans avoir beſoin, ni de la permiſſion, ni de l'approbation de la métropole. Ces provinces bornoient toute leur ſoumiſſion, à reconnoître vaguement les rois d'Angleterre pour leurs ſouverains.

Une dépendance ſi foible déplut à Charles II. La baie de Maſſachuſet, qui étoit la plus riche & la plus peuplée des quatres provinces, quoique la moins étendue, ſe rendit coupable de quelque faute envers le gouvernement. Le roi ſaiſit cette occaſion en 1684, pour révoquer les pri-

vileges de cette province. Elle fut ſans charte juſqu'à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ſes prétentions, ni à ſes eſpérances. La cour s'y réſervoit le droit de nommer le gouverneur, tous les emplois militaires, les principales places de finance & de judicature. En maintenant le peuple dans ſon pouvoir légiſlatif, on attribua la voix négative & le commandement des armes au chef de la colonie; ce qui lui aſſuroit une influence ſuffiſante pour conſerver dans ſon entier la prérogative de la métropole. Les provinces de Connecticut & de Rhode-Iſlan, ayant prévenu le châtiment par leur ſoumiſſion, lorſqu'on dépouilloit Maſſachuſet, reſterent en poſſeſſion de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hampshire, il fut toujours conduit à peu près ſur la forme d'adminiſtration qu'on a impoſée à Maſſachuſet. Un même gouverneur régit toute la colonie, mais avec les maximes qui conviennent à la conſtitution de chaque province.

Les dénombremens les plus exacts portent la population actuelle de la nouvelle Angleterre à quatre cent mille habitans, plus multipliés au midi qu'au nord de la colonie, où le ſol eſt moins fertile. Parmi tant de citoyens, il ne ſe trouve que peu

de propriétaires assez riches, pour abandonner le soin de leurs plantations à des économes ou à des fermiers: la plupart sont des cultivateurs aisés qui vivent sur leur héritage, occupés de travaux champêtres. Cette égalité de fortune, jointe aux principes religieux & à la nature du gouvernement, donne à ce peuple un génie plus républicain qu'on ne le remarque dans les autres colonies.

Aucun des fruits qui sont les délices de nos tables, n'a dégénéré dans la nouvelle Angleterre. On prétend même que la pomme s'y est perfectionnée. Du moins, elle s'y est extrêmement multipliée; & le cidre y est devenu une boisson plus commune qu'en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d'Europe, y réussissent admirablement. Nos grains n'y ont point constamment le même succès. Le froment est sujet à se brouir, l'orge à se dessécher, & l'avoine à donner plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le maïs, qui se consomme ordinairement en bierre, devient la ressource du peuple. De vastes & abondantes prairies nourrissent de nombreux troupeaux.

L'industrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette colonie que dans les autres, n'y a pas fait à beaucoup près les mêmes

progrès que la culture. On n'y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance.

La premiere qui s'y forma, fut la conſtruction des vaiſſeaux. Elle eut long-tems de la réputation. Les bâtimens qui ſortoient de ce chantier, étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins ſujets à ſe fendre que ceux des provinces plus méridionales. Leur nombre diminue ſenſiblement depuis 1730, parce que les bois de conſtruction ont été peu ménagés & employés à d'autres uſages. On a propoſé d'en défendre la coupe depuis les bords de la mer juſqu'à dix milles dans les terres. Cette loi, dont tout concouroit à démontrer la néceſſité, n'a pas été reçue. On ne ſait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de ſucre, s'eſt mieux ſoutenue que celle des vaiſſeaux. Elle dut ſon origine à la facilité qu'avoient les nouveaux Anglois, de tirer des Antilles une grande abondance de mélaſſe. On les employa d'abord en nature, à divers uſages. Bientôt on apprit à les diſtiller. Réduites en rum, elles ſervirent à l'approviſionnement des ſauvages voiſins, des pêcheurs de Terre-Neuve, des autres provinces ſeptentrionales, des navigateurs même qui fréquentoient les côtes d'Afrique.

L'imperfection où cet art eſt reſté dans la colonie, n'en a pas fait tomber le produit, parce qu'elle a toujours pu vendre ces eaux-de-vie à un prix extrêmement modique.

La même raiſon a ſoutenu, a étendu la fabrique de chapeaux. Bornée au commencement par les réglemens de la métropole à la conſommation intérieure de la colonie, elle eſt parvenue à franchir ces barrieres. On en fait paſſer en fraude une aſſez grande quantité, dans les établiſſemens voiſins.

La colonie ne vend pas des draps, mais elle en achete peu. La toiſon de ſes moutons, auſſi longue, quoique moins fine que celle d'Angleterre, donne des étoffes dont le tiſſu groſſier & ſerré convient ſinguliérement à des hommes modeſtes qui habitent la campagne.

Quelques presbytériens, chaſſés autrefois du Nord de l'Irlande par l'oppreſſion du gouvernement ou du clergé, allerent apprendre aux nouveaux Anglois à cultiver le chanvre & le lin, & à les mettre en œuvre. Ces toiles ſont devenues, avec le tems, une des plus grandes reſſources de la colonie.

La métropole, dont les calculs politiques n'ont pas toujours ſoutenu la haute opinion qu'on avoit de ſes lumieres, n'a

rien oublié pour traverſer ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que par cette conduite oppreſſive du gouvernement, ceux de ſes ſujets qui défrichoient cette partie conſidérable du nouveau monde, étoient réduits à l'alternative d'abandonner un ſi bon pays, ou de ſe procurer eux-mêmes les choſes d'un uſage général & de néceſſité premiere. Les colons n'auroient pas même réuſſi à ſe ſoutenir par ces ſeuls moyens, s'ils n'avoient eu l'adreſſe & le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux de ſubſiſtances, dont il faut ſuivre le cours & indiquer la ſource.

La premiere reſſource qu'ils trouverent au-dehors, ce fut la pêche. On l'a encouragée juſqu'à régler que toute famille qui déclareroit ſous ſerment avoir vécu durant toute l'année deux jours par ſemaine de poiſſon ſalé, ſeroit déchargée d'une partie de ſon impoſition. Ainſi le commerce invite les proteſtans à l'abſtinence de la viande, comme la religion la preſcrit aux catholiques. Le maquereau ſe pêche uniquement au printems, à l'embouchure du Pentagoet, riviere conſidérable qui ſe perd dans la baie françoiſe, à l'extrêmité de la colonie. Au centre même de la côte & près de Boſton, la morue donne toujours en telle abondance, que le cap Cod, malgré

la ſtérilité de ſon terroir, eſt une des parties du pays les plus peuplées. Non contente de la pêche qu'elle fait dans ſes propres parages, la nouvelle Angleterre envoie au grand banc, à Terre-Neuve, à l'Iſle-Royale, environ deux cents bâtimens de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément trois voyages durant la ſaiſon, & qui en rapportent au moins cent mille quintaux de morue. D'autres navires plus conſidérables, expédiés des mêmes ports, vont échanger des vivres contre la pêche des Anglois, qui ſont fixés dans ces contrées ſtériles & glaciales. Tous ces produits en morue ſont diſtribués enſuite au midi de l'Europe & de l'Amérique.

Ce n'eſt pas le ſeul objet que les iſles britanniques du nouveau monde tirent de la nouvelle Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des bœufs, des porcs, des viandes ſalées, du beurre, du ſuif, du fromage, des farines, du biſcuit, du bled d'inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les eſpeces. Ces mêmes denrées paſſent la plupart dans les iſles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en fraude, mais toujours en moindre quantité durant la paix, que dans les tems de guerre. Honduras, Surinam, d'autres parties du continent

américain, ouvrent de ſemblables débouchés à la nouvelle Angleterre.

Elle va chercher à Madere & aux Açores, du vin & des eaux-de-vie, qu'elle paie avec du grain & des morues.

Les ports d'Italie, d'Eſpagne & de Portugal, reçoivent annuellement ſoixante ou ſoixante-dix de ſes bâtimens. Ils y arrivent chargés de morue, de bois de conſtruction, de munitions navales, de bled, d'huile de poiſſon; & pluſieurs s'en retournent avec des huiles d'olive, du ſel, du vin, de l'argent, à la nouvelle Angleterre, où ils déchargent clandeſtinement leurs cargaiſons. C'eſt ainſi qu'ils éludent les droits qu'ils paieroient dans la grande Bretagne, en y faiſant leur retour, comme ils y ſont tenus par une loi formelle. Les vaiſſeaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, ſont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent ils ſont fretés indifféremment pour tous les négocians & pour tous les marchés, juſqu'à ce qu'on en trouve un prix convenable.

La métropole reçoit de ſa colonie des vergues & des mâtures pour la marine royale, des planches, de la potaſſe, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures, & même des grains dans ſes années de diſette. Ces cargaiſons

lui viennent ſur des vaiſſeaux que ſes propres négocians ont fait conſtruire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui conſtruiſent par ſpéculation.

La nouvelle Angleterre, outre le commerce qu'elle fait de ſes productions, s'eſt approprié une partie des denrées de l'Amérique, ſoit méridionale, ſoit ſeptentrionale, en faiſant paſſer par ſes mains les échanges de ces deux contrées. Auſſi les nouveaux Anglois ſont-ils regardés comme les courtiers, ou les Hollandois de l'Amérique.

Malgré cette activité ſi vive & ſi ſoutenue, la colonie n'a jamais été ſans dettes. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la grande Bretagne lui fourniſſoit, ou de ſon induſtrie, ou de l'induſtrie étrangere, ou des Indes orientales: objets de commerce qui s'élevent chaque année à plus de 9, 000, 000 de livres.

Cependant ſa navigation eſt aſſez animée pour occuper habituellement ſix mille matelots. Indépendamment des petits bâtimens qui font la pêche ou le cabotage, & qui ſortent indifféremment de toutes les rades ouvertes en grand nombre ſur les côtes, ſa marine conſiſte en cinq cents navires, qui forment quarante mille tonneaux de port. La plupart prennent leur chargement à Boſton; la plupart y font leur décharge.

Cette ville, la capitale de la nouvelle Angleterre, eſt ſituée dans une péninſule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Maſſachuſet, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie eſt défendue contre l'impétuoſité des vagues, par quantité de rochers qui s'élevent au-deſſus de l'eau, & par une douzaine de petites iſles, la plupart fertiles & habitées. Ces digues, ces remparts naturels ne laiſſent une libre entrée qu'à trois vaiſſeaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevée à la fin du ſiecle dernier, dans l'iſle du Château, une citadelle réguliere ſous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balles, tellement diſpoſés, qu'ils peuvent battre un vaiſſeau par l'avant & par l'arriere, avant qu'il ſe ſoit mis en état de lâcher ſa bordée. A une lieue en avant, eſt un fanal fort élevé, dont les ſignaux peuvent être apperçus de la fortereſſe, qui les répete pour la côte, tandis que Boſton a les ſiens qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voiſines. Hors les momens d'une brume épaiſſe, dont quelques vaiſſeaux pourroient profiter pour ſe gliſſer dans les iſles, la ville a toujours cinq ou ſix heures pour ſe préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hom-

mes de milice qu'elle peut raſſembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte paſſeroit impunément ſous l'artillerie du Château, elle trouveroit au nord & au ſud de la place deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens, à tous les magaſins du commerce, de ſe mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boſton eſt aſſez vaſte, pour que ſix cents voiles y puiſſent mouiller sûrement & commodément. On y a conſtruit un magnifique môle aſſez avancé, pour que les vaiſſeaux, ſans le ſecours du moindre allege, déchargent dans les magaſins qu'on a bâtis au nord. A l'extrêmité du mole, on voit la ville diſpoſée en forme de croiſſant autour du port. La liſte des naiſſances & des morts, qui eſt devenue avec raiſon la regle unique des arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir environ trente mille habitans, anabaptiſtes, quakers, réfugiés françois, anglicans, ou presbytériens. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la converſation, les uſages, les mœurs, tout y reſſemble ſi fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il eſt difficile d'y trouver d'autre différence que celle qu'entraîne toujours

l'exceſſive population des grandes capitales.

La nouvelle Angleterre, ſemblable à l'ancienne par tant de rapports, a, dans ſon voiſinage, la nouvelle Yorck. Celle-ci, reſſerrée à l'eſt par cette principale colonie, & bornée à l'oueſt par le nouveau Jerſey, occupe un eſpace étroit de vingt milles ſur le bord de la mer, s'élargit inſenſiblement, & s'enfonce dans le nord à plus de cent cinquante milles dans les terres.

CHAPITRE XLIV.

La nouvelle Yorck fondée par les Hollandois, paſſe dans les mains des Anglois.

CETTE contrée fut découverte en 1609, par Henri Hudſon. Ce fameux navigateur, après avoir fait d'inutiles efforts ſous les auſpices de la compagnie hollandoiſe des Indes orientales, pour trouver dans le nord un paſſage à la mer de l'oueſt, revira au ſud le long du continent, dans l'eſpérance de dédommager, par quelque utile découverte, la ſociété qui l'avoit honoré de ſa confiance. Il entra dans un fleuve conſidérable, auquel il donna ſon nom; & content d'avoir reconnu les terres

& les habitans de ſes bords, il remit à la voile pour Amſterdam, d'où il étoit parti.

Dans le ſyſtême des Européens, qui comptent pour rien les peuples du nouveau monde, ce pays devoit appartenir aux Hollandois. Un homme qui étoit à leur ſervice, l'avoit découvert. Il en avoit pris poſſeſſion en leur nom, & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir perſonnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres inconteſtables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques I revendiquoit cette contrée, parce que Hudſon étoit né ſon ſujet; comme ſi la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Auſſi ce prince inſiſta-t-il légérement ſur une prétention ſi peu fondée. La république, après quelques diſcuſſions, envoya dès 1610, jeter les fondemens de la culture & du commerce dans une région qu'elle s'approprià ſous le nom de nouvelle Belge. Tout y proſpéroit. D'heureux commencemens annonçoient de plus grands progrès, lorſque la colonie vit fondre ſur elle, en 1664, un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande ces liaiſons intimes que l'ambition & les ſuccès de Louis XIV cimenterent dans la ſuite entre les deux

puiſſances, voyoit d'un œil jaloux, un petit état à peine formé dans ſon voiſinage, étendre dans tout l'univers les branches de ſa proſpérité. Elle frémiſſoit en ſecret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puiſſance qui ne devoit pas même lui diſputer la ſupériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écraſoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout la réduiſoient au rôle ſubalterne. Chaque effort qu'elle faiſoit pour établir la concurrence, tournoit à ſon déshonneur ou à ſa perte, & le commerce univerſel ſe concentroit viſiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des diſgraces de ſes négocians, & réſolut de leur aſſurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur induſtrie. Charles II, malgré ſa nonchalance pour les affaires, malgré ſon goût effréné pour les plaiſirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ſes mains les richeſſes des régions éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces diſpoſitions; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établiſſemens, les vaiſſeaux Hollandois, ſans déclaration de guerre.

Une flotte angloiſe ſe montra au mois

d'Août, devant la nouvelle Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôterent toute idée, comme tout espoir de résistance ; & la colonie entiere se soumit à la premiere sommation. Cette conquête fut assurée au vainqueur, par la paix de Breda ; mais il en fut dépouillé par la république en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puissances maritimes qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être. Un second traité rendit encore les Anglois maîtres de la nouvelle Belge, qui depuis resta sous leur domination, avec le titre de nouvelle Yorck.

Elle avoit pris ce nom dès 1664, que le duc d'Yorck en avoit reçu la propriété du roi son frere. Dès qu'il l'eut recouvrée, il y fit passer ce despotisme qui depuis le précipita du trône. Ses lieutenans qui tenoient de ses mains tous les pouvoirs ensemble, non contens d'y exercer l'autorité publique, s'étoient constitués arbitres de toutes les causes civiles. Le pays étoit alors habité par des Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & par des colons sortis de la nouvelle Angleterre. Accoutumés à la liberté, ces peuples ne devoient pas souffrir long-tems une administration absolue, arbitraire. On ne pouvoit

que prévoir un ſoulevement ou une émigration, lorſque la colonie fut invitée en 1683, à choiſir des repréſentans pour régler ſon adminiſtration. Le tems amena d'autres changemens; mais ce ne fut qu'en 1691, que fut arrêté un plan de gouvernement, dont on ne s'eſt pas écarté depuis.

A ſa tête eſt un chef, nommé par la couronne. Elle lui donne douze conſeillers, ſans le conſentement deſquels il ne peut ſigner aucun acte. Vingt-ſept députés, choiſis par les habitans, repréſentent la commune. Tous les pouvoirs ſont concentrés dans l'aſſemblée compoſée de ſes différens membres. Au commencement, ſa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l'eſt aujourd'hui à ſept, comme celle du parlement d'Angleterre, dont elle a ſuivi les révolutions.

CHAPITRE

CHAPITRE XLV.

Etat floriſſant de la nouvelle Yorck. Cauſes de ſes ſuccès.

APPUYÉE ſur une baſe de gouvernement ſi ſolide, ſi convenable à la liberté qui fait tout proſpérer, la colonie ſe livra ſans inquiétude à tous les travaux que ſa ſituation pouvoit preſcrire & encourager. Un climat plus doux que celui de la nouvelle Angleterre, un ſol beaucoup plus favorable à la culture du grain, auſſi propre à toutes les autres denrées, lui donnerent une concurrence rapide & vive, avec un établiſſement qui l'avoit devancée dans toutes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l'égaloit pas dans les manufactures, ce déſavantage étoit compenſé par la ſupériorité d'un commerce en pelleteries vingt fois plus conſidérable. Ces moyens de proſpérité, ſoutenus d'une grande tolérance religieuſe, ont élevé ſa population à cent cinquante mille habitans, dont vingt-cinq mille en état de porter les armes, forment une milice nationale.

Cette colonie auroit encore fleuri davantage, ſans le fanatiſme de deux gouverneurs, ſans les vexations de quelques autres, ſans les conceſſions immenſes faites à des particuliers trop accrédités. Mais ces inconvéniens ſont paſſagers dans le gouvernement anglois. Les uns ont ceſſé, & les autres diminuent. Ainſi la province pourra voir un jour doubler ſes productions, ſi les deux tiers de ſon territoire qui ſont encore en friche, doivent rendre autant que le tiers déjà cultivé.

Il n'eſt pas donné de prévoir quelle influence auront ces richeſſes ſur l'eſprit & le ſort des habitans: mais on peut dire qu'ils n'ont pas abuſé juſqu'ici de celles qu'ils ont acquiſes. Les Hollandois, premiers fondateurs de cette colonie, y établirent cet eſprit d'ordre & d'économie qui caractériſe leur nation. Comme ils formerent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs bonnes mœurs fit l'eſprit général des nouveaux colons que la conquête leur aſſocia. Les Allemands pouſſés en Amérique par la perſécution religieuſe qui les chaſſoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, ſe trouverent diſpoſés, par la nature, à ce ton ſimple & modeſte; & les François ou les Anglois, que l'habi-

tu le n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, ſe conformerent, ou par ſageſſe, ou par émulation, à cette maniere de vivre moins coûteuſe & plus aiſée que les modes & les airs du faſte.

Qu'eſt-il arrivé de là ? Que les colons n'ont pas contracté de dettes envers la métropole ; qu'ils ont conſervé une entiere liberté dans leurs ventes & dans leurs achats ; & qu'ils ont toujours donné à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuſe. Si leurs repréſentans avoient porté les mêmes principes dans l'adminiſtration, la province n'auroit pas été précipitée dans des engagemens dont elle reſſent déjà le fardeau ou la ſurcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent & décorent les bords de la riviere d'Hudſon. Ce fleuve eſt navigable jour & nuit, dans toutes les ſaiſons. On peut le remonter, on peut le deſcendre par la marée, qui va juſqu'à cent ſoixante milles dans les terres. C'eſt ſur ce magnifique canal qu'on embarque dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voiſin de l'Océan, eſt propre par ſa ſituation, à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la province, toutes celles de l'Iſle-Longue, qui n'eſt ſéparée

du continent que par un canal étroit.

Cette iſle, qui tire ſon nom de ſa figure, a cent vingt milles de long ſur douze de large. Elle étoit autrefois ſinguliérement connue par le nombre de baleines & de veaux-marins qu'on y prenoit. Mais ſoit que la pêche ait épuiſé ou chaſſé ces races qui cherchent les mers tranquilles & les côtes déſertes, elles ont diſparu. Une autre induſtrie a rempli ce vuide. L'excellence des pâturages a fait multiplier les beſtiaux, ſur-tout les chevaux, ſans qu'on ait pour cela négligé aucune eſpece de culture. Le produit de ces richeſſes coule au grand entrepôt. Il s'y trouve groſſi par des productions qui viennent de plus loin. Quelques plages de la nouvelle Angleterre, du nouveau Jerſey, gagnent à verſer leurs denrées dans ce magaſin.

Ce marché général eſt une ville importante, aujourd'hui déſignée, comme la colonie entiere, ſous le titre de nouvelle Yorck. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois, ſous le nom de nouvelle Amſterdam, dans l'iſle de Manahatan, longue de quatorze lieues, ſur une largeur médiocre. Sa population étoit en 1756 de dix mille quatre cent ſoixante-huit blancs, & de deux mille deux cent ſoixante-quinze noirs. Peut-être n'eſt-il point de ville où

l'on reſpire un air plus ſain, où l'on apperçoive une aiſance plus univerſelle & mieux répartie. Ses édifices publics, ſes maiſons particulieres, ſont ſolides & commodes. Mais ſi cette cité ſe voyoit vigoureuſement attaquée, à peine tiendroit-elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort & les retranchemens de pierre qui défendent la rade & la ville.

La nouvelle Yorck, placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudſon, n'a proprement ni port, ni baſſin; mais elle n'en a pas beſoin. Sa rade lui ſuffit. C'eſt delà qu'on expédie tous les ans plus de trois cents navires, pour les différens parages de l'Amérique ou de l'Europe. L'Angleterre n'en reçoit que le plus petit nombre; mais ce ſont les plus riches, parce qu'ils ſont chargés de caſtor & de fourrures. Comment eſt-ce que la colonie ſe procure ces pelleteries? On va le voir.

Dès que les Hollandois eurent élevé la nouvelle Amſterdam, dans une poſition favorable pour communiquer avec l'Europe, ils chercherent les moyens d'y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l'Amérique ſeptentrionale. Les Sauvages voiſins de la ville en fourniſſoient peu, & n'en offroient que de médiocres. Il falloit pouſſer au Nord,

pour en avoir davantage & de meilleures. On forma le projet d'un établiſſement ſur les bords du fleuve Hudſon, à cent cinquante milles de la capitale; & les circonſtances ſe trouverent favorables pour obtenir le conſentement des Iroquois, de qui dépendoit le territoire ſur lequel on avoit jeté les yeux. Cette brave nation ſe trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre avec les François, arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes ſemblables à celles de l'ennemi qu'elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort d'Orange, qui fut appellé depuis Albany. Jamais il n'y eut d'hoſtilités, jamais de démêlés entre les Iroquois & les Hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fuſils, que ceux-ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer ſans concurrence la chaſſe entiere des cinq cantons, le butin même que les guerriers Iroquois faiſoient dans leurs expéditions.

Les Anglois, en s'emparant de la colonie, conſerverent l'union avec les Sauvages; mais ils ne ſongerent ſérieuſement à étendre la traite des pelleteries qu'ils avoient trouvée établie, que lorſque la révocation de l'édit de Nantes eut fait paſſer chez eux en 1685 l'art de fabriquer les

chapeaux de caſtor. Leurs efforts furent long-tems impuiſſans. Deux obſtacles s'oppoſoient principalement à leurs progrès. Les François tiroient d'Albany même, des couvertures, de groſſes étoffes de laine, des ouvrages de fer & de cuivre, des armes & des munitions qu'ils vendoient aux Sauvages, avec d'autant plus d'avantage, que ces marchandiſes achetées à Albany, leur coûtoient un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D'ailleurs, les nations américaines, qui étoient ſéparées de la nouvelle Yorck par le pays des Iroquois, où l'on craignoit de s'engager, ne pouvoient guere traiter qu'avec les François.

Burnet, qui gouvernoit la colonie angloiſe en 1720, fut le premier qui connut le mal, ou qui oſa l'attaquer dans ſa ſource. Il fit défendre, par l'aſſemblée générale, toute communication entre Albany & le Canada; il amena les Iroquois à conſentir qu'il élevât & qu'il fortifiât à ſes frais le comptoir d'Oſwego, ſur le lac Ontario, dans un endroit où paſſoient la plupart des nations, en allant à Montréal. Après ces deux opérations, le caſtor & les autres fourrures furent à peu près partagées entre les Anglois & les François. La perte du Canada ne peut que groſſir aujourd'hui la part de la nouvelle Yorck, mieux ſituée,

pour le commerce, que le pays qui le lui disputoit.

Si la colonie angloise a gagné par l'acquisition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la séparation du nouveau Jersey, qui fut autrefois attaché à la nouvelle Belge, sous le nom de nouvelle Suede.

CHAPITRE XLVI.

Comment le nouveau Jersey est tombé dans les mains des Anglois. Son état actuel.

LES Suédois furent en effet les premiers Européens qui s'établirent dans cette contrée, vers l'an 1639. Mais l'abandon où les laissoit leur patrie, trop foible pour étendre ses bras si loin, les réduisit, au bout de seize ans, à se donner eux-mêmes aux Hollandois, qui réunirent cette acquisition à la nouvelle Belge. Le duc d'Yorck l'en détacha, quand il reçut l'investiture de ces deux provinces; & il partagea la moins considérable entre deux de ses favoris, sous le nom du nouveau Jersey.

Carteret & Berkeley, qui possédoient, le premier la partie de l'est, & le second la

partie de l'oueſt, n'avoient ſollicité ce vaſte territoire que pour le vendre. Des hommes à ſpéculation, leur en acheterent à vil prix de grandes portions, qu'ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ces ſous-diviſions la colonie reſta partagée en deux provinces, ſéparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoient leur adminiſtration, les dégoûterent de cette eſpece de ſouveraineté, qui ne convenoit guere à des ſujets. Ils remirent en 1702 leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en ont fait qu'une, qui, comme la plupart des autres colonies angloiſes, eſt dirigée par un gouverneur, un conſeil, une aſſemblée générale.

Le nouveau Jerſey, ſitué entre les trente-neuf & quarante degrés de latitude ſeptentrionale, a pour limites, la nouvelle Yorck à l'eſt, & la Penſilvanie à l'oueſt; au nord il a des terres inconnues; au ſud-eſt, l'Océan qui baigne ſes côtes, dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la derniere révolution, on ne voyoit dans un pays ſi vaſte, que ſeize mille habitans. C'étoient les deſcendans des Suédois, des Hollandois, ſes premiers cultivateurs. Quelques quakers, quelques

anglicans, un plus grand nombre des presbytériens écossois, s'étoient joints à ces colons de deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, & causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté sembloit devoir être pour cette colonie l'époque de la prospérité; mais presque tous les Européens qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le nouveau monde, préférant la Pensilvanie & la Caroline, où la douceur du climat & la fertilité du sol les attiroient puissamment, le nouveau Jersey ne put se rétablir de sa langueur primitive. Encore aujourd'hui, l'on n'y compte guere plus de cinquante mille blancs, réunis dans quelques bourgades, ou dispersés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette province, ne lui permettant pas dans les commencemens d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de vendre ses denrées à Philadelphie, & plus encore à la nouvelle Yorck, où elles arrivoient par des rivieres d'une navigation facile. C'est la route que prennent encore la plupart de ses productions. Les deux villes lui donnent en échange, quelques marchandises de la métropole. Loin de pouvoir se procurer des objets de luxe,

elle ne peut même acheter tous ceux de premier beſoin, & ſe voit obligée à fabriquer elle-même la plus grande partie de ſes vêtemens.

Auſſi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle eſt réduite au papier monnoie, qui n'en eſt que le ſigne précaire. La maſſe de ſes billets monte à 1, 350, 000 livres. Comme ils ont un cours égal dans la Penſilvanie & dans la nouvelle Yorck, qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre, ils obtiennent une prime de faveur ſur les billets de ces deux colonies, en ſervant à tous les paiemens que celles-ci font entr'elles.

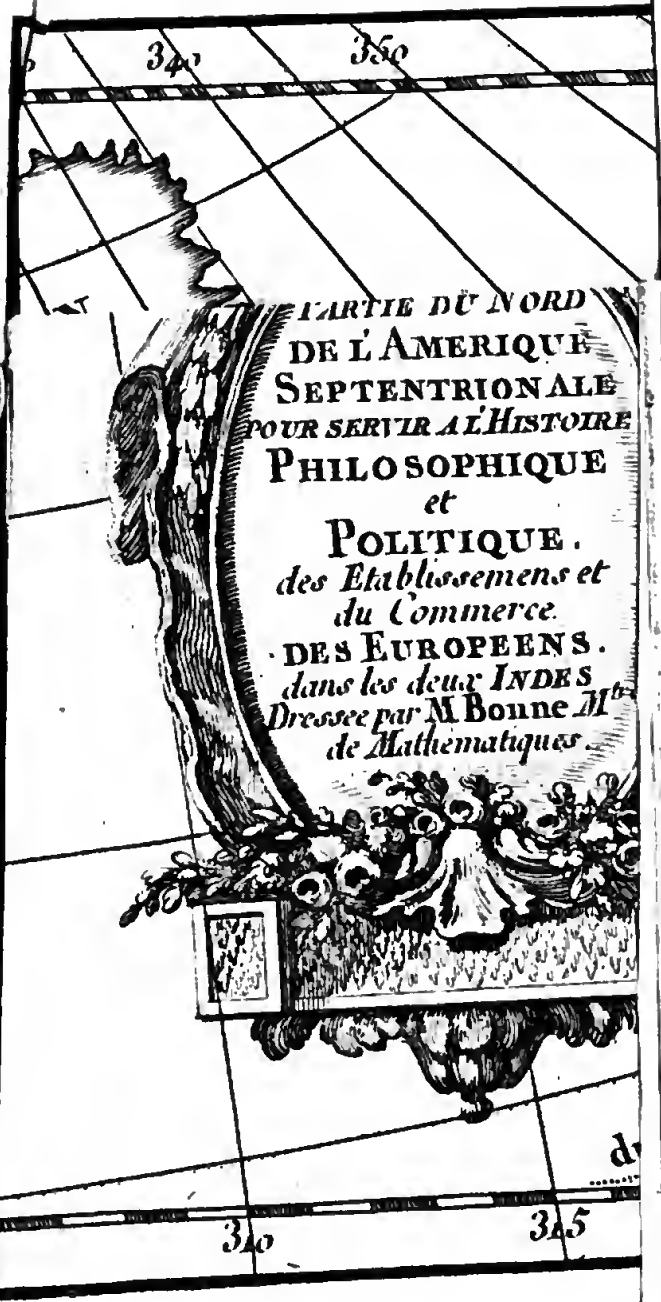
Mais un ſi léger avantage ne donnera jamais de l'importance au nouveau Jerſey. C'eſt de ſon ſein, c'eſt du défrichement de ſes déſerts immenſes, qu'il doit tirer ſa vigueur & ſa proſpérité. Il ne ſe relevera point de ſa langueur, tant qu'il aura beſoin d'agens intermédiaires. La colonie en eſt perſuadée, & toute ſon ambition ſe borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déjà fait quelques efforts heureux. Dès l'an 1751, elle expédia de ſes propres fonds, trente-huit bâtimens pour l'Europe, ou pour les iſles méridionales de l'Amérique. Ces vaiſſeaux portoient cent ſoixante-huit mille quintaux

de biſcuit, ſix mille quatre cent vingt-quatre barrils de farine; dix-ſept mille neuf cent quarante-un boiſſeaux de bled; trois cent quatorze barrils de bœuf & de porc ſalés; quatorze cent quintaux de chanvre; une aſſez grande quantité de jambons, de beurre, de bierre, de graine de lin, de fer en barre & de bois de charpente. On préſume que ſes expéditions directes peuvent avoir augmenté d'un tiers.

Ce commencement de richeſſe doit inſpirer de l'émulation, de l'induſtrie, des eſpérances, des projets, des entrepriſes, à une colonie qui, juſqu'à préſent, n'a pu ſoutenir dans le commerce, le rang & le rôle où l'appelloit ſa ſituation. S'il eſt des états pauvres & foibles, qui tirent leur ſubſiſtance & leur ſoutien du voiſinage des états riches & brillans; il en eſt bien plus encore qui ſont affoiblis ou écraſés par ce même voiſinage. Tel a peut-être été le ſort du nouveau Jerſey. C'eſt ce qu'on va voir dans l'hiſtoire de la Penſilvanie, qui ſerrant de trop près cette colonie, l'a juſqu'ici, tantôt étouffée de ſon ombre, tantôt offuſquée de ſon éclat.

Fin du dix-ſeptieme Livre.

2516413 D


340
350
PARTIE DU NORD
DE L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
et
POLITIQUE.
des Etablissemens et
du Commerce
DES EUROPEENS.
dans les deux INDES
Dressee par M. Bonne Mr
de Mathematiques.
340
345

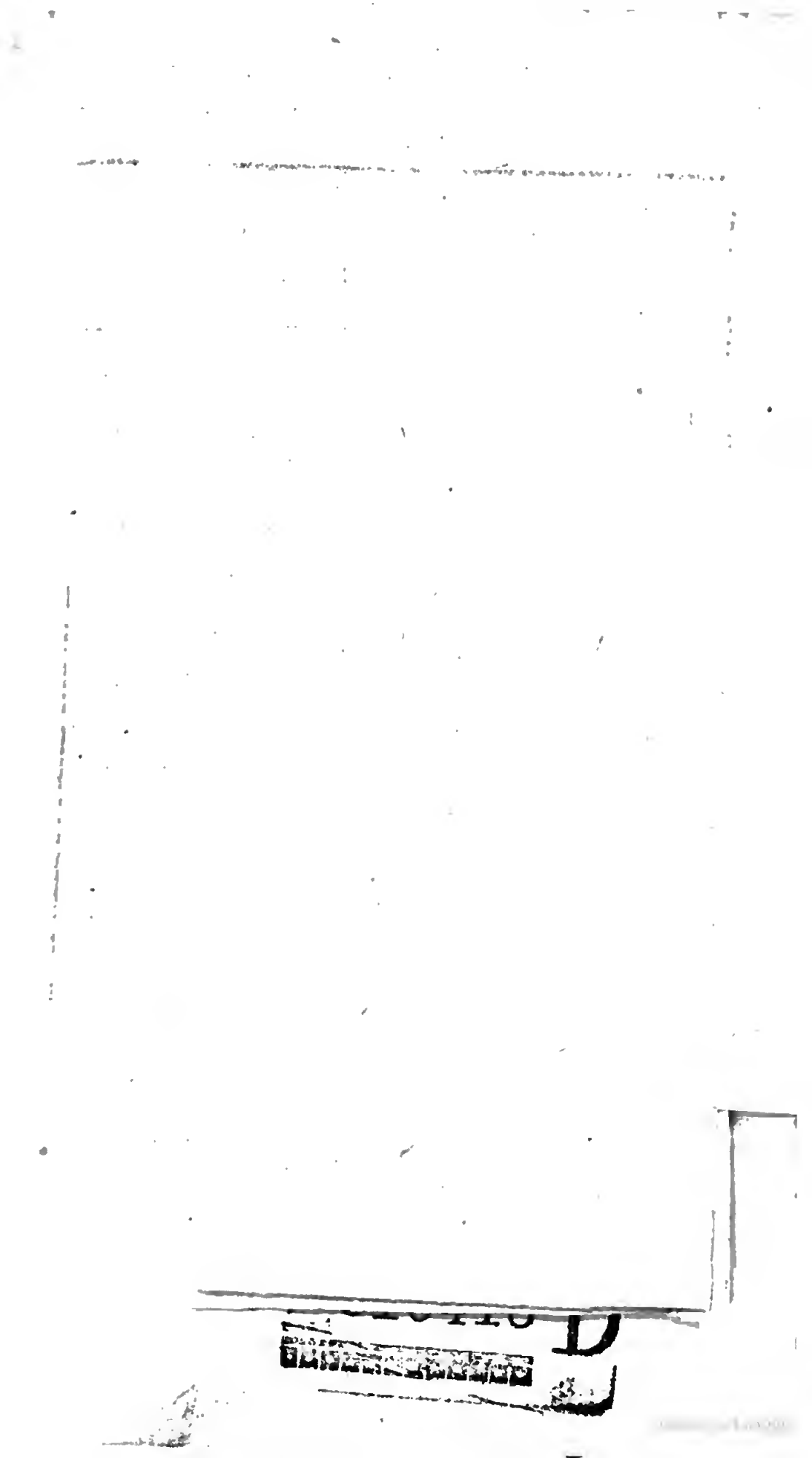


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce ſixieme volume.

A

ABENAQUIS (les), ſe liguent avec les François contre les Anglois, *Pag.* 355
Acadie (l'), cédée aux Anglois par Louis XIV, 124. Deſcription de cette preſqu'iſle, 351. Les François s'y établiſſent 352. Leurs guerres avec les habitans de la nouvelle Angleterre, 355 *& ſuiv.* La France obligée de céder l'Acadie & ſes dépendances à l'Angleterre, 356
Acadiens (les), refuſent de s'établir à Louisbourg, 133. Ils ſe fixent à l'iſle Saint-Jean. Entraves que le gouvernement françois met à leur induſtrie, 140 *& ſuiv.*
Arcanſas (colonie des), ſon état actuel, 180
Algonquins, leur guerre contre les Iroquois, 64 *& ſuiv.*
Américains (les), ſont une race d'hommes encore dans ſon enfance, 290 *& ſuiv.* Quelle eſt leur origine, 291 *& ſuiv.*
Amérique (l'), eſt une terre nouvelle, 288 *& ſuiv.* ou plutôt une terre nouvellement abandonnée par les eaux, 293 *& ſuiv.*
Amérique ſeptentrionale, en quel état les Anglois

la trouverent, & ce qu'ils en firent, 305 *& ſuiv.*
Amirauté (cour d'), établie à Hallifax, 368 *& ſ.*
Amherſt (le général), prend Louisbourg, 240 *& ſuiv.*
Angleterre (nouvelle), fondation de cette colonie, 370 *& ſuiv.* Légiſlation féroce établie par les nouveaux colons, 376 *& ſuiv.* Calamités qui en ſont la ſuite, 380 *& ſuiv.* La perſécution ceſſe enfin : mais les loix de ce pays gardent encore des traces de leur ancienne dureté, 382 *& ſuiv.* Diſcours d'une fille convaincue d'avoir eu cinq enfans illégitimes, 384 *& ſuiv.* Etendue & climat de la nouvelle Angleterre 393 *& ſuiv.* Son gouvernement, 394 *& ſ.* Sa population, 395. Sa culture, 396. Son induſtrie, *ibid & ſuiv.* Ses différentes pêches, 398 *& ſuiv.* Son commerce, 400. Ses dettes, 401. Sa navigation, *ibid & ſuiv.*
Anglicane (religion), comment elle ſe forma, 276
Anglois (les), ils ſe joignent aux Iroquois contre les François du Canada, 118 *& ſuiv.* Avantage que les Anglois de la nouvelle Yorck ont ſur les François, pour le commerce des pelleteries, 110 *& ſuiv.*
Annapolis, nom que les Anglois donnerent au Port-Royal, 358
Auguſtin (le fort Saint-), ſeule place que la France eût dans la Floride depuis le maſſacre qu'y firent les Eſpagnols, 11

B

BAKER [Polly], diſcours de cette fille, convaincue d'avoir eu cinq enfans illégitimes, 384 *& ſuiv.*
Baleine, le gouvernement François a négligé cette pêche au Canada, 227 *& ſuiv.*

Baliſe [la], eſpece de citadelle à l'embouchure du Miſſiſſipi, 174
Barbe [mines de Sainte-], opinion qu'on avoit de leurs richeſſes. Parti que Law ſut tirer de ce préjugé, 154
Baſques, raiſon qui les a dégoûtés de la pêche de la baleine, 227
Belge [la nouvelle], après l'expulſion des Hollandois par les Anglois, porte le nom de nouvelle Yorck, 76
Belle-Iſle [détroit de], entre la côte de Labrador, & l'iſle de Terre-Neuve, 312
Berkeley, gouverneur de la partie occidentale du nouveau Jerſey, 417
Biainville, ſucceſſeur de Perrier, battu par les Chicachas, 172 *& ſuiv.*
Biloxi, lieu ſtérile dans la Louiſiane, où s'établit la colonie d'Yberville, 150
Boſcawen [l'amiral], prend Louisbourg, 240 *& ſuiv.*
Boſton, fondation de cette ville, 372. Son port, ſes fortifications, ſa population, 401 *& ſuiv.*
Braddock, ſon armée exterminée par deux cent cinquante François, 243

C

CABOT, a la premiere idée d'un paſſage par le nord-oueſt à la mer du ſud. Il découvre l'iſle de Terre-Neuve, 320 *& ſuiv.*
Canada, premiers établiſſemens qu'y forment les François, 13 *& ſuiv.* Deſcription de ce pays, 14 *& ſuiv.* Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des ſauvages qui l'habitoient, 16 *& ſuiv.* Les François ſe liguent avec les Algonquins & d'autres Sauvages contre les Iroquois, 66 *& ſuiv.* La colonie françoiſe

du Canada ne fait pas de progrès. Pourquoi, 69 & *ſuiv.* Le Canada, pris & rendu aux François par les Anglois, 72. Guerres des François contre les Iroquois ſoutenus par les Anglois, 77 & *ſuiv.* La paix de Riſwick fait ceſſer toutes les hoſtilités, 84. Les pelleteries deviennent la baſe du commerce des François au Canada, 86 & *ſuiv.* Etat de ce pays à la paix d'Utrecht, 197. Population, culture, mœurs, gouvernement, pêcheries, induſtrie du Canada depuis cette époque, 199. Son commerce dans le tems de ſa plus grande proſpérité, 215 & *ſuiv.* Dépenſe du gouvernement françois pour l'entretien de cette colonie, 217 & *ſuiv.* Avantages que la France pouvoit en tirer, 226 & *ſuiv.* Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada, 232 & *ſuiv.* Ceſſion du Canada aux Anglois; ce qu'ils peuvent faire de cette colonie, 258 & *ſuiv.*

Cap-Breton. [iſle du], nommée depuis Iſle-Royale, 130

Caribou, nom qu'on donne à la peau de renne, dans le Canada, 90

Carillon, fort attaqué inutilement par les Anglois, 246 & *ſuiv.*

Carteret, gouverneur de la partie occidentale du nouveau Jerſey, 416

Cartier [Jacques], entre dans le fleuve Saint-Laurent : mais cette expédition n'a pas de ſuites, 13 & *ſuiv.*

Caſteins [Saint-], capitaine du régiment de Carignan, choiſi pour chef par les Abenaquis, 355

Caſtor, deſcription, mœurs, travaux & chaſſes différentes de cet amphibie, 91 & *ſuiv.*

Caſtors, la France perd, par ſa faute, le com-

merce qu'elle en faiſoit avec les ſauvages du Canada, 230
Cataracoui, plus connu ſous le nom de fort de Frontenac, 204
Champlain [Samuel de], jette les fondemens de Québec, 14 *& ſuiv.* Il bat les Iroquois, 67 *& ſuiv.*
Charles IX, ſe réjouit du maſſacre de ſes ſujets, par les Eſpagnols dans la Floride, 8
Chat-cervier, nom qu'on donne au loup-cervier de l'Amérique ſeptentrionale, 89
Chevres [l'iſle aux], à l'entrée du port de Louiſbourg, 131
Chibouctou, nommé depuis Hallifax par les Anglois, 362
Cicachas [les], battent les François, & finiſſent par un accomodement avec eux, 172
Civiliſés, malheurs des peuples civiliſés, 296
Coligny, envoie Jean Ribaud dans la Floride, 4
Colliers, de porcelaine des ſauvages; uſage qu'ils en font, 27 *& ſuiv.*
Compagnies, deux compagnies angloiſes; l'une de la Virginie méridionale, l'autre de la ſeptentrionale: elles ne réuſſirent ni l'une, ni l'autre, 269 *& ſuiv.*
Connecticut, province de la nouvelle Angleterre, 394
Continent, parallele de l'ancien & du nouveau continent, 282 *& ſuiv.*
Croſat, obtient le commerce excluſif de la Louiſiane, 151 Ses vues ne réuſſiſſent pas, 152

D

DAUPHIN [le fort], pourquoi les François l'ont abandonné, 130
Dauphine [iſle], ſituée vis-à-vis la Mobile, 150

Dénonville, ſa perfidie envers les Iroquois, 78 *& ſuiv.*
Détroit, pays fertile au-delà du lac Errée, 205
Dîmes, l'obligation de la dîme impoſée aux Canadiens, 211
Drake, [François], ramene en Angleterre les reſtes de la colonie angloiſe à la baie de Roénoque, 267 *& ſuiv.*
Drucourt [madame de], ſon courage au ſiege de Louisbourg, 240
Druides, premiers prêtes des Bretons; leur puiſſance, 269 *& ſuiv.*

E

EAU DE VIE, maux que cette liqueur a faits aux Sauvages, 117 *& ſuiv.*
Ecoſſe [nouvelle], ce qu'on comprend aujourd'hui & ce qu'on comprenoit autrefois ſous ce nom, 351. La France en eſt dépouillée par l'Angleterre, 356. A quelles conditions les François de la nouvelle Ecoſſe ſe ſoumirent à l'Angleterre, 357. Innocence de leurs mœurs, 358 *& ſuiv.* Les Anglois envoient parmi eux une colonie, 361. La plupart des François ſe retirent dans la nouvelle France, 363. Trahiſon des Anglois contre ceux qui reſterent, 364. Etat actuel de la nouvelle Ecoſſe, 366
Edouard, la religion anglicane ſe forme ſous ſon regne, 276
Elan, à quelle latitude on le trouve dans le nouveau monde, 90
Eliſabeth, ce quelle vouloit faire pour la réforme de la religion, 276
Eſpagnols, maſſacrés par les Miſſouris, 166 *& ſuiv.*
Eskimaux, petiteſſe & difformité de ces peuples, 311 *& ſuiv.* Leur mœurs, 313

F

FEODAL, image de ce gouvernement, introduit au Canada, 211
Floride, Coligny y envoie Jean Ribaud, 4. Etendue de ce pays, *ibid & ſuiv.* Pourquoi les Eſpagnols y renoncerent, & les François s'y établirent, 6 *& ſuiv.* Ceux-ci ſont maſſacrés par une flotte que Philippe II envoie contr'eux de Cadix, 8 *& ſuiv.* Il ne leur reſte plus, dans la Floride, que le fort Saint-Auguſtin, 11
Fontaine, prétendue dans la Floride, dont les eaux rajeuniſſoient, 5
Fouine, deſcription & diverſes eſpeces de cet animal, 87
Frontenac [le fort de], premier établiſſement des François au deſſus de la ſource du fleuve Saint-Laurent, 104
François, leurs premieres expéditions dans l'Amérique ſeptentrionale, 3 *& ſuiv.* Ils s'établiſſent à la Floride, & y ſont maſſacrés par les Eſpagnols, 8 *& ſuiv.* Ils tournent leurs vues vers le Canada, 12. Ils ſe liguent avec les Algonquins contre les Iroquois, 66 *& ſuiv.* Malgré leurs victoires, la colonie du Canada ne fait pas de progrès. Pourquoi, 69 *& ſuiv.* Ils perdent & recouvrent le Canada, 72. Ils ſortent enfin de leur inaction; par quels moyens, 74. Leurs guerres contre les Anglois & les Iroquois, terminées par la paix de Riſwick, 84. Les pelleteries ſont la baſe de leurs liaiſons avec les Sauvages, 84 *& ſ.* Concurrence & avantage des Anglois dans ce commerce, 110 *& ſuiv.* Pour y remédier, on rend plus fréquentes les permiſſions de franchir les

..es de la colonie, 111 & *suiv.* Abus de ..congés, 112
Fr..çoise [baie], premier poste où les François s'établirent en Acadie, 352

C

GABARUS, baie à une demi-lieue de Louisbourg, 236
Georges [le fort Saint-], emporté par les François, 244 & *suiv.*
Gin-Seng, commerce que le Canada commençoit à faire de cette plante avec la Chine; avidité qui l'a ruiné, 223 & *suiv.*
Gosnold, découvre une partie de la nouvelle Angleterre, 267
Gourgue [Dominique de], courage avec lequel il venge ses compatriotes massacrés dans la Floride par les Espagnols, 9 & *suiv.*
Groseillers, & Radisson établissent une colonie angloise à la baie d'Hudson, 316 & *suiv.*

H

HALLIFAX, nommé auparavant Chibouctou, 362. Etat actuel de cet établissement, 364 & *suiv.*
Hamsphire, province de la nouvelle Angleterre, 394
Henri VIII, s'arroge la suprématie d'Angleterre, 276 & *suiv.*
Hermine, description de cet animal, 88
Hudson [la baie d'], cédée aux Anglois par Louis XIV, 124. Description de cette baie, 308. Dangers auxquels on y est exposé, *ibid.* Climat du pays, 309. Froid excessif, effet qu'il produit sur le poil des animaux, 310 & *suiv.*

Stérilité du ſol, 311 Petiteſſe & diffor[illegible]é des naturels, *ibid.* & *ſuiv.* Mammelles lon[illegible]s & molles des femmes, 312. Cabane, nourriture, pêche, maladies de ces Sauvages, 314 & *ſuiv.* Amour qu'ils ont pour leur patrie, 315 & *ſuiv.* Premier établiſſement des Anglois à la baie d'Hudſon, 317 & *ſuiv.* Hoſtilités entr'eux & les François dans cette partie de l'Amérique, 318. Commerce de pelleteries qu'y font les Anglois, 319. Y a-t il dans la baie d'Hudſon un paſſage qui conduiſe aux Indes orientales ? 320 & *ſuiv.* Utilité de la découverte de ce paſſage, 324 & *ſuiv.*

Hudſon [Henri], découvre la nouvelle Yorck, 404

Hudſon [riviere d'], dans la nouvelle Yorck, 411

Hurons [les], ſauvages du Canada, 66

J

JERSEY [nouveau], les Suédois s'y établiſſent & ſont obligés de ſe donner aux Hollandois, 416. Le duc d'Yorck le détache de la nouvelle Belge, & en fait une province particuliere, *ibid.* Etendue & limites de ce pays, 417. Mauvais état de ſa population & de ſon commerce, 418. Comment il peut ſe tirer de cette langueur, 419

Jacques premier, ce qu'il voulut faire pour la réforme de la religion, 277 & *ſuiv.*

Jean [Saint-], forme & climat de cette iſle, 139. Sa fertilité détermine une compagnie françoiſe à s'y établir. L'intérêt la diviſe, 140. & *ſuiv.* Les Acadiens s'y établiſſent : entraves que le gouvernement met à leur commerce, 141 & *ſuiv.* Cette iſle eſt le point général de

réunion des pêcheurs de Terre-Neuve, 330
Joie [la], port de l'iſle Saint Jean, 141
Joliet, chargé de la découvette du Miſſiſſipi, 143
Iroquois, leur guerre avec les Algonquins, 64 *& ſuiv.* Deſcription du pays qu'ils habitoient, 66 *& ſuiv.* Leurs guerres contre les François, 72 *& ſuiv.* Ils ſe rendent arbitres entre les François & les Anglois. Ils empoiſonnent la riviere dont ceux-ci buvoient, 120 *& ſuiv.*

L

LAFITAU [le Jéſuite], trouve le gin-ſeng dans les forêts du Canada, 223
Lambreville [le Jéſuite], généroſité avec laquelle le traitent les Iroquois, 78
Laurent [fleuve Saint-], difficultés de ſa navigation, 229
Léon [Ponce de], découvre la Floride en cherchant une fontaine chimérique, 4 *& ſuiv.*
Longue [Iſle-], uſage qu'en font les Anglois de la nouvelle Yorck, 411
Louis XIV, obligé de céder aux Anglois la baie d'Hudſon, Terre-Neuve & l'Acadie, 124
Louisbourg, ſubſtitué au fort Dauphin, 130. Avantages & déſavantages de ſon port, *ibid. & ſuiv.* Deſcriprion de la ville & de ſes fortifications, 132 *& ſuiv.* Sa population, 133. Elle eſt priſe en 1745 par Pyperet, 235 *& ſuiv.* Révolte de ſa garniſon, *ibid.* Les Anglois s'en rendent maîtres, 236 *& ſuiv.*
Louiſiane, en quel tems découverte par les François, 143. La malheureuſe expédition de la Salle, fait perdre de vue cet établiſſement, 147. D'Yberville fait de vains efforts pour y établir les François, 148. Croſat en obtient le commerce excluſif, 151. Célébrité que Law

donne à la Louiſiane ; mort cruelle des malheureux qui ſe laiſſent abuſer par ſon artifice, 156 *& ſuiv.* Diſcrédit où la Louiſiane tomba alors ; comment on la peuple, 157 *& ſuiv.* Etendue, climat, fertilité, habitans originaires de ce pays, 159 *& ſuiv.* Ce que les François y ont fait, 163 *& ſuiv.* Grande faute commiſe dans la fondation de cette colonie, 184 *& ſuiv.* Avantage que la France pouvoit en tirer, *ibid.* Avoir-elle le droit de la céder aux Eſpagnols, 189 *& ſuiv.*

Loup-cervier, deſcription de ce quadrupede, 89 *& ſuiv.*

Loup-marin, deſcription, eſpeces, mœurs, pêche de cet amphibie. Uſage de ſa peau, huile qu'on tire de ſa graiſſe, 213

Loutre, deſcription & uſage de cet animal, 86

Lunebourg, fondée par 800 Allemands, 367

Lynx, nom que les anciens donnoient au loup-cervier, 89

M

MANUFACTURES établies ſans ſuccès au Canada ; 212

Marine, projet d'un établiſſement de marine au Canada. Adminiſtration vicieuſe qui le fait manquer, 226 *& ſuiv.*

Marquette [le Jéſuite], chargé de la découverte du Miſſiſſipi, 143

Martre [la], deſcription de cet animal, 88

Maſſachuſet [baie de], la plus peuplée des quatre provinces de la nouvelle Angleterre 393

Menendez, maſſacre les François dans la Floride, 8 *& ſuiv.*

Mer [la], elle eſt le contre-poids des continens, 283 *& ſuiv.*

Michigan, lac d'où partent Joliet & le Jéſuite Marquette, 143
Michillimakinac, ſon commerce de pelleteries décheoit, 206
Mikmaks, peuplade ſauvage établie avec les François dans l'Iſle-Royale, 134
Mines de fer du Canada, 224
Miquelon, uſage que les François font des ces deux iſles pour la pêche de la morue, 348
Miſſiſſipi, découverte de ce fleuve par Joliet & le jéſuite Marquette, 144 *& ſuiv.* Et de ſon embouchure par la Salle, 146. Sa ſource eſt inconnue, 182. Singularité de ce fleuve, *ibid. & ſuiv.* Difficulté de naviger, 188 *& ſuiv.*
Miſſouri [le], riviere qui ſe jette dans le Miſſiſſipi, 162
Miſſouris [les], ils maſſacrent les Eſpagnols, 166 *& ſuiv.*
Mobile [la], riviere de la Louiſiane qui n'eſt navigable que pour des pirogues, 150
Mobile, [fort de la], à l'eſt du Miſſiſſipi, 174
Monnoie particuliere frappée pour les colonies françoiſes, 216
Montagnez [les], ſauvages du Canada, 65
Montcalm, général François, avis qu'il donne en mourant, 253
Montréal, attire ſeul tout le commerce des pelleteries, 201. Deſcription de cette ville, *ibid.*
Morue, pêche qu'on auroit pu faire au Canada, 212 *& ſuiv.* Deſcription de ce poiſſon, ſa voracité, 333 *& ſuiv.* Quelles nations en font la pêche à Terre-Neuve, 337. Maniere dont ſe fait cette pêche, 336 *& ſuiv.* Diviſion des morues en trois claſſes, 337. Les impôts dont la France a chargé le commerce de la morue verte, le rend ruineux, 339. Ce même commerce,

commerce, qui ſeroit avantageux aux Anglois, languit chez eux faute de débouchés, 340 *& ſuiv.* Morue ſeche; maniere dont on la prépare, 341 *& ſuiv.* Ce commerce eſt encore à perte pour les François, 347 *& ſuiv.*

N

NATCHEZ [les], leur gouvernement, 168 *& ſuiv.* Conduite injuſte des François à leur égard, *ibid.* Ligue des Natchez pour maſſacrer tous les François; le complot échoue par l'adreſſe de la reine, 170 *& ſuiv.* Perrier fait paſſer tous ces ſauvages au fil de l'épée. 171
Niagara [ſaut de], 205
Nord (petit), lieu où les Maloins s'établiſſent à Terre-Neuve, 331

O

ONNONTAGUE', ſon courage au milieu des tortures, 84 *& ſuiv.*
Orléans (la nouvelle), deſcription de cette ville, 176 *& ſuiv.*
Oſwego, les François ſe rendent maîtres de cette place, 244
Onabache, (l'), riviere qui ſe jette dans le Miſſiſſipi, 162
Ouiſconſing (l'), riviere qui conduiſit Joliet & le jéſuite Marquette au Miſſiſſipi, 144
Ours, chaſſe & uſage de cette animal, 91 *& ſ.*

P

PAPES, leurs entrepriſes ſur l'Angleterre qu'ils rendent feudataire du ſaint-ſiege, 274 *& ſuiv.*

Papier, ſubſtitué à la monnoie en Canada, infidélité du gouvernement, 216 *& ſuiv.*
Pelleteries (le commerce des), accordé excluſivement aux gouverneurs des forts de l'Amérique ſeptentrionale, 114 *& ſuiv.* Les abus de ce privilege déterminent le roi à ſe charger lui-même de ce commerce. Pertes qu'il y fait, 116 *& ſuiv.*
Pentagoet, riviere à l'embouchure de laquelle ſe fait la pêche du maquereau, 398
Pepperet, négociant anglois, prend Louisbourg, 236 *& ſuiv.*
Perrier, ſa préſence d'eſprit dans la conjuration des Natchez contre les François, 171
Pierre (Saint-), uſage que les François font de cette iſle pour la pêche de la morue, 348
Plymouth, (nouvelle), ſa fondation, 372
Pointe-Coupée (la), ouvrage des François dans la Louiſiane, 178 *& ſuiv.*
Prêtres, richeſſes immenſes qu'ils ſe procurent en Angleterre aux dépens de la nation, 272 *& ſuiv.*
Puritains (les), perſécutés en Angleterre, ſe réfugient dans le nouveau monde, 280 *& ſ.*

Q

QUAKERS, perſécutés dans la nouvelle Angleterre, 378 *& ſuiv.* Charles II arrête le cours de cette perſécution, 379 *& ſuiv.*
Quebec, deſcription de cette ville, 201 *& ſuiv.* Elle eſt priſe par les Anglois, 252 *& ſuiv.* Entrepriſe inutile des François pour la recouvrer, 253 *& ſuiv.*

R

RADISSON & Groſeillers, établiſſent une colonie angloiſe à la baie d'Hudſon, 317 & *ſuiv.*
Rat (le) perfidie de ce ſauvage, 80 & *ſuiv.*
Rat, la peau de cet animal employée comme fourrure dans l'Amérique ſeptentrionale, 87
Renard, ſon poil moins beau dans le Canada qu'en Moſcovie, 90
Renards (riviere des), qui ſe jette dans le lac Michigan, 143
Renne, à quelle latitude on le trouve dans le nouveau monde, 90
Rhode-Iſland, province de la nouvelle Angleterre, 394
Ribaud (Jean), envoyé dans la Floride par Coligny, 4
Roenoques, premier & malheureux établiſſement des Anglois ſur cette baie, 265 & *ſuiv.*
Royal (Port-), nommé par les Anglois Annapolis, 352
Royale (Iſle-), les François obtiennent des Anglois la permiſſion de la fortifier, 128. Deſcription, étendue, importance de cette iſle pour les François, 129 & *ſuiv.* Tout ſon commerce ſe réduit à la pêche de la morue, 134 & *ſuiv.* Miſere des colons, 138. L'Iſle-Royale eſt priſe par les Anglois, 236 & *ſuiv.*
Rouge (la riviere), ſur laquelle les François ont bâti un fort, 179

S

SALEM, persécutions contre les sorciers dans cette ville, 381 *& suiv.*
Salle (la), obtient par adresse, de la cour de Versailles, la commission de reconnoître l'embouchure du Missisipi, qui le conduit au golfe du Mexique, 145 *& suiv.* Seconde expédition pour gagner, par mer, cette embouchure. Elle lui coute la vie, 147 *& suiv.*
Sauvages de la Louisiane, leurs mœurs, 160
Sauvages du Canada, leur gouvernement, leurs habitudes, leurs vertus, leurs vices, leurs guerres, 16 *& suiv.*
Sauvages du Canada, services qu'ils rendent aux François contre les Anglois. Cause de la préférence qu'ils donnent aux premiers, 248 *& s.*
Sauvages, parallele des sauvages & des peuples civilisés, 304 *& suiv.*
Soleil (grand), titre que portoit le chef des Natchez, 167 *& suiv.*
Suede (nouvelle), premier nom du nouveau Jersey, 416
Suédois, ils s'établissent au nouveau Jersey, *ibid.*

T

TABAC, la France devoit en introduire la culture à la Louisiane, 185
Tadoussac, premier port où la France fait le commerce de pelleteries, 109
Terre-Neuve (isle de), reconnue par Verezzani Florentin, cédée aux Anglois par Louis XIV, 124. Description de cette isle, 328. Pêche de la morue que les Anglois y établissent, 330

& ſuiv. Les François occupent la partie méridionale de l'iſle & y conſtruiſent un fort, 331. A la paix d'Utrecht, ils abandonnent à l'Angleterre la poſſeſſion de l'iſle entiere, 332
Terre-Neuve (grand banc), ſa deſcription, 335 *& ſuiv.*
Triomphe des ſauvages du Canada, 48 *& ſuiv.*
Trois-Rivieres (la ville des), ſecond entrepôt du commerce des pelleteries, 109

V

VANE (Henri), reſſuſcite dans la nouvelle Angleterre les diſputes de la grace & du libre arbitre, 380 *& ſuiv.*
Verrezzani, envoyé par François premier; reconnoît l'iſle de Terre-Neuve, mais ſans s'y arrêter, 12
Virginie ſeptentrionale, premier nom de la nouvelle Angleterre, 371
Viſon (le), eſpece de fouine, 87

W

WOLF, mort de ce général anglois au fort de Québec, 252

Y

YBERVILLE [d'], éleve un ſiege ſur les bords du Miſſiſſipi, 148. Sa mort, 151
Yorck [la nouvelle], nom donné à la nouvelle Belge, après l'expulſion des Hollandois par les Anglois, 76. Découverte par Henri Hudſon, 404. Les Hollandois la cultivent, 405. L'Angleterre les en dépouille ſans déclaration de guerre; la reperd & la recouvre depuis itrévo-

cablement, 407 *& ſuiv.* Deſpotiſme que le duc d'Yorck y établit, *ibid.* Son gouvernement actuel, 408. Etat floriſſant de cette colonie, cauſe de ſes ſuccès, 409
Yorck (nouvelle), capitale de la province de ce nom. Deſcription de cette ville, ſon port, ſon commerce, 404 *& ſuiv.*
Yorck [le fort d'], principale des quatre places angloiſes ſur la baie d'Hudſon, 318

Fin de la Table des Matieres.

B.N.C.F.
FIRENZE